



CRITÈRE

Lauréates et lauréats du 27^e concours littéraire

L'AUTRE

2002-2003

CONCOURS CRITÈRE

Concours littéraire organisé par le collège
François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier
des collèges participants et du ministère de l'Éducation.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau :
Sylvie Fortin, secrétaire générale
Danielle-Josée Pelletier, agente d'information
Frédéric Simard, directeur du concours

Membres du jury

Denys Lelièvre, collège François-Xavier-Garneau
Danielle Dussault, collège de la région de l'Amiante
Mario Demers, collège Jean-de-Brébeuf

Secrétariat et administration

Concours Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec)
G1S 4S3
Tél. : (418) 688-8310, poste téléphonique 2406
frederic.simard@videotron.ca
www.cegep-fxg.qc.ca/criteres

Édition

Gaétan Boily, coordonnateur
Danielle-Josée Pelletier, révision linguistique

© Concours Critère
Dépôt légal - 3^e trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN - 0384-0174

Sommaire

Préface.....	4
Partitions pour l'autre.....	9
Laurence Bich-Carrière	9
La Déroute.....	31
Anne-Marie Bonetto-Charpentier	31
La Dérive des tempêtes	51
Geneviève Boudreau	51
Georges	65
Karine Bujold-Desjarlais	65
Le Grand Enfargement dans Caroline.....	81
Danny Castonguay	81
Regards	99
Geneviève Grondin	99
La Présence fantomatique de l'Autre	123
Sandra Martins	123
N'oubliez pas !.....	141
Mylaine Pothier	141
Nature du concours.....	155
Répartition des prix	164

Préface

L'AUTRE. Tout ce qui n'est pas moi. Tout ce qui commence à partir de moi. Je cherche à me reconnaître dans l'Autre, à m'identifier à Lui pour faire fusion, communion. À la fois avec les lieux et les humains. L'Autre, désir et répulsion. Il m'attire, me fascine et à la fois m'intimide, me repousse. L'Autre sous la forme de l'Inconscient. Ces passions qui me dominent, me mènent par le bout du nez. Quelque chose en moi m'obsède, me hante. L'Autre amoureux, l'être dont je touche les mains, en qui je remets mon esprit. Vases communicants de l'intimité. Incandescence. L'Autre ou l'appel du large. Tout l'espace qui m'est donné à voir. Sedna, la dixième planète du système solaire.

Les écrivains-lauréats du 26^e Concours Critère 2002-2003 ont consenti à explorer l'espace qui s'offrait à leur vue, à leur conscience. Pour la plupart, l'expérience de l'Autre semble une expérience de l'éphémère qui les renvoie à la conscience du temps qui passe, à l'expérience douloureuse de la solitude, qui met en cause leur propre identité. L'essai de Sandra Martins, *La Présence fantomatique de l'Autre*, pose la question de la différence. « La présence de l'Autre demeure toujours nécessaire au processus d'individuation de l'homme [...] ». Au plan politique, le totalitarisme idéologique américain, par l'uniformisation, par le contrôle de l'information, par la culture de masse, rejette la différence. Il écarte l'« apprentissage fondé sur le questionnement et l'expérience », en réalité la pensée critique. Les textes de fiction reprennent sensiblement la même préoccupation, mais par l'expérience sensible.

Le texte d'Anne-Marie Baretto-Charpentier, *La Déroute*, est l'histoire d'un silence et d'une parole. Rencontre détermi-

nante. Tout part du regard. Et il suffit d'un regard, d'une parole pour faire vivre. Les mots viennent de la voix. L'Autre amoureux me donne la sensation de m'ancrer dans le présent. Il n'y a plus que l'expérience amoureuse dans une pièce. « Exorciser l'amour dans une ultime étreinte, c'est un pays en soi, c'est tout l'espace. » La narratrice appréhende toutefois la fin, le vide, le creux de l'absence, craint que rien ne perde. Le texte parle alors de la difficulté des mots à rendre compte du corps contre corps, de la limite des mots à exprimer le silence. Écrire devient « le gouffre de toujours exister dans cette fissure du temps, ouverte pour nous, entrelacés. » Le texte de Geneviève Boudreau, *La Dérive des tempêtes*, rend compte d'une expérience analogue. La première rencontre avec l'Autre est celle, fortuitement, d'un étranger. L'appel de l'Autre, le désir de l'Autre font prendre conscience que tout est passager, transitoire. « Rien ne demeure. Tout s'effondre. » L'impression d'être à la merci de quelque chose en nous de plus fort que nous. Le lexique de l'hiver (neige, froid, givre) acquiert ici une forte dimension symbolique.

Dans la nouvelle de Karine Bujold-Desjarlais, *Georges*, un homme, incapable de composer avec un monde individualiste, tente en vain d'échapper au regard des autres. Il en va de sa propre identité. Le monologue intérieur rend bien compte de ces sentiments d'hésitation, d'incertitude, d'angoisse. L'homme anticipe, fait des hypothèses. Il se sent guetté, épié, surveillé. Il fait des efforts pour passer inaperçu. Il se cache, se dissimule, cherche à se fondre dans l'anonymat. Il devient un homme aseptisé, hygiénique, de peur d'être révélé par ses odeurs. Dans le délire poétique de Dany Castonguay, *Le Grand Enfargement dans Caroline*, le narrateur n'est toujours pas délivré d'un traumatisme originel, le « choc de la naissance ». Pour lui, l'amoureuse sera le point de départ d'une quête où l'Autre prendra tour à tour les formes de l'amante, de l'adversaire, du double intérieur. À nouveau,

tout part du regard, des yeux, du sourire, puis du corps. Impression de se faire mettre au monde. Des raisons d'espérer. « Au bout de la route, il ne restait que moi et une odeur de résurrection. » Castonguay invente pour l'amour un espace imaginaire qui naît du langage. Enfin, la suite poétique de Geneviève Grondin, *Regards*, reprend cette idée de l'appel de l'Autre, du désir de l'Autre comme quelque chose d'exaltant, d'absolu. « Bois-moi jusqu'à ce qu'il ne reste plus de moi que toi. » Les poèmes tentent de traduire ce mouvement vain vers l'Autre, le désir de se reconnaître dans l'être aimé qui nous renvoie nos propres interrogations. Je vais vers l'Autre avec mes contradictions. L'expérience de la rencontre a pour effet que les amants retournent à leur solitude initiale. Rencontre de deux fragilités. L'Autre apparaît comme une substance instable, en perpétuel mouvement. « Pareil à nous parce qu'étranger. »

Le texte de Mylène Pothier, *N'oubliez pas*, propose, par le biais de l'imaginaire, par la force du rêve, les dangers que courent les êtres qui tentent d'être différents. Un point de départ qui n'est pas sans rappeler *Les Enfants de la haute mer* de Jules Supervielle. Cette fois, les naufragés rencontrent sur les plages d'énigmatiques survivants. Des motifs récurrents peupleront cet univers onirique : un carré de sable, la mère qui jardine, un cadavre à demi enterré, un noir avec une pelle, des jonquilles. La narratrice cherche à retrouver, à rattraper sa mémoire. Les survivants tiennent les êtres indociles coupables de leur sort, de leur errance. Dans un esprit qui n'est pas si éloigné, *Partitions pour l'Autre* aborde, en différents opus, les formes multiples que le conformisme peut prendre : la famille, l'amant, le surmoi. Le refuge de la folie contre l'indifférence du monde, sa violence. « Tu m'as volé ma seule certitude, celle d'être moi. » La douloureuse impression de choses avortées.

Au fil des ans, les textes des participants du Concours Critère racontent la même histoire : comment s’y prendre pour s’approprier la parole. Les auteurs y parviennent en prêtant leur corps et leur langue à cette aventure. La gravité de leurs vies déjà. Des êtres d’une extrême sensibilité. On est parfois précoce. Dans *Les Petits Poètes de sept ans*, Rimbaud présentait « violemment la voile ». Avoir dix-huit ans, ce n’est pas une étape, c’est une vie entière. Amis lecteurs, bonne lecture et, encore une fois, félicitations à tous les participants du 27^e Concours Critère 2002-2003 portant sur le thème **L’Autre** et à tous les lauréats dont les textes font l’objet de la présente publication.

Denys Lelièvre
Professeur de littérature
Collège François-Xavier-Garneau

Partitions pour l'autre

Suite en moi-je et toi-tu majeur

Laurence Bich-Carrière*

« Les yeux de ces barbares
ont la couleur d'une mer orageuse. »

Les Martyrs, Livre VI, CHATEAUBRIAND

Opus 1 — Premier pas Prélude

« L'enfer, c'est les autres. »

Huis-Clos, JEAN-PAUL SARTRE

Il n'y a pas de premier opus. L'autre est une sonate qu'on ne peut jouer qu'à quatre mains.

Opus 4 — Le déserteur

« Why should grass
Rise so green
From rains that fall
So red... »

Words of a veteran, JOE WALLACE

L'AUTRE, c'est celui qu'on nous a appris à haïr, dans sa tranchée boueuse, sous le rideau de nos obus. Et si ce ne sont pas des tranchées de pierres qui marquent

* Collège Jean-de-Brébeuf

notre différence, ce sera le mur de nos idées¹ qui s'affrontent, érigées entre nous comme autant de barbelés, la projection de nos peurs. L'autre, ce faux frère qui a tracé la ligne de nos divergences avec le canon de ses chars d'assaut. On n'existe qu'à la condition expresse de se définir par rapport à ceux contre qui nous luttons.

L'autre, c'est celui sur lequel on nous a appris à cracher. À la guerre comme à la guerre. L'Ouest monté contre l'Est, le Levant marchant sur le Ponant, Méridion écrasant Septentrion, Boréaux contre Austraux. La masse est indistincte mais résolument ennemie. Tapis derrière nos lignes bien rangées, effacés derrière l'alignement éphémère de nos bataillons, les uns sont contre les autres. On a appris aux verts à tirer dogmatiquement sur les bleus parce que le visage de l'Ennemi est trop souvent semblable au sien, parce les enfants de l'Ennemi sont des monstres cachés sous les traits de nos fils. Fions-nous à l'uniforme du soldat, à la pointe de son casque, à la marque de ses godasses crasseuses. On n'existe qu'à condition d'exhiber à l'autre l'uniforme de sa caste².

L'autre, c'est celui dont on nous a appris à vomir le nom, à scander avec hargne les syllabes de la patrie qu'il défend. C'est l'apôtre profane du drapeau que l'on doit abattre, le fier porteur de l'étendard que nous devons ravir et déchirer, salir et piétiner, dont nous devons descendre et saper le mât afin que soient en berne ceux qui guerroient sous ce pavillon contre lequel nous avons jeté le courroux de nos anathèmes. La chute du labarum de l'ennemi, *in hoc signo vinces*. On n'existe qu'à condition d'avoir un horizon barré d'oriflammes à maudire.

1. « Des tranchées d'idées valent mieux que des tranchées de pierre. », José Martí.

2. *Morale d'état civil*, selon la formule de Foucault.

L'autre, c'est celui dont on a banni les enfants. C'est celui qui connaîtra le cri de nos baïonnettes et le hurlement de nos obus, la plainte sourde de nos avancées et l'alarme stridente de nos bombardements. Il verra son nom tatoué du fer rouge de l'infamie avant de connaître le nôtre. Il hurlera dans la nuit jusqu'à n'avoir plus de voix avant de connaître nos visages de bourreau. Nous devons crever ses yeux pour effacer les horreurs vues par nos enfants. Nous devons arracher ses langues bifides pour élaguer aux oreilles de nos semblables les mots barbares qui les ont meurtries. Nous devons remplir sa bouche putride d'un sable immonde pour absoudre les malédictions qu'il aura blasphémées. Oeil pour oeil, dent pour dent, sang pour sang. Nous sommes déjà tous aveugles³. Le sang de l'ennemi ruissellera goutte à goutte sur sa peau lacérée pour payer la dette qu'il aura contractée par la mort de nos fils. On n'existe qu'à condition de défendre son sang au prix de la genèse d'une rivière qui ne charrie que des larmes amères.

L'autre, c'est celui qu'on nous a appris à haïr, celui contre lequel nous nous lançons, épées brandies, rage au cœur et peur au ventre, celui, pourtant, pour lequel nous allons mourir. On n'existe qu'à la condition de vivre. L'autre, mon frère, mon ennemi⁴.

Opus 6 — Tératogénèse

« This, as I take it, was because all human beings, as we meet them, are commingled out of good and evil : and Edward Hyde, alone, in the ranks of mankind, was pure evil. [...] Jekyll had more than a father's interest ; Hyde had more than a son's indifference. [...] That night I had come

3. « Oeil pour oeil et la loi du Talion nous rendra tous aveugles. », le Mahâtma Gandhi.

4. « Ma femme, mon ennemie. », *Hôtel des voyageurs*, Serge Reggiani.

to the fatal cross-roads. Yes, I had gone to bed Henry Jekyll, I had awakened Edward Hyde. My devil had been long caged, he came out roaring. »

The Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde,

ROBERT LOUIS STEVENSON

Ce soir, j'ai compris. Les lettres de ce nom imprécis dont je t'ai baptisé ont dansé devant mes yeux brûlants de fatigue, le signe que tu serais bientôt moi et la solution s'est offerte à moi comme le sourire carnassier des fleurs de macadam dont tu fréquentes le marché des illusions.

Mais ce soir, j'ai compris. J'ai cassé le miroir que tu as traversé. Je te trancherai la gorge avec les tessons de mes sept ans de malheur. Oui, j'ai compris.

Autre est anagramme de tuera. Je te tuera.

Je te traquerai. Tu seras ma proie comme j'ai été le jouet de tes caprices depuis le jour où tu es entré dans ma vie, où tu t'es emparé de moi, où, comme un Horla sournois, tu es venu te fondre dans mes chairs, où tu es venu partager mon lit, mes pas et ma voix.

Tu as dérobé mon bien le plus précieux, tu as profané la seule enceinte sacrée, franchi l'unique seuil interdit, violé les arcanes : tu m'as pillée, tu m'as saccagée, tu m'as dévastée. Tu m'as volé ma seule certitude, celle d'être moi.

Un monstre s'est emparé de ma merveille. Tu es ce monstre. Tuez ce monstre.

Tu es né monstre, tu mourras monstre.

Mais ce soir, j'ai compris. La danse que je menais, tu me l'as volée. Je la reprendrai. Les mots que je parlais, tu les as mis dans ta bouche : je t'obligerai à les dégorger dans la mienne. Je reconquerrai ce que tu m'as extorqué, dussé-je pour cela vendre mon âme qui ne m'appartient plus puisque tu me l'as dérobée.

J'ai suivi chacun des mouvements dont tu m'as dépouillée. Le tracé de ma plume se confond avec le tracé de la tienne. Le timbre de ma voix se module à la perfection sur tes lèvres, ma main caresse comme la tienne. J'ai mis mes pas dans les tiens.

Si je dois en finir avec toi, autant le faire moi-même. Si je dois en finir avec moi, autant le faire moi-même. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Au creux de quelles coquilles nacrées les monstres naissent-ils ? Et sous quelles chairs incarnates meurent les perles ?

Peut-être les chasseurs de monstres sont-ils aussi des monstres. Peut-être suis-je un monstre de vouloir te détruire. Peut-être suis-je un monstre de me détruire aussi. Mais tu es le monstre qui a fait de moi un monstre. L'abîme appelle l'abîme⁵. Les monstres donnent le jour aux monstres.

Je suis toi, tu es moi, mais ce soir, je sonne le glas, me fais chevalier de notre apocalypse ; je précipite l'Atlantide, je sonne les trompettes sur Jéricho ; j'ouvre toutes grandes les portes d'Ys, elle flotte, elle flotte, elle sombre, tu cries, mais je n'écoute pas : adieu ! Puisse-t-Il me sauver et t'abîmer dans les flots de mon tourment.

Une goutte de sueur perle à mon front. Le chrome poli du revolver. La lueur blafarde de la lune. Ces choses-là sont l'apanage des ténèbres. Mon précieux sang-froid tapissera bientôt le bureau. Mais tu ne seras pas là pour nous voir, gisant sous l'œil impassible des étoiles. Je t'aurai repris le contrôle de ma vie, j'aurai choisi le requiem de notre dernière heure. Pour la première fois de notre existence mitoyenne, j'aurai le dernier mot. Le dernier mot.

5. *Abyssus abyssum invocat*. Psaumes XLII, 8.

Opus 5 — Chimères

« Il n'y a rien de plus beau qu'une clé,
tant qu'on ne sait pas ce qu'elle ouvre. »

MAURICE MAETERLINCK

Parfois, le soir, quand le gris tombe sur les chats et que je suis seule au fond de mon lit dans cette chambre où il fait trop chaud, je pleure. Je ne sais pas vraiment pourquoi les larmes glissent le long de mes joues. J'ignore pourquoi j'ai mal à la poitrine, pourquoi je halète sourdement, pourquoi j'ahane, me fendille et me fêle. Je ne sais pas pourquoi mon cœur se tord et gémit. Je ne sais pas pourquoi ma bouche est sèche et spumescence à la fois, je ne sais pas pourquoi j'écume la lie bilieuse du plus amer de mes calices. Mon cœur a du chagrin, mais j'ignore comment le consoler.

Sur les coups de minuit, la raison dort de l'insoutenable sommeil des justes. Et les perles salées qui roulent sur mes joues sont les enfants d'un cœur qui se flagelle. La nuit, la raison m'est étrangère. Ce sont les mirages de la folie qui m'habitent.

Je vois les gargouilles se détacher des encorbellements de ma mémoire. J'entends la voix des vouivres et le sifflement strident des harpies. Je surprends les korrigans et les kobolds aux détours de mes draps. Je sens leurs pas feutrés sur mes nerfs à vif. Je vois leurs yeux qui percent la pénombre. Je suis glacée.

La folle du logis a ouvert mes pensées à tous les diabolins de mes enfers. Elle a convié les âmes damnées du pandémonium de mes vieux péchés pour une sarabande infernale, la plus sardanapalesque des bacchanales. Pourquoi ne puis-je pas sauter et piailler avec eux, croiser mes pas au rythme de leurs terribles tambours ? Pourquoi dois-je me

recroqueviller et geindre comme un chiot abandonné, comme un enfant perdu, comme une colombe blessée ?

Me voilà penchée sur la margelle d'un puits lunaire. Je ne vois que mon ombre et j'attends d'être poussée. Le goût qu'ils ont pour le sang se répand dans ma bouche comme l'essence de néroli sur le brûle-parfum. Mais je n'ai rien de la goule. C'est mon sang qu'ils appellent, ma sève qu'ils veulent lamper. Que ne puis-je sortir me pendre sur le négondo qui frappe ma fenêtre les jours de bourrasque !

Ces démons qui me dictent des mots que je ne peux parler et me soufflent des idées que je dois taire. Ils attendent encore que je pourrisse. Alors, seulement, ces saprophages impies viendront déchirer mes chairs corrompues. Je ne peux me soustraire à leur emprise, je ne peux résister à leurs assauts, pourtant je ne peux non plus condamner à jamais les tréfonds de mon âme qui sont leur traboule et ma géhenne⁶.

Est-ce pour cela que je pleure ? Les larmes naissent au coin de mon âme et roulent, sombres et régulières, sur la peau fatiguée de mes joues parce que j'entrevois des nuits et des nuits à combattre cette folle du logis, cet autre moi, cette délirante aberration de mes sens, cette démente frénésie de mes fantômes fantasques, la barbarie vésanique de mon imagination.

Ce soir encore, la folle dansera. Et je pleurerai.

6. Willy Maltaite, dit Will, dessinateur et Yvan Delporte, scénariste, *La Traboule de la géhenne*, série « Isabelle » (Marcinelle, Dupuis, 1992), 48 pages, couleurs.

Opus 2 — Toi

« Quel émoi devant ce moi
Qui semble frôler l'autre, [...]
Quel étrange messager
Mais qui est l'autre
Ton visage est familier
Mais qui est l'autre [...]
Toi et moi du bout des doigts
Nous tisserons un autre
Un autre moi, une autre voix
Sans que l'un chasse l'autre. »

L'autre,
MYLÈNE FARMER

« Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. »

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

L'Autre, c'est Toi.

Toi vers qui je n'ose tendre la main. Toi à qui je n'ose dire ce que je pense vraiment. Toi vers qui me guident ces pas que je n'ose suivre. Toi qui m'effraies, toi qui m'émeus, toi dont les traits sont fixés dans mon esprit, toi qui me renvoies une image de moi que je n'aime pas, toi qui ne me renvoies rien et qui, pourquoi, me renvoies, moi.

Je passerai près de toi, je croiserai ton regard, je frôlerai ta peau ; je voudrai me retourner mais je ne le ferai pas. Tu te retourneras peut-être mais je ne le saurai pas.

Tu ne déchiffreras pas l'histoire que mes mains veulent raconter, tu ne te noieras pas dans l'océan triste de mes yeux, tu ne te pendras jamais aux lèvres roses que mes récits

assèchent. Mais tu n'as rien perdu. Et je n'ai rien gagné. Je me suis fait mal en tombant⁷, mais tu ne m'as pas relevée. Peut-être étais-tu toi-même sur le sol, attendant la main que je ne t'ai pas tendue. Nous étions ailleurs.

Nos pas se séparent ici. À l'autoroute des vacances⁸ que nous aurions pu suivre ensemble, préférons chacun notre petit sentier avec ses épines, ses ornières et ses ronces. Je ne défricherai pas la terre sous tes pas.

L'Autre, c'est Toi. Que je regarde au loin.

Opus 8 — Orémus

Interlude

« Par le poète dont saigne le front qui est ceint
des ronces des désirs que jamais il n'atteint : [...]

Par les quatre horizons qui crucifient le monde,
Par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe,
[...] Et par le juste mis au rang des assassins :

Je vous salue, Marie. »

« Les mystères douloureux », *L'Église habillée de feuilles*,

FRANCIS JAMMES

Par l'autre et par le mien
Par le nôtre et pour le tien

De par la lettre que tu n'éciras pas
De par cette missive que je ne lirai pas
De par ce cri que tu ne pousseras pas

De par les larmes que tu n'épandras pas

De par l'injure que je n'entendrai pas

De par le pont que tu ne traverseras pas
De par cette borne que je ne franchirai pas
De par ce pain que tu ne rompras pas
De par le vin que je ne boirai pas
Par la furie de nos propos

7. « Je me suis fait mal en tombant, plein de tendresse/Mais je m'suis relevé/ Héhéhé wôhoho. », *Plein de tendresse*, Claude Dubois.

8. « Sur l'autoroute des vacances/C'était fini le jour de chance [...] C'est un beau roman, c'est une belle histoire c'est une romance d'aujourd'hui... », *Un beau roman (une belle histoire)*, Michel Fugain.

De par ces pleurs que je ne verserai pas	Par les clés de notre damnation
De par cette lumière que tu ne tamiseras pas	Par la plainte sourde de nos démons
De par la flamme que je n'attiserai pas.	Par le chaos de nos anges
	Par le libelle et la louange
Par le fer de tes pairs	De par nos ventres pétris de peur
Par le sang de mes frères	De par la crainte en nos cœurs
Par la colère des tiens	De par le silence de nos âges
Par la froideur des miens	De par le refus du partage
Par le fiel de mes enfants	De par les coups du destin
Par le feu de tes parents	De par la soif, de par la faim
De par le vent qui siffle	Par notre quête inavouée
De par le temps qui gifle	Par notre paix méprisée
De par le fouet qui cingle	Par notre haine attisée
De par la bride qui sangle	Par notre idéal bafoué
De par l'épée qui perce	
De par le mot qui blesse	De par notre sourire banni
	De par notre terne vernis
Par le diable, par le saint	De par notre longue agonie
Par le mal et pour le bien	De par notre confiance trahie
Par le rêve et par la nuit	
Par le soleil et pour l'esprit	Par notre paradis perdu
Par la défaite et la victoire	Par nos oriflammes vaincues
Par la misère et par l'espoir	Par nos chairs corrompues
	Par nos morts confondus
De par nos époques déchirées	
De par nos frontières tourmentées	Entre nous et contre toi
De par la cruauté de nos barbaries	Envers tous et contre moi
De par le venin de nos philosophies	
De par notre passion immuable	Car c'est de toi que je suis né
De par notre solitude raisonnable	Et c'est mon souffle qui te nourrit
	Car c'est ta main qui m'a tuée
Par le désert de nos credo	Et c'est mon dieu qui te punit.

Opus 3 — Songe

« On dort les uns contre les autres
On vit les uns avec les autres
On se caresse, on se cajole
On se comprend, on se console [...]
On se déteste, on se déchire
On se détruit, on se désire
Mais au bout du compte
On se rend compte
Qu'on est toujours tout seul au monde »
« Les uns contre les autres », *Starmania*,
LUC PLAMONDON

Je te tends la main. J'en appelle à la tienne comme on exhorte, comme on prie. Les cloches carillonnent dans ma tête et les volutes de la fumée de cet encens que j'imagine répandu devant la plus solennelle des communions troublent mon regard. Je ne vois plus que les lignes vaporeuses et incertaines de tes mains qui s'approchent, inexorables. Fusion de nos êtres.

Tes traits sont si clairs lorsque la lune seule veille sur la pureté de nos amours. En plein soleil pourtant, tu n'es plus qu'un contour diffus dont la grâce s'étirole sous chacune des jalousies, une ombre resplendissante qui s'éclipse sous les rayons qui passent à travers les jours et les vasistas.

Si le soleil m'empêche de distinguer tes traits, nous nous passerons de soleil. Tu seras mon phare, mon fanal, ma seule lumière. Combien d'odes pourras-tu m'écrire dans la langue déliée que permet le souffle doux des ténèbres ? La clémence du firmament se fera le drap de nos mots doux, l'éclat des étoiles se fera la flamme du diamant qui scellera chaque jour

nos fiançailles, la candeur de la nuit sera mon voile qui cachera nos étreintes aux regards des profanes⁹.

Il suffit pourtant que se pointe l'aurore, que je sache que stryges et succubes sont retournées se cloîtrer dans leurs monastères maudits pour que les folles flammèches de notre amour papillonnent et s'envolent. Lorsque l'astre solaire darde ses premiers rayons, lorsque l'eau tranquille des rivières se réveille, lorsque la rosée naît au cœur de l'églantine, tu disparais, ne me laissant plus que les lambeaux confus de notre voyage au bout de la nuit. Tes traits s'effacent comme lorsque mes larmes coulent sur le lavis inachevé du portrait que j'ai voulu brosser de toi pour te garder à moi, te garder, toi, le plus beau des mensonges d'une nuit d'été¹⁰, mais les lignes de ton visage si parfait ont fui dans les recoins les plus profonds de ma mémoire.

Je compte les heures qui me séparent des enivrantes vapeurs du crépuscule, les secondes entre ce lever où je te condamne et mon coucher où nous nous enlacerons comme seuls les martyrs d'Éros savent le faire.

Oui, j'aime. Mais j'ai un amour impossible. Nos univers ne se donneront jamais l'un à l'autre. Nous ne serons jamais heureux l'un avec l'autre. Je me hais, je te hais, je t'adore. Morphée et ses sbires seront les gardiens de nos amours aussi irréelles qu'insupportables. La nuit seule voilera l'hymen qui ne sera jamais véritablement consommé entre toi et moi.

Jamais. Car j'aime un rêve.

9. « L'univers est un star-system/La terre est une poussière d'étoile/La lune sera mon diadème/Pour mes noces transsidérales/La voie lactée/sera mon voile nuptial/Ma robe de mariée,/une aurore boréale » *Le Rêve de Stella Spotlight*, tiré de l'opéra-rock *Starmania ou la vie de Johnny Rockfort selon les évangiles télévisés*, paroles de Luc Plamondon, musique de Michel Berger.

10. Shakespeare. *Songe d'une nuit d'été*, trad. de *A Midsummer Night's Dream*.

Opus 9 — L'héritage

« Es-tu suffisamment fort pour entendre ce qu'il y a de plus terrible ? Ce que je vais te dire est inouï, et une fois que je t'aurai ouvert les yeux, tu verras un monde nouveau et tu ne pourras plus voir l'ancien. »

PATRICK SÜSKIND

Je ne sais plus.

Hier, tout était différent. À partir d'aujourd'hui, plus rien ne sera pareil. Mes nerfs crissent comme les pas sur la neige. Le sang bat à mes tempes comme l'ennemi sapant une digue. Je grince comme valse, furieuse, la craie sur le tableau. Un filtre neigeux trouble ma vue. Mes yeux pleuvent et je me perds dans le tourbillon de mes interrogations.

Qui suis-je ? Au début, c'était une question un peu confuse, brouillonne comme les hampes et les jambages d'un enfant qui apprend à écrire. La question d'aujourd'hui est nette, claire, tranchante. Il suffit qu'ils me sourient pour que l'interrogation surgisse telle un kraken monstrueux au milieu d'une déferlante de souvenirs qui me chavire puis me charrie sur des rivages sinistres baignés d'une lumière diffuse et d'un moite brouillard.

Non, l'image est encore trop pure pour ma traître interrogation. C'est une pièce de viande encore sanglante qu'on équarrit, qu'on charpente et qu'on écorche. Comme l'ouvrage du boucher dont le sang coagulé macule les mains, ma question me dégoûte et mâchure ma conscience. Pourtant, son côté malsain m'attire. Oui, quand je Les regarde, je vois les ramifications de mes questionnements élagués jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une interrogation cruelle comme la

brûlure du soleil¹¹. L'ignorance est une volupté et la curiosité le plus ardent et le plus cuisant des charbons.

Je ne suis pas la chair de leur chair. Je ne suis pas la perpétuation véritable de leur sang. Leur sève ne coule pas dans mes veines et ma peau n'est pas tatouée du sceau de leur engeance. Je suis néanmoins leur trésor bien plus que tous les Eldorados, tous les pays de Cocagne, tous les jardins d'Éden et toutes les murailles de Panchrysia, plus que les bijoux de toutes les couronnes et que les épices de toutes les Indes, plus que toutes les étoiles du firmament et que tous les secrets de l'alchimiste.

Je ne suis pas leur fille. Leurs mains posées sur mes épaules en signe d'encouragement me semblent plus accablantes que toutes les croix du Christ. Je suis la prunelle de leurs yeux et pourtant, lorsque la bonté des leurs se pose sur moi, je frissonne et je vois défiler des visages précis et inconnus. Ces traits qui ne sont pas les miens s'ancrent dans ma mémoire : ici des lèvres charnues comme la pulpe ferme des oranges, là-bas une chevelure aile-de-corbeau comme une cascade en deuil et, ici encore, des yeux fins et mordorés comme l'ambre des sages.

Je Les regarde et je sais qu'ils se sacrifieraient pour moi : Abraham au bûcher plutôt que l'immolation d'Isaac. Mais moi, pourrais-je en faire autant ? Pourrais-je plonger sous la lame qui réclamerait leur sang pour empêcher leur trépas ? Ils m'aiment à s'en vendre les yeux, mais c'est moi qui ai l'impression d'être aveugle, de me frapper sur des murs que j'aurais moi-même érigés. Je suis indigne d'être cette enfant qu'ils chérissent, je suis une idole apocryphe, une symphonie dont toutes les notes sont fausses.

Désormais, ma vie est ébréchée comme une poupée en porcelaine¹² et je ne connais pas d'épée qui puisse fendre le

11. « La lucidité est la brûlure la plus proche du soleil. », René Char.

nœud gordien de mes appréhensions entrelacées. Lorsque j'étreins celui à qui je dois tout, je ne vois que le gouffre de nos gènes disparates ; j'embrasse celle comme laquelle je ne vieillirai pas et j'entends le ra des tambours de guerre qui m'exhortent à fuir.

Serai-je jamais la même ? Je regarde mon enfance insouciant avec commisération et tendresse. Et je pense à cette autre enfant que j'aurais pu être si je n'avais pas su, et je pense à l'autre enfant qui aurait pu, comme moi, regarder nulle part la ville qui s'étend et ne pas savoir si elle doit sauter ou se battre.

Car je ne sais pas, non, je ne sais pas.

*[insérez ici une cassure, la pièce tire à sa fin, mais
n'applaudissez pas encore]*

12. « Ce vase où se meurt une verveine/d'un coup d'éventail fut fêlé/Le coup dut l'effleurer à peine/[...]/N'y touchez pas, il est brisé », *Le Vase brisé*, Sally Prudhomme.

Le dernier violon
Opus 7 — L'apparition
Coda – L'AUTRE

« Nous approuvons, pour une idée, un système, un intérêt, un homme, ce que nous blâmons pour une autre idée, un autre système, un autre intérêt, un autre homme. »

FRANÇOIS RENÉ DE CHATEAUBRIAND

« On ne peut pas être différent tout seul. »

JEAN-FRANÇOIS REVEL

C'était une foule compacte de messieurs en complets-cravates sombres, de mesdames en tailleurs sévères, c'était une troupe noire, gris terne ou bis sale, parfois d'un brun morose comme l'argile gorgée par l'ondée, une masse carriériste d'individus – que dis-je ! d'éléments socialement productifs – moroses. Et ces ternes cols blancs, mercenaires du bonus de fin d'année, patrimoine de capitalisation putative – *employees are our most valuable asset!* et autres leitmotifs imprimés sur des t-shirts importables et importés des « magasins-à-sueur du troisième monde, translatés en Taïwan » –, s'engouffraient d'un pas pressé, acéphales comme des lemmings en migration, entre deux portes vitrées, quittant ainsi la rue pour s'entasser dans une macabre salle de conférence, tel un banc des sardines dans sa boîte ferblantée. D'ailleurs, la salle n'était qu'un entrepôt racheté à vil prix, retapé à la sauvette, publicisé comme « élément *vintage* de l'architecture industrielle » et loué à des coûts faramineux sous le prétexte spécieux, indicible et improbable que l'infante d'Espagne y avait scabreusement succombé à la

Tentation en posant ses lèvres sur le micro d'un *has-been* camé.

Un homme anonyme dans une foule non moins anonyme, mû par une insoutenable pulsion extérioriste – excusons-le, c'est l'heure où il entretient habituellement son cancer du poumon – jeta un coup d'œil par la fenêtre, aussi ténue qu'une meurtrière, aussi grillagée qu'un vantail est-berlinois. Il resta interdit devant le rouge incendiaire d'une cabine téléphonique dressée au milieu des vestons anthracite, chapeaux melons et mallettes de cuir. Soudain, sous ses yeux ébahis, la porte s'ouvrit et une ballerine en sortit¹³. D'un bond élégant, elle franchit les portes de la salle.

Tournoyant gracieusement dans la foule passe-partout, elle se fraya un chemin jusqu'à l'estrade, y monta. Les conférenciers s'écartèrent imperceptiblement : avait-elle été frappée du sceau des bannis ? Était-elle annoncée par les clochettes des pestiférés ? Sa différence insultait-elle à ce point leurs appétences bokanovskistes¹⁴ ? Elle s'assit, sourit et cessa de bouger. Ce fut le signal, plus clair que toutes les cloches de Pavlov : les langues se délièrent comme autant de najas bondissant sur des mangoustes. Le bal des vipères était lancé.

13. Daniel Henrotin, dit Dany, dessinateur, et Michel Régnier, dit Greg, scénariste, *Le Grand Voyage en Absurdie*, série « Olivier Rameau » (Paris, Le Lombard, 1974), 48 pages, couleurs.

14. « Le procédé Bokanovsky est l'un des instruments majeurs de la stabilité sociale ! Des hommes et des femmes conformes au type normal ; en groupe uniformes. [...] Quatre-vingt-seize jumeaux identiques faisant marcher quatre-vingt-seize machines identiques ! [...] On sait vraiment où l'on va. Pour la première fois dans l'histoire. Il cita la devise planétaire : « Communauté, Identité, Stabilité ». Des mots grandioses. Si nous pouvions bokanovskifier indéfiniment, tout le problème serait résolu. », *Le meilleur des mondes* (trad. de *Brave New World*), Aldous Huxley.

– Pour qui se prend-elle ? Un tutu vert, franchement ! lança une rombière aux doigts plaqués or.

– Ah ça ! Je suis on ne peut plus d'accord avec vous, renchérit un petit homme dont la capillarité commençait à être contrariée. Inacceptable.

– Quelle dévergondée ! grommela une femme dont le foulard avait le bleu violacé sombre et violent des ecchymoses. Lamentable !

– C'est le mot, susurra un homme qui portait une immense TagHeur, kyste horloger. Quelle idée !

– Et bien, moi, messieurs-dames, moi, Pierre Tremblay, marketing-voici-ma-carte-enchanté, je trouve que son originalité apporte un vent de fraîcheur à l'ambiance stagnante de ce lieu.

– Êtes-vous tombé sur la tête ? C'est déplacé !

– C'est un personnage. Très fort, très *trendsetter*. Et puis, son costume, je l'aime, moi.

– Vous l'aimez, vous ? A-t-on idée de penser à la première personne ? C'est au « nous » qu'il faut vivre. La déclaration de l'Homme et du Citoyen, je vous le rappelle. Les pulsions carnassières du moi contrées par l'esprit rassérénant de la société, voilà ce qui doit primer, barbare incivique !

– Son tutu a une couleur d'avenir, menthe-à-l'eau, je dirais. Ça me fait penser à une queue de sirène, luisante au premier abord, bleu malachite au soleil, mais indéniablement verte.

– Si la logique freudienne vous dépasse, je serai trivial mais bref, après tout, *time is money* : Tremblay, marketing, on ne vous a pas sonné, alors vos ondines, gardez-les pour vous !

– Bien dit, Duchemol.

Au même moment, ailleurs dans la salle, on tenait un discours semblable, hurlant à l'indécence :

– Scandale ! Flagrant mauvais goût !

– Voyons...

– Si on permet ça, ce sera quoi après ? des kimonos ? des boubous ? des djellabas ? les cheveux fuchsia ? un anneau dans le nez ?

– Mais monsieur pourrait être de leur côté, très chère, je tiens de source sûre que sa fille...

– Laissez ma fille hors de cela, voulez-vous ?

D'humeur pacificatrice, un poussah quadragénaire bruissa :

– Avec son tutu et ses bras trop blancs, elle ressemble à une figurine de boîte à musique. Ou à Blanche-Neige : peau de lait, chev...¹⁵

– Malheureux ! Ne prononcez pas les noms de l'enfance¹⁶ !

Alors que de ce côté abondaient les récriminations, un autre clan s'était formé, vantant les mérites de l'Apparition :

– C'est une fleur dans une mer de pétrole, seule et pourtant si présente par sa seule différence !

– Ou une tache verte sur la toile « Combat de nègres dans une cave pendant la nuit¹⁷ ».

– La force de l'absinthe et sa folie.

– L'espérance dans notre deuil.

– L'estoc que l'ingénuité porte à langue de bois !

– C'est mouton noir ! Enfin, mouton vert. J'adore, roucoula une girafe à bérêt. Du génie !

– Génie ? Dites plutôt fou furieux ! interrompit un homme dont les yeux pervenche étaient cernés du bistre des convalescents.

– Qui êtes-vous pour critiquer cette Cléopâtre digne des pubs de Toscani ?

15. « Peau de lait, cheveux de jais, lèvres de sang », les frères Grimm à propos de Blanche-Neige.

16. « Les grandes personnes ont d'abord été des enfants, mais peu s'en souviennent. », Antoine de Saint-Exupéry.

17. La toile, un carré uniformément noir, est l'une des sept impérissables monochromies de *L'album primo-avrilisque* d'Alphonse Allais.

– Raymond Sicard, du cabinet notarial Groulx, Sicard et Marois. C'est honteux, impudique, obscène !

– Et votre affreuse tronche, elle n'est pas inconvenante ? et votre teint blafard et miné ?

Comme le triste sire s'étouffait de rage, suffoquant dans la rigidité de sa dignité et de son col amidonné, l'autre lui assena le coup de grâce :

– Sans compter votre goût douteux pour les cravates ? La vôtre est hideuse.

– Impertinent !

Il tourna les talons sur le groupe qui ricanait.

– Mordant à souhait, Patrick.

– Non, mais regarde autour de toi ces cadavres vermoulus, flétris, hagards. Elle, son vert, c'est l'espérance, le printemps dans notre hiver quotidien, la régénération de nos bourgeons bouffés par les rats couards du *politically correct*. Nous, c'est *you're unique, just as everyone else*, elle, justement, elle n'est pas une des ces copies conformes clonées sous le faux soleil de l'individualisme : elle, elle est libre, c'est l'idéal qui diffère, elle...

Sa tirade se perdit dans le brouhaha d'un attroupement qui criait à la décadence et à l'effondrement des valeurs – pire qu'en '29.

– C'est ça, le discernement de la nouvelle école ?

– Dans mon temps, ça ne se serait pas passé comme ça, oh non !

– Elle veut se faire remarquer, c'est évident.

– Un pissenlit sur une pelouse bien taillée, voilà ce qu'elle est !

– Un chien dans un jeu de quilles, oui ! À la niche !

– Dites « au cirque ! » plutôt.

Un peu en retrait, un groupe de jeunes gens vêtus du noir de la création – l'indémodable fuligineux de la trinité profane du Paris-New York-Milan porteur de leur aura de

génie créateur —, « genre Dieu-le-père, habillé Gucci-Fendi-Versace mais en plus *swell*, tu vois ? »

— Admirable, lança un jeune gominé aux lunettes teintées. Ça jacasse un max ! Orgasmique.

— Qu'est-ce que tu veux, à l'aube du 21^e siècle : *new world*, *new rules*, assura un ersatz de veuve sicilienne, les verres fumés griffés en sus.

— En ce qui me concerne, c'est plutôt *she rules*, *they drool* : même les cellulaires se sont tus, remarqua une anorexique impavide et chronique.

— Faudra penser à engager le concepteur pour notre prochaine campagne publicitaire, déclara un homme au sourire narquois et à la tête d'ogive : visage émacié et ascétique, menton aigu, joues creuses et tempes tracées à la règle.

— Tu ne serais pas un peu mercantile, des fois ?

— Que Mammon vienne défendre son loup égaré !

— C'est une brebis, grand cynique.

— Moi ? Cynique ? À peine. *Anyway*, le rythme est impossible à suivre¹⁸.

La salle crépitait comme les flashes photographiques sur Sunset Boulevard. Soudain, la fée verte se leva et se mit à tourner sur elle-même, comme une planète folle. Un drap feutré tomba sur la salle hypnotisée qui fixait la toupie sans attaches. Dans le silence de la mer, la ballerine cessa ses girations et ajusta le microphone. Ses lèvres alizarines frémissaient, elle voulut commencer par « Salutations à vous, plèbe ahurie, enfants du conformisme, fils du mass media endémique, du star-system tragique, filles de l'OPL, PDG, P4S, BCBG, GPF1, LVMH¹⁹, requins iniques du tout-pareil, de

18. « No matter how cynical you get, it's impossible to keep up. » dixit Lily Tomlin.

19. « BMW, CLSC, TP4, IBM, / TPS, PME, OCQ, OLP, IGA, / IKEA, RPM, ONF, MTS », *Le Bon Gars*, Richard Desjardins.

la soumission et de l'analogie, vautours du profit qui grattez la chair des cadavres sur lesquels vous érigez ce que vous croyez être un escalier vers le succès, mais qui n'est que la cage de l'ascenseur qui vous mènera à l'échafaud sur lequel vous serez immolés pour avoir placé vos idoles impies sur les autels de nos temples, pour avoir souillé les aubes des communicants innocents avec les logos commandités de la mécréance. Oui, Néanderthaliens nouveaux qui avez troqué le cuir puant des bêtes pour la soie des carrés Hermès et la massue contre le carnet de chèques VIP, oui, barbares mange-bitume²⁰ qui carburez à l'infamie électronique, oui, nouveaux écumeurs des sept mers, c'est à vous que je m'adresse : je baise votre front pour mieux cracher à vos pieds », mais elle s'en tint au texte qu'avaient rédigé de grands pontifes de la communication.

« Bonjour, mesdames et messieurs. »

L'entrée en matière lui parut si commune, si basse, si déraisonnable qu'elle déchira ses feuilles en huit, devant un public médusé sur lequel elle lança les confettis improvisés. Puis, incongrue comme une gazelle surgie du blizzard, l'Apparition quitta la salle dans un grand éclat de rire. Par la porte de côté.

20. José Biela, dessinateur, et Jacques Lob, scénariste, *Les mange-bitume*, coll. « Histoires fantastiques » (Paris, Dargaud, 1974), 64 pages, couleurs.

La Déroute

Anne-Marie Bonetto-Charpentier*

L dort. Je le regarde dormir, comme je regarde les masses sombres des paquebots sortir du port les soirs d'été, traverser le fleuve lentement. Leurs longs coups de sirène, déchirant le silence.

Il dort, il ne sait pas mon regard sur lui, sur sa poitrine qui se soulève lentement, sur les coins de cette bouche qui s'étire, s'entrouvre et sur ses paupières lourdes.

Dans le silence de la chambre et dans mon cœur, les mots s'enfourchent et s'entremêlent pour donner des syllabes impossibles. Les mots impossibles devant la gravité de son corps, de mon corps contre le sien. Les mots impossibles, toujours.

À l'origine du silence, il y avait la distance, infranchissable, et l'attente. Puis, après l'attente, le silence transmué en tragique, grave et lourd.

La gravité d'un sourire douloureux dans ses yeux, de l'ironie dans son visage, gravée à grands coups, taillée au ciseau dans ses traits, de ses lèvres et d'une moue sarcastique lorsqu'il lance ne pas m'aimer, défiant.

La gravité du démenti de ses gestes, de son corps doux et tendre, calme contre les traits usés de son visage.

La gravité du désespoir.

* Cégep du Vieux Montréal

La gravité de son corps endormi. Je sais l'abandon du corps dans le sommeil, comme une nouvelle mémoire.

* * *

Il ne reste rien, lorsqu'on sait.

Et il ne reste rien, lorsqu'on doit avancer en rêvant de lui, et des nuits. Et l'été chaud, et l'humidité d'une nuit insomniacque, seule sous ce drap trop lourd et le bruit du ventilateur. La pluie si sombre et l'air opaque, l'impression de respirer le brouillard froid. L'envie de mourir avant le jour.

Tous les bruits de trop dans le silence.

* * *

Entre nous il n'y a jamais eu « aimer ». Sur ses lèvres, sur sa peau, dans ses yeux et sous sa voix, il y avait l'aimer. Dans son corps, ses inflexions, les battements de ses cils dans le silence, il y a eu l'amour.

Mais dans ses mots, jamais.

Ses mots, si pleins, si mûrs, tellement forts et sûrs d'eux. Ses mots partout autour de moi. Jamais de phrases qui ne meurent, jamais de vides, toujours les paroles bien rythmées contre le silence. Dans mon silence, il y a son corps qui bouge dans l'espace, ses mains, leurs formes vaines et tellement réelles dans un univers imaginaire, son visage. Son visage, réflexif, parfois, songeur, les yeux dans le vague et l'air un peu perdu, un poème de pensées qui défilent, l'envie d'embrasser ce visage, dévastatrice. Ses bras croisés ou sa main étendue, index et majeur étirés, appuyés sur la pommette, haute, douce. Son pouce sous le menton, ses doigts repliés contre les lèvres, sourcils relevés et moue dubitative. La courbe de sa joue. Ses lèvres. Son corps penché, ses mots qui n'en finissent plus d'exister. Ses mots à la volée sur le mur de ma vie.

Nos conversations, blanches de mots cachés derrière un vide apparent. Les Mots. Les mots pour éviter le silence et ses évocations. Avant que par les mots, le silence comme une définition impossible, l'amour comme déserteur.

L'amour comme l'absent toujours, l'amour toujours là au milieu de tout.

Ne jamais connaître son silence. Une histoire qui s'écrit et dont le silence ne peut s'exprimer.

* * *

Un jour, il me parle du moment où je partirai, il me parle des départs qui font la vie.

Un jour, j'apprends la volonté de rester. Ce jour, je sais le soleil de l'amour et la blancheur éclatante de la vie, la jeunesse m'explose au visage et ma vie ne sait plus regarder derrière. Un jour, je veux vivre à cause de lui et des départs. Je sais la déchirure, la douceur, tout. Je sais quelqu'un qui doit partir, je sais qu'il est bien de partir. Je sais jeter ma vie et pourtant...

Il y a le fantôme de son absence, indécis. Et les couleurs de l'automne derrière la vitre, les flottements, et la douleur.

* * *

Parfois il me regarde. Il s'arrête. Il me regarde et il parle, alors j'existe. À travers ses mots, soufflée, balayée par une phrase, par une vérité lancée à cent à l'heure, j'existe. Comme une toile blanche, vierge, sur laquelle il aurait brusquement étalé une énorme bande rouge. Le rouge comme la violence, celle de ses mots sur moi. Ses mots. Les siens.

* * *

Souvent, il parle d'il y a longtemps.

Il parle d'avant, un voile sur les yeux, lointain, la voix changée. Il parle, et sous le poids des paroles, l'envie d'appuyer la tête sur le mur, de la laisser aller en arrière, de me laisser tomber là, de tout laisser et d'écouter, toujours. L'écouter me raconter ce que je ne saurai jamais, ce que je ne pourrai pas savoir, ce que je ne pourrai jamais plus connaître.

Sa voix coule, douce et calme, les mots descendent doucement, glissent sur ma peau et autour de moi. Parmi eux, les gens, leurs visages ; les odeurs et les bruits d'avant, ici et maintenant, dans ce futur où il n'est plus. Il est loin, il n'est plus ici, moi qui y suis, je le regarde : est-ce cela, vieillir ? La douceur d'un souvenir, faire vivre cette douceur à ceux qui ne la connaîtront pas quand on sait ne plus la connaître, jamais ?

Dans ce présent où je vis, tout à coup il y a la peur. Celle d'être trop loin de lui, de partir un jour retrouver un souvenir et laisser un présent différent en plan, d'aller retrouver ailleurs cette sensation d'aujourd'hui maintenant, assise là à l'écouter, peut-être. Celle aussi de voir son visage en surexposition sur la pellicule de ma vie, de chaque jour le découvrir dans mes gestes.

Il parle, toujours. Les mots doux font mal, et l'impossible qu'ils représentent, l'inconnu incompréhensible jamais et la douceur perdue que l'on devine dans chaque mot qui tombe de ses lèvres. Imaginer les mots comme des larmes s'échapper de lui, tomber, inexorables, instants de ce temps qui n'est plus... Silencieuse, je reste là, assise, assommée de douleur, assommée par les mots, assommée par sa voix. bercée par ses mots, sa voix et l'absence de douleur qu'ils recèlent surtout. Bouleversée par ses mots, étourdie des possibilités, je voyage, assise contre un mur, sous ses yeux tournés vers l'intérieur.

Et ses lèvres bougent, en silence les souffles s'échappent de sa bouche. J'écoute de tout mon corps, chaque clignement de ses yeux mi-clos résonnant comme un claquement dans le

silence, le vent flou survolant son visage, son air calme, les mouvements de ses lèvres comme au ralenti, ses mains suspendues dans l'espace qui s'arrête et le délimite. Partir, le rejoindre, là-bas, où rien n'existe plus. Je pars le connaître sans dire un mot, sans besoin de parler. J'écoute comme une sensation, plus rien de tangible, seulement la brique derrière ma nuque, étrange fraîcheur, petit fil de la réalité qui me maintient suspendue. Juste assez pour partir un peu quand même. Juste assez pour le laisser m'emmener là où il le désire, et rencontrer son passé. Rencontrer sa vision de la vie et des choses, et peut-être le comprendre enfin...

Comme au théâtre, la pièce s'est éteinte, ne reste plus qu'un mot en suspens, comme une caresse dans l'attente, « avant »...

Avant.

Il a eu une vie avant moi.

* * *

C'est une rencontre qui aurait pu ne jamais se produire, je me demande si le hasard sait lorsqu'il change le cours d'un destin. Je me demande s'il sait à quel point il change ma vie, il me change et me transforme, s'il sait ce qui lui ressemble dans tout ce qui m'entoure, s'il sait. S'il se rend compte parfois, s'il doute de l'importance que tout a pris à mes yeux, de l'importance que tout revêt maintenant...

Est-ce qu'on peut jamais savoir, prévoir un peu ce moment, cette rencontre qui transforme une vie, celle qui rase ou souffle, celle qui tue ?

(Imprévisible.)

* * *

Il y a des matins, se réveiller avec cette douleur au ventre, comme un partie de soi morte qu'on doit transporter, transformer en fausse joie d'exister, ce poids au fond de nous

qui tire en arrière... Chaque pas tellement lourd, chaque souffle tellement pénible, juste l'envie de s'asseoir et de pleurer, pleurer à en oublier pourquoi l'on pleure, si l'on n'a jamais su. Se lever, ouvrir la fenêtre sur le gris doré d'un ciel qui se fracasse. Voir la violence des nuages qui se déchirent, voir les feuilles s'arracher aux branches et s'envoler, se briser aux murs des maisons. Se lever, le cœur à l'eau déjà, un rêve de poussière qui s'accroche encore, regarder le jour qui s'annonce avec l'envie seulement de fermer les rideaux, de boucher chaque fente, chaque trou, chaque interstice, minuscules puits de lumière, pour se retrouver dans le noir et y rester. Rester dans le noir pour oublier le jour naissant, cet autre jour qui se lève avec une traînée de promesses, de nouvelles sensations derrière lui... Fermer les fenêtres et oublier, un instant, les possibilités qui s'offrent à nous, parce qu'elles font mal. L'infini fait mal...

L'infini d'un jour sans lui.

D'un jour à ne pas le reconnaître en le croisant, à encore oublier son visage.

D'un jour où chaque trait de son visage est gravé dans ma mémoire.

* * *

Parfois, je me demande s'il n'a pas amorcé une véritable entreprise de démolition, jusqu'à s'acharner sur ma carcasse des heures durant. Là mais à l'écart, curiosité hors de moi, je vois seulement les morceaux voler, enclaves, réminiscences, petites pièces de mon être qui disparaissent, je ne les reconnais plus. Changer, le processus est moins douloureux que je ne l'eus d'abord cru, peut-être. Une seule angoisse, savoir ne pas savoir ce qui sera, que remplacera ces bouts de moi qu'il enterre peu à peu ? Soif, de connaître ce qui sortira de tout ça. Comme il a l'air de savoir où creuser, où arracher... ou non.

Je ne suis pas la première qu'il guide sur le chemin.

Le côté impossible de cette histoire. Le réveiller d'un baiser imaginaire, seule dans mon lit, me retourner dans ce lit où il n'est pas, cent mille matins loin de lui en un seul, ouvrir les yeux vides face au mur dans un silence double, de son absence et de ma présence, mais aussi de sa présence et de mon absence.

Une relation impossible.

Imaginaire.

* * *

J'ai peur d'être incapable de sortir de moi. De laisser ce cocon rassurant loin derrière et de m'extraire de mon corps passé pour devenir celle qu'il voit sous la surface. J'ai peur parfois de vouloir devenir ce qu'il voudrait voir à ma place, de n'être plus qu'une idée malléable à son contact. Peur de me perdre dans le processus. J'ai peur de m'envoler, de l'ivresse du vent contre ma peau nue, neuve, froide. J'ai peur de monter, de monter toujours plus haut sans sa voix pour me guider. J'ai peur de rejoindre cette porte ouverte, celle que je devrai franchir seule, celle que je ne pourrais trouver sans lui, de ne pouvoir la franchir en sachant qu'il doit rester derrière. Souvenir doux, parmi le passé, l'avant de ma vie.

Peur de marcher un peu avec lui, à ses côtés. Peur du moment où je devrai quitter ses bras. Quitter ses bras ensuite. Femme enfin, femme sans lui dans un monde où il est toujours. Femme dans un monde où il ira prendre une autre main, suivre un autre chemin, un autre ailleurs.

Femme, dans un monde d'où il me laisse partir, les yeux en ruines, d'où il me mettra doucement à la porte. Femme, et fermer les yeux sur ce sourire doux-amer, faible, vibrant. Fermer les yeux sur son regard et avancer, ballottée, liquéfiée, d'une bravoure nouvelle que l'on ne se connaissait pas. Avancer, fendre le froid opaque de la vie avec un sourire

comme seule arme, comme chaleur et comme souvenir au creux du ventre. Avancer en me rappelant ses mains sur moi et cette vie secrète, ces découvertes dans une ville amoureuse, complice. Me rappeler l'automne, la musique de Coltrane dans les soirs de brume, l'odeur de son appartement. Partir, le mal nécessaire, dans une nuit indifférente, entendre cette porte se refermer doucement derrière moi.

Avancer toujours, voir tout s'embrouiller soudainement, partir et descendre la rue sous un fin brouillard, crachin mesquin d'une nature se riant des malheurs humains. Descendre sous les halos cruels des lampadaires, imaginer son regard, le front contre la vitre humide, imaginer ses mains contre cette surface froide, imaginer ses yeux sur moi, imaginer ses yeux fermés, imaginer un instant qu'il souffre aussi.

Imaginer sa silhouette sombrer dans la pénombre de la pièce, imaginer toujours mais ne pas me retourner, ne pas me retourner ni lever les yeux vers cette fenêtre pour savoir, imaginer plutôt son dos en contre-jour dans la lumière glauque de la rue qui seule illumine la pièce. Imaginer m'approcher par-derrière dans le silence creux et appuyer doucement la tête sur son épaule, les yeux fermés, coller ma joue contre sa joue, rugueuse, les bras sur sa poitrine, goûter une dernière fois la douce proximité de son corps, le sentir contre moi si loin tandis qu'il me regarde marcher, tout en bas, qu'il me regarde tourner le coin une dernière fois, perdue sous les lumières de la rue, me laisser aller contre lui une dernière fois dans cette pièce où je ne suis plus. Serrer son corps à en étouffer, me mordre les lèvres à en mourir dans cette pièce où le silence dérisoire emplit tout, où même sa présence est de trop, témoignage de mon absence trop neuve.

Danser une dernière fois, en hurlant, de plus en plus vite, fulgurante, hurler de douleur accrochée à lui. Un adieu dans cette pièce où il est seul maintenant, le front appuyé contre la

vitre froide, être avec lui désespérément dans cette pièce où je ne retournerai jamais.

Danser l'absence.

Dehors, courir. Courir sur les briques froides, luisantes et glaciales, mêler le chagrin au vent jusqu'à oublier l'eau sur le visage. Courir, courir pour rester dans cette pièce où il ne voit plus rien.

* * *

Dans une autre vie, faire l'amour avec lui dans une nuit au-dessus de Montréal, suspendue. Oublier la flamme timide qui ondule sur la vitre, le vent derrière les fenêtres givrées et le froid, oublier jusqu'à la pièce autour, la musique, oublier... sentir ses mains sur moi et ses lèvres au creux de mon cou.

Oublier un instant qu'il ne doit pas y avoir d'amour. Oublier.

Se laisser aller à la tendresse, la tendresse folle, tellement forte, tellement fragile, se laisser submerger, des vagues de tendresse et de douceur qui font mal et mal et mal encore. Exorciser l'amour dans une ultime étreinte, laisser les sens décider du bonheur pour un seul instant. Se laisser aller un instant à le serrer contre soi... le serrer contre soi en tremblant.

Oublier la douceur terrible, le sourire, la musique du sourire si doux dans ses yeux, la fatigue de son visage. Retenir un doigt de glisser doucement le long de sa tempe, jusqu'à sa joue, ses lèvres. Retenir le geste sensuel et destructeur, retenir aussi mon corps de se blottir contre lui, d'enfouir la tête au creux de son épaule, de respirer son odeur encore et encore.

Un doigt, qui s'aventure doucement, effleurer sa main, ses doigts, entre les phalanges, ses longs doigts expressifs, ses mains si infiniment belles. Sentir les veines, les nervures, la texture, la douceur de la peau. Ses mains comme l'écorce d'un

arbre, l'histoire de sa vie dans ses mains. Des mains qui balaient l'air, suspendues, qui caressent et qui volent dans un imaginaire. Son corps comme un arbre mort à mes côtés, seulement les mains qui respirent, qui bruissent doucement sous mes doigts. Étrange ballet de nos paumes entremêlées, deux étrangers au bout de la terre, ne pas se toucher, retenus par deux doigts qui s'effleurent. Plus que cent mille baisers, plus qu'une caresse, l'intimité de deux doigts, plus intime que son corps sur le mien.

Sa main qui s'en va. Savoir qu'il la retire, qu'il me regarde.

Savoir ce qu'il pense.

Sa main qui s'en va.

Rester stoïque. Jouer.

Légère.

Sourire. Guetter le doute dans ses yeux. Le regarder me détruire. Attendre.

Planifier, de stratégie en stratégie, l'amour comme un jeu d'échecs.

Mat du début à la fin. Groggy sous ses coups.

Si seulement je pouvais m'échapper, sortir de moi enfin, me laisser derrière et continuer.

* * *

Le détester, parfois, aussi. Subir ses sarcasmes volants, comme une gifle, vibrante, inattendue et trop soudaine. Lui dire doucement la beauté, recevoir comme une claque son sourire moqueur, retentissant. Avoir, tout à coup, peur des mots, du silence, de son opinion, le détester comme ça. Avoir envie soudainement de se lever, de le laisser là en plan, au beau milieu du café, lui et ses questions agressives. Le détester de trop vouloir savoir, le détester même d'être là, recevoir sa présence comme un coup de poing. L'envie de faire une scène, de repousser la chaise, de faire grincer les pattes contre le plancher, de voir les têtes se tourner vers nous

d'un bloc, envoyer le dossier claquer contre le mur et courir, courir loin, dehors, et rager au rythme du martèlement des bottes contre l'asphalte. L'humilier au milieu de ce lieu, lui montrer les aspérités qu'il ne connaît pas encore.

* * *

Comment apprendre à dire adieu ? Comment ne pas s'accrocher, laisser aller son corps sans heurts, sans dommages inutiles ? Comment ne pas sourire lorsque la sonnerie du téléphone déchire la solitude d'un soir ? Comment ne plus entendre sa voix, rauque et murmurée, au creux de mon oreille ? Comment oublier les nuits, la longueur des nuits à l'écouter, loin de lui, proche mais si fatiguée...

Se préparer à oublier ces longues promenades à ses côtés, sans bruit dans l'or d'un couchant, voir les briques des maisons s'embraser, comme les branches des arbres, bouquets vifs et explosant des premiers mois de septembre.

Se préparer à oublier la neige, les peupliers.

Un souvenir, ce long rire en cascade, qui roule et qui déboule, soudain, grave et profond ? Un souvenir, la texture de son chandail, sa façon de marcher comme s'il se battait contre le vent, ses grands gestes et ses explications, planté au beau milieu de la chaussée ?

Comment accepter l'adieu, sa présence de trop dans mes souvenirs ?

* * *

Partir, une révolution, partir de soi à cause de lui et du regard qu'il a eu un jour en me regardant. Partir à cause du regard dans ses yeux, un matin de printemps, il y a longtemps. Partir après tant de regards dans ses yeux. Partir, savoir partir, apprendre à partir, apprendre à vivre en partant, une vie de départs qui s'annonce. Partir pour devenir

étranger, étranger de lui, étranger à soi, partir pour mieux se perdre, partir avec nous en espérant s'oublier en chemin.

J'ai beaucoup écrit sur les départs, depuis sa rencontre. J'ai beaucoup écrit sur la douleur des départs, leur soulagement. Sur la douceur et la tristesse des départs. J'ai beaucoup écrit depuis ses yeux qui ne savent pas dire adieu. J'ai beaucoup écrit sur ses yeux.

J'imagine, dans longtemps, dire « cette rencontre a changé ma vie ». Imaginer mon existence sans cette rencontre. Imaginer ma vie sans sa présence.

Partir, un moyen imaginaire de rester loin de lui, d'atténuer un peu la douleur, la mort de son départ réel.

Aimer quelqu'un pour mieux le quitter.

Partir, une sensation presque tangible. S'arracher d'un corps, s'arracher à une attirance. S'arracher au bien-être, à la douceur, au sourire. S'arracher de ses mains. Partir un peu chaque jour, refuser de le toucher, se refuser l'envie de le toucher, s'éloigner afin de mieux partir.

Ne pas lui parler, un moyen de partir peut-être, l'amour comme un dialogue impossible. Préférer le non-être à l'être.

* * *

Rester, par contre, est impossible. Savoir cette impossibilité, la vivre, choisir de rester un peu, choisir de savoir devoir partir mais rester quand même. Choisir de vivre pour le moment, choisir maintenant plutôt que demain, choisir en toute conscience, choisir d'ignorer ses questions. Ne pas chercher de réponses, les refuser en bloc, se répondre en silence et rester silencieuse. Gruger chaque morceau du présent avant qu'il ne s'échappe, voler le présent au futur. Le voler pour le garder, le plus longtemps possible, pour éloigner le départ autant qu'on peut. Apprendre à aimer le présent, apprendre à cause de lui à aimer, aimer ce présent à ses côtés.

L'aimer dans ce présent futile où il reste. L'aimer mais ne jamais le lui dire.

Ne jamais lui dire.

Feindre de ne jamais s'ancrer.

La légèreté. Être vraiment léger, une possibilité, un mirage? Sentir la légèreté peser peu à peu, la sentir s'incruster lentement, la sentir toujours jusqu'à l'oublier. Banaliser la légèreté, aporie d'une insouciance contrefaite. Feindre la légèreté avec un poids au cœur, se laisser aller en gardant les pieds sur terre. Changer les choses en niant le présent, mourir de douceur dans un moment de gravité. Se retenir de dire je t'aime en le regardant dormir, ne pas le réveiller d'un baiser. S'impliquer sans profondeur, faire l'amour sans l'amour, en évitant l'amour. Une relation à deux sans être deux, une relation double d'absence, de présence.

Et sous la légèreté, le laisser me détruire.

* * *

Il y a des airs de lui, parfois, ces attaques dans l'air, ces bouffées de tendresse soudaines. Il y a de lui dans l'air dehors, sur ma peau, sur mes lèvres, il y a son odeur dans l'odeur de l'automne et de l'hiver. Il y a l'odeur de son corps comme un sursaut, comme un goût de printemps au milieu de la neige, un redoux et l'impression soudaine de se réveiller d'un engourdissement. Il y a lui surtout dehors alors que je marche en pleine ville, il y a de lui dans chaque pierre, sur chaque mur. Il y a de lui dans le soleil de mille feux qui embrase la crête du mont Royal, il y a de lui dans la dernière lumière de cinq heures, il y a de lui dans la brise glacée sur mon visage, le ciel lourd, les nuages qui s'étendent et s'effiloquent, il y a de lui dans cette journée hivernale, cette journée d'étendue de bord de mer sous une croûte de glace en plein Montréal.

Il y a ses mains dans mes cheveux quand le vent les soulève et les fait tourbillonner, il y a de lui, tellement, partout... sa présence comme l'air que je goûte et je respire, son parfum – l'amplitude de l'absence, inimaginable.

Il y a de lui dans les sourires des femmes, leurs foulards et leurs cheveux qui s'envolent. Avant lui, je n'avais jamais regardé les femmes, leur beauté. Avant lui, il n'y avait rien.

* * *

Le regarder la prendre par la main, la bousculer un peu, l'attirer à lui.

Se demander si l'on n'a pas un peu laissé tomber l'amour.

Croire possible ce qui n'aurait jamais pu être, pour se torturer encore peut-être.

Assise ici, seule. Savoir qu'on imagine tout, mais qu'Elle existe vraiment. Imaginer quand même, pour se dire qu'il est toujours là. Malgré Elle.

* * *

Ai-je aimé un homme ? J'ai aimé un regard, une ambiance, un souvenir ou des yeux, une bouche et des paroles, ou peut-être un sourire... Comme cet air lointain et irrévocable, cette étrange idée d'inhibitions, mais peut-être l'intuition était-elle déjà biaisée, peut-être ma perception n'était déjà plus juste. Comme une impression de retenue, avoir envie, en le voyant, de provocation. Le choc de la première impression, ineffaçable, inaltérable. Le plus important, peut-être, le plus crucial, appréhender l'autre sans idées préconçues, sans raisons. Venir à l'amour sans attentes, l'impossible réalisable peut-être en cet instant. Gravé au fond d'une mémoire comme un trou, un filet, qui ne retient que parcelles et pas les plus importantes... Lui trouver un air lointain, lors de cette première rencontre, le lui attribuer peut-être... chercher à le

retrouver par la suite, toujours, sans arrêt, sans jamais y arriver. L'utopie d'une première rencontre.

Je voulais le rencontrer parce qu'il était là à cet instant précis de ma vie, tombé là à l'instant juste, parce qu'il était là et qu'il avait cette tête, cet air, parce qu'il était là devant moi à parler. Je voulais le rencontrer parce qu'il était seul et que je l'étais, parce que je ne savais pas encore qu'il était seul, je voulais le rencontrer pour savoir.

Dès le début, j'ai voulu le découvrir.

Dès le premier moment, j'ai voulu le toucher.

J'ai voulu connaître.

Lui.

La première rencontre, patente, décisive. Violente. Douce.

La première rencontre, indescriptible.

* * *

Marcher seule à Montréal, le premier automne, l'avant de notre histoire. Avancer sans lui, l'après-midi lent qui s'écoule, l'expectative de sa présence, s'asseoir au milieu d'un banc, solitaire. Regarder distraitement les pigeons, la fontaine, ne pas sursauter quand les centaines d'ailes s'ébrouent dans un bruissement effréné. Être là, silhouette grise sur ciel sombre, dans la lumière de fin de journée qui se faufile entre les bâtisses. Laisser glisser son regard sur les passants, se laisser absorber par leur démarche. Fixer l'allée, et les pieds qui la foulent, clouée sur ce banc par dix-huit années de pesanteur, par une vie de douleur qui s'affirme.

Dans le vague, parmi tous ces visages flous qui passent et repassent devant moi, un seul visage à chercher, à trouver, impossible aujourd'hui. Je les regarde, au ralenti, tous ces fragments épars d'une humanité si vivante, pourtant je ne les vois pas. Seulement la conscience d'une certaine activité tranquille autour de moi, oubliée dès que son visage n'est pas parmi eux. Peu m'importe, finalement, l'activité, les gens, le

bruit et l'absence de bruit, les conversations discrètes, les exclamations qui fendent le silence de la place presque déserte, peu m'importe si son visage n'est pas là à voir, à écouter, rire ou parler parmi les autres. Peu m'importe. Je reste là, doucement, à écouter sans bruit et à percevoir tranquillement les corps qui pulsent autour du mien, sans entendre, sans voir, comme s'il me fallait absolument, expressément son visage pour véritablement voir, écouter la vie et goûter une joie.

Mais il n'est pas là.

Alors, peu m'importe.

Déjà dans ce passé je sais son absence.

Un instant, regarder les femmes avancer, remarquer leurs gestes, leurs regards, les regarder à travers ses yeux, comme s'il était là, dans mon corps, les regarder sourire, droguée encore par leur découverte, saoulée par leur présence. Remarquer ces femmes en couleur marchant dans le décor en noir et blanc où je me fonds tranquillement. Voir comme elles sont belles, avoir envie de pleurer sur ce banc devant l'inaccessible qu'elles transportent.

Et puis, chaque moment qui passe comme une bénédiction, tomber amoureuse de la ville encore plus que de lui peut-être. Aimer tout à travers ses yeux, aimer tout sans raison et sans idées. Sentir mon cœur battre comme un oiseau effarouché, sentir les coups contre ma poitrine, comme une horloge détraquée, patraque, sentir son corps exploser dans les lumières des gratte-ciel et tout autour, dans les odeurs si particulières, dans la marée humaine si différente, dans les yeux des femmes, sentir la vie pulser autour de moi comme un immense corps oppressant. Sentir toute une cité se réveiller d'une nuit presque blanche, ébouriffée, langoureuse, sentir les gens et la vie et l'amour dans chaque jour de cette ville...

* * *

Et maintenant.

Mourir, mourir dans la lumière de la fin du jour. Mourir de solitude dans une lumière orange, mourir d'être là si seule devant ce ciel si beau. Mourir de sentir ce vent sur son visage, si plein de promesses, si cruel, mourir d'être comme ça sans lui. Mourir pour ses bras autour de mon corps et cette envie de lui tellement intolérable. Mourir, mourir cent fois sans lui, mourir de l'aimer tellement sans jamais le lui dire. Mourir de l'attendre toujours, de savoir qu'il sera là, de savoir encore ne pas pouvoir dire je t'aime. De savoir ne pas en avoir le droit. Mourir encore et encore et encore...

* * *

Dès le début, j'ai su. Dès le commencement, j'ai senti, tout serait différent. Quelque chose dans son regard ou sa façon de bouger, dès l'ouverture, j'ai remarqué son corps dans l'espace et sa façon de l'occuper. J'ai remarqué son corps si beau, lointain et inaccessible. J'ai remarqué l'insoutenable réalité des choses en sa présence, la futilité. Comme pour les paroles, les mots, tout voir bousculé autour de moi. Le temps, les gens, les regards. Dès le début, j'ai su que j'allais apprendre... dès le début, j'ai su qu'il me ferait écrire.

En m'empêchant de parler, me faire écrire toujours.

Écrire, une façon de me sauver de son absence en son absence. Écrire comme s'il pouvait lire, écrire pour lui parler, écrire pour crier à tous et au monde, écrire à son corps et à son esprit, exclusifs. Écrire, en sachant qu'il ne lira pas, écrire pour faire passer le temps jusqu'à la prochaine fois. Écrire jusqu'à l'Absence, l'absence définitive, écrire pour oublier maintenant ; l'oubli plus supportable que l'absence dans le silence d'une chambre seule. Écrire et le voir devant moi me

sourire, écrire maintenant et l'entendre me dire que j'écrirai, écrire à cause de ses mots. Écrire, pour échapper au silence.

Écrire l'étrangeté de nous, de l'impossibilité de nous en présence des autres. Écrire pour moi et pour lui, pour qu'il reste quelque chose dans l'absence, dans l'après. Écrire toujours pour éviter jamais.

Ne jamais pouvoir le faire sortir de ma tête, de mon corps, comme sa peau imprimée contre la mienne, son odeur incrustée dans chaque pore de mes bras, sur mes lèvres.

Ne jamais me demander s'il pense à moi, ne jamais me demander s'il se tue à comprendre aussi, croire qu'il sait où et quand tout cela prendra fin, croire qu'il saura trouver le bon moment.

Redouter, tellement, intensément ! qu'il trouve.

* * *

Devoir museler mes réactions, bander mon corps, rester impassible. Cacher le plaisir de le voir, chaque fois. S'appliquer à faire comme si. Comme si rien n'importait vraiment, alors que tout existe !

Au milieu des gens, marcher trop près de lui. Au milieu des gens, sur la rue, se sentir coupable, voir dans ses yeux l'envie aussi, voir qu'il sent lui aussi la tension dans l'air, l'ambiguïté.

Et sous leurs regards, savoir ne pas pouvoir l'embrasser.

* * *

Parfois, j'oublie qu'il se dit vieux et que ma jeunesse m'étouffe. J'oublie d'avoir envie de vieillir. Seulement cette fièvre, cette envie de liberté, cette colère au fond de moi, ce mélange de haine contre le monde entier et de bonheur pur qui éclate. L'envie de saisir l'existence dans une longue danse, de lui tordre le cou lascivement jusqu'à sentir les vertèbres

craquer sous mes doigts. Jusqu'à la sentir étouffer sous ma poigne comme j'étouffe à l'instant sous la sienne.

L'impression des heures qui s'écourent, de nager dans une bulle d'air et de lumière éclatante, comme celles, sous l'eau, qui remontent à la surface, si près d'exploser. Vues d'en dessous, l'envie soudaine de naître, de connaître l'achèvement.

Devenir, dans cette histoire, l'inconnue. Croiser le chemin d'un homme au hasard, et devenir une femme.

Et sentir le temps filer comme un voleur, et emporter notre histoire, trop brève, trop courte, et le regarder l'emporter au loin.

* * *

Le premier frisson de l'aube. Dans la vitre, le reflet du lit, pâle dans les premières lueurs du jour. Une douleur dans le cou, ankylosé, et l'odeur du matin froid et du soleil sur la rosée qui entre par la fenêtre.

Son bras en travers de mon corps, sa respiration lente et profonde. L'oubli, évanescant et transparent devant lui.

Ai-je jamais pleuré de t'avoir connu ?

Ici et maintenant, peut-être.

* * *

Un jour, subitement, c'est le néant. Je ne sais plus terminer cette histoire, un jour je n'ai plus su laisser ses mains décider et écrire, dénouer la fin.

Un jour, il y a des élancements erratiques et suspendus, des tremblements dans une région déchiquetée du cœur et du ventre, un bouleversement inépuisable. Un fourmillement infini glissant par saccades sur le corps et une sensibilité brouillée des choses, du jour autour.

Mon corps comme un sillon, la terre de ma vie sans dessus dessous.

Le gouffre de toujours exister dans cette fissure du temps,
ouverte pour nous, entrelacés. Imbriqués.

Le drame de cet affolement.

La déroute.

Alors, je me penche, je regarde ses yeux fermés et sa tête
contre mon ventre.

Je le regarde dormir.

Je sais.

La Dérive des tempêtes

Geneviève Boudreau*

R IEN ne demeure. Tout s'effondre. Quelques souvenirs égarés qui s'amalgament, tournoient, se séparent et se fondent encore, nouvelle neige dans l'âpreté de la bise hivernale. La nuit est sans couleur, patinée par la réverbération des éclairages urbains, et le temps n'existe plus. Hier, aujourd'hui, je suis soudainement retirée de la ronde séculaire, je ne participe plus au banal, au quotidien, à la vie. Aucune seconde ne martèle mon passage, ne calcule la longueur de mes pas. À quoi bon la déchirure des flocons sur ma joue ? On m'a retirée du monde, je ne ressens plus ses affronts. Je suis assise, immobile sur l'épais duvet de neige qui recouvre le sentier. Combien de temps resterai-je ainsi ? Le froid s'immisce avec le vent dans mes vêtements, qui gonfle doucement ma jupe de laine. J'attends. J'attends que le vent parte, qu'il m'emporte avec lui loin d'ici, loin de ma vie et de tout ce que j'ai connu, loin de tout ce qui, un jour, put faire partie de moi. Qu'il m'emporte vers des terres d'oubli, comme il souffle à jamais les feuilles marcescentes des jeunes chênes, qu'il me mène aux eaux du Styx. Derrière les buissons dénudés et mes cils cristallisés de givre, j'observe ta silhouette disparaître dans les ténèbres d'une rue transversale, mon corps encore empreint de ta dernière étreinte. (Le

* Cégep de Sainte-Foy

ruissellement soudain des larmes sur ton visage. La caresse de ta main sur mes paupières closes ; je ne pouvais assister à la scène qui scellerait notre histoire. Ta voix, calme et déchirée. Ton propre désespoir.) Une puissance étrangère est venue, nous a dérobé toutes nos possessions, notre identité même. (Regards hagards. J'ai vu la mort dans tes yeux, ce soir. J'ai abattu une partie de toi. Rien désormais ne sera comme avant. Je t'en prie, pardonne-moi. Tu as rencontré un nouveau deuil.) Comme si nous n'avions d'autres solutions, comme si nous avions aboli tout espoir de recommencement ou que nous n'avions plus le courage de rassembler les forces nécessaires à notre rédemption. Comme si... non, cette fois, c'est toi qui as raison. Nous ne savons plus que détruire l'autre, le brûler à chacune de nos paroles. Mieux vaut tout terminer. Nous avons vu défiler notre toute dernière mort.

Étendue sur la neige, je contemple les flocons tourbillonner, leur vaine lutte pour remonter, revivre, ne pas s'abîmer entièrement sur le sol, ne pas recouvrir les corps d'une nouvelle indolence. Et il me semble que c'est moi qui lutte ainsi pour ne pas tomber.

* * *

Nous étions de purs étrangers lorsque nous nous sommes embrassés pour la première fois. Nous ne savions guère qui était l'autre. De vagues connaissances, sans plus, réunies par une amie commune, voilà ce à quoi se résumait notre rencontre. Le lendemain, pour un autobus raté, je dormis chez toi. Tu m'avais prêté des vêtements. Nous ne fîmes pas l'amour, mais durant mon sommeil, tu m'éveillais en pressant ton sexe contre le mien, sous le drapé des tissus. Attrait, désir, qui sait ? L'amour n'y était pas, ou du moins pas encore. Tu ne tentas rien de plus, te contentant de baiser mon visage et de me serrer délicatement entre tes bras en voyant mes paupières ouvertes. Insécurité et malaise. Nous avons gardé silence. Je n'ai pas su me rendormir immédiatement, malgré l'heure tardive et la volonté d'échapper à mes incertitudes. Je

réfléchissais plutôt, me demandant quel hasard nous avait ainsi offerts l'un à l'autre et au nom de quelle destinée nous avions accepté ce périple. Il était encore trop tôt pour prévoir vers quoi nous bousculeraient les jours, mais dès lors, je pressentais une suite complexe d'évènements que nous ne saurions contrôler. Par-dessus tout, je me demandais si j'avais enfin la force de vivre avec l'autre, moi qui si précieusement tâchais de maintenir une quelconque stabilité. Tu ignorais tout de moi, comment parviendrais-tu à m'aimer, si là était ton intention ? Et si moi-même ne t'aimais pas, si nous répondions seulement à un manque réciproque ? Je n'ai plus refermé les yeux, espérant, entre les stores de la fenêtre, l'arrivée des premiers rayons de l'aube.

* * *

Nous nous étions promenés des heures le long des routes du Vieux-Québec et ne supportions plus l'air glacial qui paralysait nos membres. Malgré cela, aucun de nous deux ne souhaitait partir, abandonner l'autre à sa demeure. Nous avons trouvé refuge dans un petit parc clôturé d'arbres qu'un hiver précoce avait effeuillés. Sous leurs troncs imposants reposaient, le long du sentier, quelques bancs offerts aux passants. Installés sur l'un d'entre eux, nous avons ouvert nos minces manteaux et, agrippés l'un à l'autre, tentions de nous communiquer un peu de chaleur. Jusqu'à tard dans la nuit, sous un ciel où se découpait à grand-peine une lune blême, nous avons appris à mieux nous connaître, à nous mesurer l'un l'autre, à sonder nos personnes, nos existences, nos passés. Nous riions de nous voir grelottants, riions aussi de percevoir combien nous nous complétions, comment le hasard avait bien orchestré nos vies. Je pense que c'est à ce moment-là que tu m'as dit pour la première fois « je t'aime », malgré le peu de jours qui s'étaient écoulés depuis le début de notre relation. Il y avait tant de candeur dans ton

regard et ton attitude – il y avait aussi cette tendresse presque douloureuse dans ta voix – que j’aurais voulu ne pas songer le contraire. Cette phrase lancée à l’improviste, d’une manière presque enfantine, j’y souhaitais croire de tout cœur, à tout instant. Mais en dépit de l’honnêteté apparente de tes mots, rien ne laissait présager la force de ce qui allait suivre – j’espérais seulement que ta parole ne soit pas mensongère.

* * *

Ce matin-là, je me suis réveillée dans tes bras. La chambre était déjà baignée de rayons diurnes. Tu m’enlaçais de tout ton corps, m’immobilisais contre toi. Un bien-être profond, incommensurable. J’avais l’impression que jamais rien de mal ne pourrait nous arriver tant que nous serions unis ; que nous n’aurions qu’à rejoindre l’autre pour oublier nos misères, pour croire en une certaine perfection du monde. Tu dormais profondément. Avec mille précautions, j’ai tourné la tête, et me suis amusée à redessiner mentalement les contours de ton visage, puis, du bout des doigts, en t’effleurant. J’ai tâché de reconstituer ce qu’était ma vie sans toi, mais, le sachant trop bien et le refusant, j’ai plutôt imaginé ce que serait notre existence dans cinq ou six ans. L’enfant que peut-être je porterais de toi – tu ne pouvais envisager ton avenir sans un enfant – , mon entrée sur le marché du travail, la tienne qui ne tarderait pas... Comment deux êtres savent-ils demeurer unis toute leur vie durant, sans cesser de s’aimer ? Cette préoccupation me paraissait bien vaine alors ; des liens puissants nous unissaient, notre relation débutait à peine, se fortifiait de jour en jour et toutes les années s’étalaient bien loin, au-delà de nous... Tu t’es étiré en souriant. Nous avons paressé des heures au lit, presque sans rien dire, dans la chaleur de nos corps confondus. Dehors tombaient de fins flocons. Le soir

venu, nous étions à l'air pur, gravement occupés à ériger les bonshommes de neige de notre enfance.

* * *

La peur d'aimer et de perdre à nouveau. Une retenue infime dans mes actions, mes gestes, mes paroles. Je voulais éviter une nouvelle meurtrissure, mais ne pouvais qu'aimer, malgré la souffrance probable qui en résulterait. Tu ne t'inquiétais pas, pouvant déceler mes sentiments dans mon regard, dans la pression de ma main sur la tienne. Je ne désirais pas prendre de risque, trop m'engager, pressentant je ne sais quelle fatalité du sort, percevant déjà quelque éclat dans tes yeux, quelque intonation dans ta voix, sans pour autant parvenir à me soustraire à ton emprise. Tu m'écoutais sans comprendre tout à fait, ne désirant qu'être à mes côtés, effacé s'il le fallait, te contentant de ces moments où il te serait possible de me serrer contre toi, de toucher ma chair ou de baiser furtivement ma joue. Avec le temps, tu as bien compris que moi-même n'en exigeais guère plus, préférant de rares instants où nous serions réunis à l'absence complète de l'autre. Pour moi, il était beaucoup trop tard pour te quitter ; pour toi, il ne subsistait d'étrange que mon appréhension de la fin alors que nous n'en étions qu'au commencement. Je finis par te communiquer ma crainte. Nous l'avons partagée, puis peu à peu acceptée ; elle transparissait dans nos caresses, dans nos échanges, comme si chaque jour menait inexorablement à notre séparation. L'intensité s'est installée. Nous nous sommes attachés vite, trop vite s'il se peut, devenant indispensables l'un à l'autre, partie manquante d'un tout. Sur une banquette cahoteuse, au fond d'un autobus de la ville, nous avons discuté de tout et de rien, de gravités sur un ton plaisantin. « Et si je devais partir, jusqu'où me suivrais-tu ? » Des questions souvent détournées et laissées sans réponse, comme un écho venu de notre avenir.

* * *

Je ne me souvenais guère de la dernière fois où j'avais été malade ainsi. Cela remontait sans aucun doute à plusieurs années, si bien que ce souvenir, oblitéré par le temps, était introuvable en ma mémoire. Je ne savais plus marcher, je n'avais même plus la force de me lever pour me verser un peu d'eau à boire, pour prendre un quelconque médicament. J'avais refusé de me rendre à un hôpital ; j'espérais que la maladie suivrait son cours, s'estomperait d'elle-même, peu à peu. Pendant plusieurs jours, tu es resté à la maison pour me soigner, pour veiller à ce que je ne manque de rien. Cependant, j'allais de mal en pis et tu t'inquiétais. Tu aurais préféré que je consulte. Je m'entêtais. Nous nous sommes emportés, avons dit des bêtises. Tu as disparu pour la journée, claquant la porte, disant que je me laissais volontairement dépérir, que je marchais vers ma mort. Dans ce petit appartement qui était nôtre, je t'ai attendu tant que je l'ai pu, sillonnant les alentours par la fenêtre, guettant le moment où tu reviendrais, pour finalement m'endormir d'un sommeil fiévreux, agité. Il était plus de 2 h 30 lorsque j'ai repris mes sens. Tu dormais, à moitié découvert par les draps, l'une de tes jambes barrant les miennes, la tête appuyée sur ton bras renversé comme si tu m'avais longtemps observée avant d'être gagné par la fatigue. Tu avais nimbé ma chevelure de pétales de fleurs. Précautionneusement, j'ai embrassé ton visage et me suis pelotonnée contre ton ventre. Le lendemain, nous nous rendions à une clinique.

* * *

Je n'avais pas assisté à mes cours : trop absorbée, j'avais raté mon arrêt depuis longtemps. Je contemplais le reflet du soleil qui dansait sur la façade en verre des édifices. Il m'obnubilait, apparaissant puis disparaissant tour à tour, sombrant dans un gouffre entre deux bâtiments, mais

revenant sans cesse plus fort, plus éblouissant à mesure que s'affirmait l'aube, qui ceignait l'horizon d'un vert émeraude – et qui cédait graduellement sa place au matin. Je me demandais si ainsi serait notre amour, plus puissant de chaque descente, de chaque obstacle rencontré. C'était si beau, cela m'émouvait tant que j'y croyais voir un signe. Il me semblait que rien ne valait ce spectacle, le temps n'avait plus d'importance, tout s'écoulait hors de moi. Puis le soleil disparut pour de bon, atteignant de nouvelles sphères de l'éther. Est-ce que trop de force ou d'absolu mène irrémédiablement à la dissolution de toute chose, aussi belle soit-elle, indépendamment des difficultés surmontées ? En ce cas, c'était ce à quoi nous serions réduits. À partir de ce moment, valait-il mieux tenter de ralentir le courant qui nous entraînait, un peu malgré nous, nous poussait à ressentir toujours plus intensément, à vivre davantage ? Non, il était préférable de nous laisser dériver, de trouver nous-mêmes nos limites au hasard du temps, malgré le risque de non-retour. Brusquement retirée de ma rêverie par un voyageur se frayant passage, je suis descendue de l'autobus sans trop savoir où j'étais, désorientée, remontant tranquillement le chemin en quête d'un point de repère, d'un lieu connu, à la fois recueillie et de plus en plus incertaine à l'égard de ce que nous deviendrions.

* * *

« Rendors-toi, mon amour. » Combien de fois ai-je pu entendre ces paroles alors que mon regard déchiffrait avidement les ténèbres, les recoins les plus obscurs de notre modeste demeure ou, sous les lattes rompues du store, un maigre morceau de nuit ? Tu as questionné en vain la source de mes ennuis, et tu as interprété l'absence de réponse comme un refus de répondre, t'isolant ainsi loin de moi, derrière le faux mur de mon silence. Comment aurais-je pu te

dire ? Cela n'était qu'une vague mélancolie, un regret d'être que toi seul parvenais à me faire oublier, et qui ressurgissait de temps à autre. D'autres nuits, je m'éveillais en sursaut, sans repère, tremblante, mon poing crispé à ton index. Sans retirer ta main, tu caressais mon visage en susurrant à mon oreille. À quel point alors j'ai apprécié ta présence, à quel point j'aurais souhaité pouvoir déchiffrer entièrement mon âme pour mieux te la livrer...

« Je t'aime. » J'appris à dire ces mots, sans pensée ni calcul, intuitivement, parce que leur formulation m'était devenue naturelle, voire indispensable. Un état sibyllin... J'aurais voulu rencontrer la mort pour pouvoir disparaître avec les prémices d'une paix encore jamais touchée ; partir avant d'atteindre l'inconciliable, avant que ne s'effondrent nos vérités sous une lumière nouvelle ; avant que tout n'éclate... Rien ne s'est cependant arrêté. Chaque soir où les cauchemars m'envahissaient, je conservais longuement ta main entre les miennes, bien après que ne se soient dissipées les ultimes brumes de mes torpeurs, comme s'il s'agissait de la dernière bouée par laquelle il m'était encore autorisé d'accéder au réel, au commun quotidien, sans m'y rompre tout entière.

* * *

Sur des sentiers de nuit, quelques étoiles émaillaient l'azur. Ta main, une absence froide sur ma paume. Je serrais le vide, tâchais de l'étreindre de toutes mes forces en gestes hagards, de te rejoindre par-delà l'inconsistance. J'entendais non loin le crissement de tes pas sur le sol gelé, répondant aux miens comme l'écho à mes cris. Il me fallait concentrer mes efforts, devenir silence, à tout prix. Ne pas dévoiler ma faiblesse, ne pas émettre de paroles ou de plaintes, ne pas me retourner ; par-dessus tout, ne pas implorer ton visage. À nouveau, je m'étais détournée de toi ; à nouveau, le motif t'échappait. J'avais oublié le pourquoi de nos dernières acrimonies. Il était

une distance entre nous, et je me retrouvais, sans te voir, t'entraînant, spectre suivant ma route, dans une errance à travers la ville, sur les trottoirs recouverts d'une neige flasque et noire, avec toute la misère du monde pour ne pas la franchir, pour ne pas revenir vers toi et t'enlacer, baiser tes doigts, implorer ton pardon pour les fautes que tu disais m'incomber ; en réalité, pour les maux que je portais. Au lieu de cette réconciliation, la triste stérilité de nos orgueils ; ou peut-être les premiers fragments d'une constatation, plus déchirante et amère, des divergences inconciliables qui nous consumaient dans notre communion. Pouvais-tu me dire jusqu'à quand allions-nous résister à notre crémation, jusqu'à quand allions-nous éviter de disperser nos cendres aux quatre vents ? Car nous avions trop donné, trop perdu dans la rencontre de l'autre ; nous nous étions brûlés l'un l'autre. Pourtant, quelle évidence était plus grande que notre amour ?

* * *

La bise était cinglante, le froid insoutenable. J'étais littéralement transie en dépit des épais chandails de laine que j'avais enfilés sous mon manteau. Pour tenter de me départir quelque peu du douloureux engourdissement qui gagnait mes pieds, je frappais sans arrêt mes bottines sur le sol. Je respirais mal sous mon écharpe et mes mains soutenaient avec difficulté mes livres scolaires. La noirceur était opaque, dissipée faiblement çà et là par l'éclat blafard des réverbères. Je n'arrivais pas à déchiffrer les numéros inscrits sur les autobus. Depuis plus d'une demi-heure, j'attendais ma correspondance ; mais pour être honnête, j'aurais souhaité que son retard se prolonge. Ce soir-là, je désirais ne jamais parvenir à notre appartement, je voulais ne jamais te trouver allongé sur le lit, m'attendant, je refusais d'entendre ta voix émerger de la pénombre. J'appréhendais mon retour. Depuis des semaines, il se passait rarement un jour sans que nous

nous disputions, et je saisisais de moins en moins les raisons de ces inlassables querelles ; en vérité, elles en semblaient dépourvues. Y voyais-tu plus clair, avais-tu conscience des motifs de tes offenses ? Chaque fois, c'était la même histoire : tu terminais en me rappelant que j'étais libre, libre comme les torrents et les rivières, qu'aucun lien ne me retenait à toi si je désirais partir. Peut-être étais-tu simplement fatigué de ma présence ? Non. Maintes fois tu m'avais expliqué que tu préférerais tout sacrifier plutôt que me voir malheureuse, que tu ne voulais notre séparation que si tu étais la cause de ma tristesse. Tu ne t'apercevais pas que dès que tu proposais de me quitter, tu me blessais davantage. L'autobus est venu. Durant tout le trajet, je me suis concentrée sur les figures que dessinait le givre sur la vitre. Je suis descendue un arrêt plus loin que d'ordinaire, histoire de repousser encore un peu le moment où je franchirais le seuil de notre porte. Je marchais contre le vent, ma respiration se faisait sifflante, tout mon visage était insensible, ma gorge se lacérait sous l'action d'une main invisible. Mes pieds soulevaient la neige en se buttant au sol ; j'aurais souhaité m'enfoncer sous la terre. Tous mes détours m'ont finalement menée à notre perron, où je me suis assise, tâchant de tarir les larmes qui gelaient avant même d'avoir terminé leur course.

* * *

Quel geste avait encore son sens ? À coups répétés, ma tête se heurtait contre le mur. J'y étais recroquevillée, serrant une peluche que tu m'avais offerte entre mes bras ramenés sur ma poitrine. Je devenais aveugle dans la pénombre de la chambre, mes yeux ne faisaient que fixer le vide. J'étais retirée du présent, à des lieux de toi, cherchant un refuge où échapper à cette scène étrange. Couché sur le plancher, tu cherchais des yeux une réponse à tout cela sur le plafond ou peut-être un asile où retrouver ton calme. Tu avais laissé la porte de la salle de bains entrouverte en sortant. Sans l'avoir

constaté, j'y devinais le désordre, le miroir brisé, les rideaux arrachés, le contenu des armoires répandu sur le sol. De l'intérieur, par mon imaginaire, j'avais vu, suivi toute la scène au rythme des bruits s'échappant sous la porte close. Réaction impossible : la peur, pourtant bien réelle. Avoir peur de l'être aimé, de ce qui nous échappe en lui. Si j'avais pu chasser ton incertitude, il est probable que rien de tout cela ne serait arrivé. Si j'avais pu te faire prendre entièrement conscience de ce que tu représentais pour moi, malgré ce que mes déprimés te laissaient présumer... Mais chaque ombre, chaque obstacle te poussait à croire en l'absence de mes sentiments. Combien de fois avais-je dû t'affirmer le contraire ? Mais cette nuit-là, tout avait pris bien trop d'ampleur pour que je puisse me le permettre. Le temps fuyait et je n'y prenais pas garde : je n'en avais plus la science. Comment t'es-tu retrouvé à mes côtés ? Je ne le sais plus. Mes membres raidis se crispaient sous tes caresses, sous ta présence étrangère. Tu étais bien redevenu celui avec lequel je partageais ma vie, mais quelque chose avait surgi et demeurait dans ton regard, comme une sourde défiance, quelque chose que jamais je n'aurais dû percevoir.

* * *

Jamais je n'avais crié ainsi contre toi. Auparavant, à peine avais-je élevé la voix. Lorsque je m'étais retournée, tu t'étais écarté, ahuri, ne sachant plus comment réagir. Tu pouvais t'attendre à tout, sauf à cela. Comment en étions-nous venus là, je l'ignorais, mais nos paroles avaient dépassé nos pensées. Nous nous retrouvions brisés, à vif, désemparés devant cette nouvelle situation que nous n'avions pas anticipée. Nous devenions des inconnus, incapables d'apprivoiser ce visage étranger de l'autre. « Je pars. » J'aurais voulu sortir, immédiatement, plutôt que de poursuivre les invectives que je te lançais à tue-tête, ces meurtrissures que je m'infligeais à moi-même. Tu me bloquais le passage, m'entourais de tes bras, avortant tout mouvement, refusant de me voir partir

ainsi. « Laisse-moi, laisse-moi. » Je hurlais, suppliais, invoquais quelque force inexistante. Tu me serrais plus fort alors que je te rouais de coups. Tu encaissais en protestant. C'était la première fois que je levais la main sur toi. Sanglotant, implorant, m'obligeant à t'écouter, tu comprenais mal comment tu avais pu susciter tant de colère ou combien en moi-même je pouvais en receler tant. « Je t'écoute, je t'écoute ; je ne peux pas ne pas t'écouter, merde ! » Sur le moment, tu m'as repoussée, pour me reprendre aussitôt. Tu me berçais mécaniquement, le visage enfoui dans mes cheveux. Tranquillisée par mon épuisement, j'étais amorphe, chiffon entre tes bras. La parole devenait inutile ; demeurait mon silence. Tu m'as bordée, allongée contre moi, attendant que disparaissent les derniers spasmes de notre affrontement, jurant que plus rien de semblable n'aurait lieu. Il était trop tard pour cela : l'épisode s'était déjà gravé dans nos mémoires, avait créé un précédent. Longtemps nous restâmes ainsi, cherchant le repos. Lorsque nous nous fûmes complètement apaisés, tu me pris avec une douceur infinie, comme si je menaçais de me rompre à tout instant.

* * *

Être pieds et poings liés. L'impuissance. Ne rien pouvoir tenter, ni parole, ni geste. Être soustraite à l'imagination, au rêve et à l'erreur ; sans droit face au recommencement, sans recours pour régresser à la source du temps et l'interrompre, l'inverser un moment. Plus un voyage n'est possible alors que l'âme s'opprime, prisonnière de son corps. Naît une volonté d'absolu, d'évasion, d'atteindre l'inexistence ; puis se savoir effondrée sur le sol, le front martelant les dalles du rythme de sa décrépitude. Le contact avec la réalité, la douleur qu'il crée et qu'il faut contenir. Ne rien laisser paraître et souffrir alors que les entrailles se déchirent, que les plaies s'ouvrent de l'intérieur, que les viscères se tordent. Porter un seul désir, irrépressible et sans justification, mais interdit en ce lieu :

pleurer. Les larmes, cette eau qui ne doit pas couler, que l'on doit refouler en soi. Dans mon esprit, tu le réitères : « *Tous sont indignes de s'en abreuver.* » Tes mots d'impatience et de répulsion lorsque les pleurs viennent malgré tout, bien qu'ils soient le seul soulagement connu à ces maux du néant.

Mon dépouillement. Le plancher et l'air glaçant ma peau. Mon corps me faisait mal, je me sentais vide et combien vulnérable dans ma nudité... J'étais sans mouvement ni défense, exposée aux regards comme le serait un mort. Je vivais ma fin. Je voulais replier mes jambes sous mon menton, les enlacer de mes bras et me bercer lentement en murmurant des refrains inintelligibles, venus d'ailleurs ; je voulais sentir le va-et-vient saccadé de mes épaules sous les sanglots, humecter mes lèvres de mes propres larmes, mais je n'y parvenais pas, même en passant outre tes interdictions. Mais venait plus fort encore le désir de fondre mon corps au tien, d'être apaisée par ta peau sur la mienne, de ne vivre que petite, dissimulée quelque part au creux de ta poitrine, nouvelle Salmacis... Un peu plus tôt, nous avions fait l'amour. Dépassée, je t'avais porté sans vœu, broyée dans ton étreinte, comme si ma désintégration pouvait, elle seule, me conférer un semblant d'équilibre. Mon corps était maintenant percé de nouvelles incisions. Une sève s'en échappait, sève s'apparentant à mon sang, à ma vie, à mon avenir... Tu étais loin, trop loin de moi, affligé et dépourvu de remède, sachant l'aide impossible. Tu m'avais prise avec douceur, dans une tendresse illimitée, que seul égale le désespoir. Tu avais sans doute cru pouvoir un instant réanimer par un éclat, une étincelle, un feu semblable à ces grands incendies de pétrole sur la mer. Tu t'étais abusé, tu demeurais perplexe face aux marques de ma chair perforée. L'éclairage irrégulier de la télévision sur les murs. Nous voici irréconciliables. Tu t'es détaché de moi. Des pleurs sillonnent désormais mon visage, perlent de mes yeux, cavités d'où avorte la lumière. Le réel ne

nous est pas déductible. Je voudrais abaisser mes paupières, perdre la vue un court instant. Mais ta main... puis ton regard... Reprends-moi.

Abolir la mémoire, ne plus me souvenir. S'échapper à soi-même pour ne jamais plus revivre sa mort.

* * *

L'impossible. Tu rebrousses chemin. Est-ce bien ton ombre qui se découpe là-bas, à même l'obscurité ? Me vient l'envie immédiate de t'appeler à moi, de hurler ton nom. Engourdie de froid, je ne ressens plus rien, pas même mes doigts durcis que je ne puis bouger. Ne pars pas. Je crie, déforme ton nom dans l'écoulement de ma peine. Tu ne m'as pas entendue, tu ne le pouvais pas. Tout mon corps a vibré. Mon cri était muet, prisonnier de lèvres obstinément closes. Le vent n'aura pas eu la chance de l'emporter, de le taire, d'inhiber mes efforts. C'est bien toi. Ta démarche. Tu ne viens plus, ne l'oses pas. Tu me cherches du regard. Je ne peux pas bouger, murée dans la faiblesse ; à peine m'est-il possible de remuer les lèvres pour murmurer combien je t'aime, combien je souhaite ton retour. Ne me laisse pas. Tu ne me rejoindras pas sans m'entendre, sans une quelconque autorisation qui t'ouvrirait mes bras, nous permettrait un nouveau départ. Déformée par les rafales, ta voix me parvient, animale. J'y reconnais mon nom, plus plainte que parole, ultime imprécation. Ton cri se répète, se répercute dans le silence lacéré par la tempête naissante, emplit tout l'espace. J'y veux répondre, je n'y tiens plus, mais ne peux rien. Tais-toi, je t'en prie, t'en supplie, tais-toi. Tu t'arrêtes, ta voix s'est brisée, elle n'a pas rencontré la mienne. Tu trahis ta résignation. Ne subsiste que la risée, la neige qui s'accumule sur moi me couvre presque entière, m'efface un peu. Je me laisserai dormir si tu ne me reprends pas. Tu es, telle la femme de Loth, changé en statue de sel. Réduite au silence, je ne vaudrais guère mieux, impuissante à sauver ce qu'il reste de nous, aspirée dans mon effondrement. Je t'aime, je t'aime, je t'aime – seul chuchotement que je puisse formuler.

Georges

Karine Bujold-Desjarlais*

À TRAVERS le monde entier, les gens sont appelés à s'observer les uns et les autres pour différentes raisons à divers moments. Dans le métro de Hong Kong, une dame âgée regarde fixement un enfant capricieux en pleine crise de larmes. Elle voudrait bien que ses hurlements insupportables cessent au plus tôt. Dans une petite épicerie de Colombie-Britannique, un jeune homme en observe un autre qui enfouit subtilement une tablette de chocolat sous son manteau. Il souhaiterait trouver le courage nécessaire pour l'en empêcher. Dans un restaurant de Paris, un homme déshabille une femme du regard. Il aimerait que ses rêves deviennent réalité.

À Montréal se cache un homme derrière d'épais rideaux de velours délavé. Il habite au sous-sol du 1226 d'une rue quelconque. Il faut toutefois que personne ne découvre où il loge, car s'il se camoufle, c'est forcément parce qu'il a une bonne raison. Son pire ennemi épie chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, chacun de ses pas. Il se dissimule pour se dérober à son regard indiscret. Sa maison est le seul lieu où il n'est pas constamment sous surveillance, où il se sent presque en sécurité. Voilà pourquoi il s'y enferme chaque jour au retour de son travail. Sauf la fin de semaine où il ne travaille pas. Il passe alors chacune de ses minutes tapi derrière ses lourds rideaux. Il ne sort que pour ses besoins fondamentaux. Cet homme – et ne le racontez surtout à personne – c'est moi. Voici mon histoire.

* Cégep de Saint-Hyacinthe

Je me lève ce matin avec une mauvaise impression : celle qu'aujourd'hui je serai découvert. Les pressentiments ne sont pas un jeu, vous savez, il faut les prendre au sérieux. Alors plutôt que d'entrer travailler comme les autres matins, je décide de me déclarer malade. Je sors mon cellulaire numéro huit de sa boîte puis je l'ouvre. Après avoir composé le premier chiffre, je change d'idée. À mon avis, il est encore plus douteux de ne pas aller travailler aujourd'hui. S'Il vient à mon travail et qu'Il voit que je suis absent, alors Il saura que je me cache et Il saura que je suis coupable puisque je me cache. Il me cherchera peut-être et me trouvera ? Mais non, Il ne peut venir, les portes sont verrouillées et les fenêtres barricadées. Je suis en sécurité ici.

Je reprends le cellulaire numéro huit et compose le numéro, au complet cette fois. J'imité la voix d'un homme enrhumé, plus pour la forme qu'autre chose puisque ma crédibilité comme acteur est médiocre.

– Comment ? Encore malade ? Il te reste une seule journée de maladie, ne l'épuise pas pour des conneries. Tu la prends aujourd'hui ? D'accord, mais je t'aurai averti, c'était la dernière. Après, je serai sans pitié.

J'ai tout de suite su, au ton qu'a adopté mon patron, que j'avais raison : je serai découvert aujourd'hui et il est dans le coup. Il m'a fait le numéro du méchant et tout, mais c'était juste pour m'obliger à aller travailler. Je vais le déjouer en n'entrant pas, voilà ! Je m'empresse de glisser le cellulaire numéro huit dans sa boîte après avoir fermé la sonnerie. J'enfouis ensuite la boîte au fond du conteneur dans la cour arrière, en m'assurant bien que je ne suis pas surveillé. Je suis si rapide qu'Il ne me voit pas. Enfin, je l'espère. Il me surveille constamment, même s'Il ne me connaît pas. Il m'observe d'un regard suspect. La nuit, j'entends marcher au-dessus de ma tête. Il se déplace d'un pas lourd pour être certain que je l'entende bien et que je sache qu'Il est là. Ce n'est pourtant

pas la peine puisque je le sais. Je sais qu'Il m'a toujours à l'œil, qu'Il m'épie sans arrêt. Je me retourne dans mon lit et Il le sait. Je déplace mon oreiller et Il se dit : « Tiens, tiens, il déplace son oreiller. » Si je vais à la toilette trois fois dans une nuit, Il sait alors que je suis plus nerveux que durant la précédente et par conséquent, il comprend que j'ai quelque chose à cacher.

Après l'enfouissement du cellulaire numéro huit, je m'assieds dans mon vieux fauteuil, assez inconfortablement d'ailleurs, installé sur une seule fesse, ne sachant si je dois y rester ou si je dois aller ailleurs. Je ne sais toujours pas si c'est un bon choix de ne pas être allé travailler. De toute façon, il est un peu tard pour changer d'idée. Que vais-je bien faire de ma journée ? Je pourrais en profiter pour faire un peu de ménage... Non, l'aspirateur est trop bruyant et s'Il m'entendait, Il saurait que je suis à la maison. Il se douterait de quelque chose, c'est sûr. Je pourrais faire l'épicerie alors... Et s'Il décidait de sortir de chez lui à son tour et qu'Il me voyait, alors Il se poserait des questions encore une fois. Je pourrais lire le journal... Mais non, je devrais sortir encore une fois pour l'acheter. Je ne serais pas plus avancé s'Il me surprenait. Bon, je crois bien que je dormirai puisque c'est le seul moment où Il ne peut m'atteindre. Il peut m'observer tant qu'Il le voudra, je m'en fous, je ne suis pas là. Je me glisse ailleurs : dans le monde des rêves. Monde où Il n'est pas. Où j'ai la paix. La sainte paix que je recherche depuis longtemps. Depuis toujours en fait, parce qu'Il est là depuis toujours. J'ai peur qu'Il me découvre. Je sais pourtant qu'Il cherche à me découvrir par tous les moyens possibles.

L'autre jour, dans le métro, je lisais le journal et j'ai senti son souffle par-dessus mon épaule. Il faisait mine de lire les nouvelles. Moi, je savais ce qu'Il faisait en réalité : Il cherchait un signe quelconque lui permettant de découvrir mon identité pour me dénoncer par la suite. Je me suis levé

précipitamment, lui lançant mon journal à la figure. S'Il voulait le lire à ce point, Il en aurait amplement l'occasion. Je suis sorti à la première station qui s'est présentée. Cela valait bien la peine de marcher quelques minutes pour sauvegarder mon identité. Personne ne pourra me la voler tant que je vivrai. Maintenant que j'y pense, je m'étais sauvé pour rien : je ne traîne aucune pièce d'identité avec moi. Je les garde précieusement dans un coffre fermé à clef.

C'est une très bonne idée de tout cacher parce que j'ai bien failli me faire avoir. Plus d'une fois. L'autre matin, je m'étais rendu chez le médecin à cause de maux de tête chroniques. Une femme qui se disait être sa secrétaire réclamait ma carte d'assurance maladie. Je lui ai répondu que le médecin n'avait pas besoin de savoir qui j'étais pour comprendre ce que j'avais. Pour Mathieu de Rimouski ou pour François de Gaspé, un rhume, c'est un rhume, non ? Et une bronchite, c'est une bronchite, même pour Simone de Laval...

– Écoutez, monsieur, avait dit la supposée secrétaire, je comprends votre point de vue, mais le médecin a besoin de votre identité pour vous ouvrir un dossier. Si vous ne coopérez pas, je me verrai obligée de vous refuser le rendez-vous que vous demandez.

Une femme comme elle mérite seulement qu'on se guérisse seul, sans l'aide de son sale médecin voleur d'identité. Cela commence ainsi, par un vol d'identité, puis ça se termine par un vol d'oreille, un vol de foie, un vol de poumon, et puis quoi encore ? Je suis prêt à encourager la science, mais pas par le don de mon propre corps. Elle avait beau essayer de m'amadouer, cette pseudo-secrétaire, avec de belles phrases comme : « Je comprends votre point de vue, monsieur », mais ça ne marchait pas. J'avais vu très clair dans son petit jeu. Elle Lui était associée et quand elle aurait su mon identité, Il la découvrirait aussi. Il me dénoncerait, c'est sûr.

Je sais bien que mon identité ne peut pas être cachée à tous, mais il y a des gens louches dont il faut se méfier. Je la donne quand il le faut absolument, pour ma survie, mais je l'offre alors sous condition. Ils ne doivent la dévoiler à personne, sous aucun prétexte. À mon travail, j'ai une entente spéciale avec mon patron pour que les autres employés ne puissent utiliser qu'un pseudonyme pour m'interpeller. Au bureau, je m'appelle donc Georges. C'est moi qui ai choisi ce nom, car c'est le plus neutre que j'ai trouvé. C'est aussi le nom d'un de mes chanteurs préférés, mais je ne vous dis pas lequel. Aucun de mes collègues ne sait que c'est un faux nom et ils ne s'en portent pas plus mal, j'en suis persuadé. Leur seul but est d'avoir un nom à mettre sur leurs innombrables réquisitions. Je fais ce qu'ils me demandent et ils me foutent la paix. Voilà comment ça fonctionne. Et Il ne me dérange pas trop quand je suis à la manufacture. De toute façon, qu'est-ce qu'Il aurait à me reprocher ? Je suis un employé modèle là-bas. Le patron dit toujours :

– Regardez Georges, il l'a l'affaire, lui. Faites donc comme lui au lieu de vous tourner les pouces la moitié du temps.

C'est pour cela que le patron ne me met pas à la porte malgré mes absences répétées. Il m'aime bien et il ne me pose pas de questions. Heureusement, puisque je ne pourrais pas lui répondre. Quand même, la confiance a ses limites ! Même pour un patron pour qui on travaille depuis quinze ans. De toute façon, je ne suis pas là pour étaler ma vie, je viens à la manufacture pour travailler et c'est ce que je fais, voilà tout ! Qu'est-ce que je pourrais bien dire, hein ? Parler de mes fauteuils que j'ai lavés cette fin de semaine ou discuter de la cause des jeunes au Guatemala en mangeant une pizza ? Non merci, ce n'est pas pour moi. Premièrement, parce que je n'en ai rien à cirer de la marque de shampoing qu'utilise mon patron. Deuxièmement, parce que j'aurais peur de trop parler et qu'Il me découvre. Parfois, après les paroles viennent les

confidences de celui qui parle puis, mine de rien, mes propres confidences pourraient prendre le dessus. Alors, je risquerais de baisser la garde et Il découvrirait mon terrible secret.

C'est pour cela que je ne prends pas le risque de parler avec qui que ce soit. Même avec le patron pour qui je travaille depuis quinze ans. J'ai coupé le contact avec tout et avec tous. Je ne vois plus personne, de peur d'être dénoncé, d'être découvert. J'ai refait ma vie, seul et ailleurs. J'ai disparu à leurs yeux. Si l'invisibilité était possible, j'en aurais fait usage sans aucun doute. Ce serait tellement plus simple que de me cacher constamment. Il ne me verrait plus, alors il n'y aurait plus de problèmes... En fait, maintenant que j'y songe, peut-être bien qu'il y en aurait un, car ce n'est pas parce qu'Il ne me voit pas qu'Il ne m'entend pas. Il m'entendrait sans doute et Il saurait alors que quelque chose cloche avec moi puisque j'essaie de me cacher. Non. Finalement, l'invisibilité, ce n'est pas une aussi bonne idée que ça en a l'air. Peut-être que si je devenais invisible en ressemblant à tout le monde et à personne à la fois, alors je disparaîtrais. Qu'est-ce qui est plus discret qu'un homme parmi d'autres hommes, hein ? C'est en me confondant avec la foule que je cesserais d'exister complètement. Oui, c'est cela, en devenant caméléon, je serais présent sans qu'on me remarque. Je pourrais essayer d'en faire l'essai aujourd'hui même. Tenter de n'être qu'un homme ordinaire. Je prendrai le métro cet après-midi pour me retrouver à la station Berry-UQAM en pleine heure de pointe. On verra bien s'Il est capable de me retrouver parmi tous ces hommes. On verra bien si mon identité sera reconnue parmi celles de mes semblables. On réalisera alors qui est le plus fort entre nous deux.

Je passe donc ce qui me reste de la journée à élaborer un plan. Je choisis parmi mes vêtements ceux qui me permettent de passer davantage inaperçu. Je me dis que l'uni est ce qui se fait de plus innocent, car le rayé, le carrelé, le picoté et le très

coloré attirent les regards. De ceux qui aiment et de ceux qui n'aiment pas. On ne peut avoir aucune opinion sur l'uni, car ce n'est ni merveilleusement beau ni affreusement laid, ce n'est qu'uni. La simplicité à son niveau maximal. Tout ce qui sort de l'ordinaire capte l'attention. Alors, je m'efforcerai d'être ordinaire pour qu'Il ne me remarque pas. Cela n'exige pas un gros effort de ma part que d'être ordinaire. Je finis par opter pour une chemise blanche et un pantalon bleu marine. J'avais d'abord songé à un pantalon noir, mais je me suis dit que j'aurais alors l'air d'un serveur. Avec les pantalons d'un bleu foncé, j'ai trouvé la parfaite tenue d'un homme qui veut se confondre dans la foule. Peut-être me regardera-t-on, mais on oubliera mon visage dès la seconde où je serai passé. Même s'Il me voit, Il ne saura pas que c'est moi puisqu'Il ne se souviendra plus de moi tout de suite après mon passage clandestin devant ses yeux aveugles.

Maintenant que mes vêtements sont choisis, je dois trouver les souliers appropriés. Des souliers noirs avec des pantalons bleu marine, c'est bien. En cuir ou en suède ? Voyons voir... En cuir, c'est plus commun. Tout le monde a des souliers en cuir, alors on ne se posera aucune question. Ma tenue choisie, je dois camoufler mon odeur, car on peut attirer l'attention avec la seule émanation de son corps. Une odeur agréable autant qu'une odeur désagréable fait en sorte que les gens se retournent sur votre passage. Je ne dois donc dégager aucun effluve si je veux devenir fantôme. Après avoir bien vérifié qu'aucun bruit ne provient de l'étage supérieur, je vais prendre une douche afin d'éliminer toute odeur de mon corps. Après le lavage au savon sans parfum, je me mets du désodorisant inodore, incolore et sans doute insipide, mais peu importe. Il faut maintenant que je songe à ma coiffure. Il ne faut en aucun cas qu'elle soit extravagante. Encore une fois, ce n'est pas difficile pour moi. J'adopte ma coiffure habituelle : une raie avec de chaque côté, mes cheveux

sagement placés, sans gel, seulement séchés. Selon moi, trop peigné, c'est exagéré et pas assez, c'est déplacé. Une coiffure ordinaire est donc de mise. Dois-je mettre mes lunettes ou mes verres de contact ? Hum... Les verres de contact. J'ai l'air d'un intellectuel avec ces lunettes et je veux que les gens n'aient absolument aucune pensée à mon égard.

Il ne me reste maintenant qu'un seul élément à considérer. Je dois trouver l'accessoire qui m'accompagnera. Je jette un bref coup d'œil à l'extérieur, repoussant les épais rideaux des fenêtres du salon. Comme le soleil rayonne, je ne peux me munir d'un parapluie. Il faut trouver autre chose. Un livre ? Peut-être, mais lequel ? Et puis non, un livre, cela fait intello ou cela rappelle les vacances. Je ne veux avoir l'air ni de l'un ni de l'autre, je veux avoir l'air de rien. De plus, je crains qu'il tente de lire par-dessus mon épaule encore une fois. Je crois bien que je transporterai la valise que j'utilise parfois pour apporter du travail à la maison. De cette façon, j'aurai l'air d'un homme qui revient de travailler comme tant d'autres hommes qui reviennent de travailler. Face au miroir, je me sens en confiance, personne ne doutera d'un homme ordinaire. Aujourd'hui, mon paysage ne sera pas uniquement constitué de mes pieds, mais des hommes de mon espèce que je regarderai dans les yeux, d'homme à homme, d'égal à égal. Maintenant, je sais qu'on ne peut me reconnaître puisque je ne serai qu'un homme parmi d'autres. Je disparaîtrai aux yeux de tous pour devenir l'un d'entre eux.

Je sors de chez moi la tête haute. Sur mon passage, une femme et son enfant, un homme avec un haut-de-forme et un joggeur. Personne ne fait attention à moi, on me dépasse comme si l'on ne m'avait pas vu. Je découvre sur mon chemin des boutiques que je n'avais jamais vues auparavant, des odeurs que je n'avais jamais remarquées. Celles venant de chez le pâtissier, une odeur sucrée et chaude. Les odeurs émanant de la cordonnerie, le suède et le cuir. Confiant, pour

la première fois depuis longtemps, je me dirige vers la station de métro près de chez moi, laquelle me conduira jusqu'à mon objectif : la station Berry-UQAM. Je ne m'y rends habituellement que très rarement, n'ayant pas besoin de l'utiliser pour me rendre au boulot, car la manufacture se trouve à une station de chez moi. De plus, je la trouve trop achalandée et trop bruyante à mon goût. Et j'ai peur qu'Il me découvre malgré tout. Je le crains moins maintenant que je suis vêtu de mon habit à-l'abri-des-regards-indiscrets. Je me dirige vers la billetterie. J'ai dans ma poche l'argent exact pour une lisière de six billets : neuf dollars cinquante. Aucune chance que le caissier se trompe et oublie malencontreusement de me redonner ma monnaie. Quand même, la confiance a ses limites.

Installé sur le banc où je me suis assis – et c'est à souligner, car je ne m'assois jamais, ayant trop peur qu'Il ne s'assoie à mes côtés –, je regarde autour de moi avec un regard défiant que je reconnais comme étant habituellement méfiant. Je plante mes yeux dans ceux de tous les passagers de ma voiture qui sont à portée de regard. Un homme avec un long manteau vert lit distraitement un journal. Une femme, les mains sur son sac à main, semble perdue dans ses pensées. Deux jeunes discutent ensemble de leurs cours communs. J'espère qu'ils comprennent bien que je n'ai pas peur de Lui. Après cinq longues minutes de défiance, je me rends à l'évidence : je n'impressionne personne. C'est bien, c'est même très bien, je suis totalement insignifiant aux yeux de tous ces gens. Une vulgaire luciole dans un ciel étoilé. Une maigre crevette dans un vaste océan. Une minuscule puce sur le large dos d'un éléphant. Je suis insignifiant ! Peut-être bien qu'Il ne voudra rien savoir de moi en voyant le peu d'intérêt que je représente. Que faire d'une petite poussière dans l'univers ? Le métro file à la vitesse de mes pensées et nous arrivons rapidement à la station Berry-UQAM. Comme je

l'avais prévu, je suis un peu trop tôt pour l'heure de pointe, il me reste encore une bonne demi-heure à attendre. Je passe ce temps à observer les gens qui passent. De la belle jeunesse à la vieillesse inévitable, passent ces personnes pressées, de taille, d'allure et de nationalité des plus différentes. Tous courent et filent, sans m'apercevoir, sans me voir, sans m'observer. Pas même un coup d'œil jeté à la dérobée.

Je prends l'escalier afin de me rendre dans la direction opposée à celle d'où je suis arrivé pour retourner à la case départ. Je n'y collecterai probablement pas deux cents dollars, mais j'y retrouverai de la fierté. Celle d'avoir affronté non pas un lion féroce, mais une foule pressée et opprimée. Pressée d'arriver chez elle pour pouvoir se coucher vite pour se lever le plus rapidement possible le lendemain afin d'aller travailler tôt pour finir tôt, pour se coucher tôt. Ne dit-on pas que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt ? Ce dicton est vrai, semble-t-il.

Quand l'heure attendue arrive et que la foule est assez dense à mon goût, je m'y mêle sans qu'on me remarque et m'avance jusqu'à la large ligne jaune. En gardant toutefois une bonne distance, car la confiance a ses limites quand même. Lorsque les portes s'ouvrent vivement, je me laisse transporter, c'est le cas de le dire, jusqu'à l'intérieur. À cause de l'achalandage, je suis poussé jusqu'au fond de la voiture. Un coup assuré que je suis bien assis, je lève la tête pour fixer les autres passagers. La plupart sont dos à moi ou en pleine lecture. Je tente en vain de regarder ceux qui me font face sans toutefois attirer leur attention. Je suis résolument invisible aux yeux de tous. J'ai gagné contre Lui.

Heureux de ma découverte, je me laisse bercer par le mouvement familier du métro jusqu'à ma station d'origine. Je jette de brefs regards aux passagers, du coin de l'œil, afin de savoir s'ils m'observent. Jamais leurs yeux ne rencontrent les miens. Ils sont complètement indifférents à mon égard ! Sur la

rue qui mène jusque chez moi, je flotte tellement je suis satisfait de mon expérience réussie. Je décide alors de m'acheter une bouteille de champagne pour fêter l'occasion. Il n'y a aucune SAQ près de chez moi, je me contente d'un mousseux ordinaire à l'épicerie près de chez moi. Le caissier me regarde d'un air impassible, je ne suis qu'un client parmi d'autres. Ma bonne humeur n'enlève rien à ma méfiance, je remets la monnaie exacte encore une fois. Il n'est pas question que je lance mon argent par les fenêtres. Je l'ai gagné, en travaillant, que les autres fassent pareil.

De retour derrière mes rideaux, je me prépare en silence un souper de fête. Un spaghetti à la sauce tomate fera très bien l'affaire. Je n'ai jamais été un dieu culinaire, mais je réussis bien les pâtes. Assis devant mon repas, je songe que je devrais tenter l'expérience à nouveau le lendemain afin de m'assurer que ce n'était pas qu'un hasard et que je suis toujours, à défaut d'être invisible, insignifiant.

Le lendemain, après mon travail, je fais un détour par la station Berry-UQAM pour ensuite revenir jusque chez moi. Le trajet séparant la manufacture de ma maison n'est pas assez long pour que j'aie le temps de me faire remarquer. Cette fois, il n'y a aucune place assise et je dois m'appuyer contre la porte opposée à celle par laquelle je suis entré. Encore une fois, je regarde les gens qui évitent mon regard. Jusque-là, tout va pour le mieux. Enfin, je le croyais jusqu'à ce que toutes les têtes se tournent vers moi. Ne pouvant me déplacer étant donné la masse importante à bord, je fige, fixant ces visages impassibles à mon tour. Par le haut-parleur, la dame à la voix monotone annonce : « Prochaine station, station Snowdon. » Ce n'est pas la mienne, alors je ne me prépare pas à sortir, mais je continue toutefois de fixer ces yeux braqués sur moi. Que me veulent-ils donc ? Oh ! Je sais alors qu'ils savent parce qu'Il le leur a dit. Au même moment, la voix monocorde répète : « Station Snowdon. » À ma grande

surprise, les portes s'ouvrent, derrière mon dos ; je me retrouve soudainement sur le plancher de la station, poussé par la foule pressée. Les têtes qui me fixaient sortent, tentant tant bien que mal de m'éviter, bottant ma valise qui va atterrir quelques mètres plus loin. Parmi tous ces gens individualistes, personne n'offre de m'aider à me relever. À la fermeture des portes, me voici toujours sur le plancher, gisant dans la poussière et les vieilles gommages mâchées. Je suis abasourdi et je ne sais que faire, étant incapable de reprendre possession de mon corps. Tous ces visages tournés vers moi m'ont effrayé. Je perds toute notion du temps pendant quelques instants.

Je reprends contact avec la réalité lorsque des mains d'homme me secouent et que la voix d'une femme un peu énervée agresse mon tympan. Je n'ouvre pas les yeux tout de suite, par peur. Un peu comme un animal qui feint la mort pour ne pas être attaqué par son prédateur.

– Monsieur, monsieur, réveillez-vous : vous bloquez la circulation.

– Je ne crois pas qu'il se relève, il a l'air mal en point.

– Monsieur, monsieur, est-ce que vous m'entendez ?

– Attends, il semble vouloir se réveiller.

D'après leurs voix, si je ne me lève pas, ils me mettront eux-mêmes sur mes pieds. J'ouvre donc un œil, le gauche, celui que j'ouvre toujours en premier, par habitude. Je vois deux agents de sécurité, un homme et une femme. Mon cœur se met à battre au rythme de ma peur. Ces deux représentants de la justice ne signifient qu'une seule chose : ils savent parce qu'il le leur a dit. Il m'a reconnu malgré mon savant déguisement, malgré ma défiance qui aurait dû être de la méfiance. De grosses gouttes de sueur font leur apparition sur mon front déjà chaud. Il me semble être en plein état d'ébullition. Un simple homard dans une marmite bouillonnante. Je vois flou, la voix de l'agent féminin me

semble terriblement lointaine. Son langage ressemble à un curieux mélange de russe et de polonais. Bref, je n'y comprends rien.

L'homme glisse ses bras musclés sous mes aisselles, joignant ses mains sur ma poitrine chétive, et d'un seul élan me redresse sur mes deux pieds qui n'y comprennent plus rien. Comme moi d'ailleurs. Conscient seulement de mon souffle court soulevant ma poitrine, j'observe béatement les deux agents de la paix. Ils me posent une question à laquelle je réponds après qu'ils l'aient répétée trois fois, non sans impatience.

— Que faisiez-vous couché par terre ?

Je n'ose répondre, devinant une ruse de leur part pour découvrir mon précieux secret. J'ai peur, en ouvrant la bouche, de trop parler. Je sais qu'ils le savent, mais ils veulent sans doute me l'entendre dire de vive voix. Un aveu est toujours le bienvenu chez les justiciers, car pour eux aussi la confiance a ses limites. Même s'il leur a tout révélé, ils préfèrent avoir aussi ma version des faits pour que tout soit exécuté dans les règles les plus conformes. Même s'ils savent déjà, je ne veux pas qu'ils en sachent davantage. Je leur réponds que je n'ai aucune idée de ce que je faisais couché par terre au moment où ils m'ont trouvé. Cette réponse n'est pas complètement fausse puisque je ne sais pas la raison exacte pour laquelle j'étais étendu sur le sol. Je ne me suis tout de même pas volontairement jeté sur le plancher. Tout ce dont je me souviens, c'est des yeux ensorcelants qui me fixaient inlassablement.

Le seul souvenir de ces yeux me fait paniquer. J'avoue aux agents mon sentiment à ce moment. En fait, je leur parle sans m'adresser directement à eux, c'est plutôt un flot de pensées dites à haute voix. Je n'attends aucune réponse, aucune réaction, aucune parole.

– Tous me regardaient. D’abord, ils me tournaient le dos puis, sans me prévenir, ils se sont tournés vers moi. Ils me regardaient, ils me regardaient, ils me regardaient. Et ils savaient, je voyais dans leurs yeux qu’ils savaient parce qu’Il le leur avait dit. Je ne sais pas comment Il a su, mais Il sait...

– Il sait quoi ?, m’interrompt la femme, impatiente.

Je pense alors qu’elle ne comprend pas puisqu’elle ne sait pas que c’est de Il avec un grand i dont je parle. Si elle le savait, elle comprendrait. Mais comment le lui expliquer ? Et surtout, à quoi bon le lui expliquer ? La femme répète sa question encore et encore. Jusqu’à ce que j’ouvre la bouche. Aucun son n’en sort, mais au moins elle cesse de répéter. Elle m’observe quelques secondes avant de continuer son manège destiné à me rendre fou. Je n’en peux plus, je lui hurle d’arrêter, que je vais parler si elle se tait. Je lui dis qu’Il sait mon secret et que je ne peux le lui révéler puisque c’est un mystère. Personne ne doit savoir. Elle me dit que je peux lui faire confiance, qu’elle est du bon côté. Sûrement qu’elle ne sait pas finalement que la confiance a ses limites. Je me garde bien de le lui dire. Peut-être qu’elle ne comprendrait pas de toute façon.

Visiblement agacés par mon silence, les deux agents me conduisent dans leur bureau. Je me mets à trembler à un point tel que je crois sentir le sol bouger sous mes pieds qui tentent tant bien que mal de suivre le rythme que les deux agents leur imposent. Assis devant l’homme et la femme, je me balance sur ma chaise d’avant en arrière, comme un enfant en état de choc. La prochaine étape va bientôt suivre, je le sens. C’est chaque fois la même chose. Comme de raison, ma langue se met à claquer dans ma bouche, produisant des sons désagréables, quoique inévitables. Mes yeux sont hagards, aveugles. Les agents, me voyant dans un tel état, décrochent le combiné pour appeler celui que je redoute. Non, non. Les larmes coulent le long de mes joues rougeâtres.

Je suis toutefois incapable de les en empêcher, je suis en proie à une crise d'une violence inouïe.

Le docteur Heinz a la cinquantaine avancée, les tempes blanches et le crâne dégarni par les nombreuses années de consultation. Son visage n'affiche ni sourire ni air bougon, il a le visage impassible de la justice. La seule plume qu'il utilise pour écrire dans son fameux calepin noir vaut davantage que tous les stylos que j'ai eus dans ma vie. Son bureau est du style campagnard où le bois aux teintes pâles est à l'honneur. De nombreux objets de décoration ornent son bureau, témoignant de plusieurs voyages. Sur sa table trône la photo de sa femme et de ses deux enfants. J'ai l'impression d'avoir déjà vu ce décor mille fois déjà. Le vieil homme a doucement levé les yeux de ses notes pour les poser sur moi, fronçant les sourcils, fidèle à son habitude.

– Comme on se retrouve, Wilfrid, enfin Georges puisque vous le préférez ainsi, vous revoilà parmi nous !

Voilà qu'il me ressort sa phrase fétiche, comme s'il n'avait pas déjà entendu cent fois la même réponse.

– Et maintenant, si vous me parliez de l'Autre !

Le Grand Enfargement dans Caroline

Danny Castonguay*

*Je n'existe que par rapport à l'autre.
L'autre n'existe que par rapport à moi.
Une vie pour distinguer la règle du corollaire.*

QUAND elle sourit, des mondes se baignent dans leurs océans. Et c'est elle qui les surveille, comme on surveille son enfant lorsqu'il patauge approximativement dans des liquides successifs – amniotique, laiteux, chloré, éthylique et formique finalement – en cette vie comme une piscine publique en canicule. Elle est la gardienne de ces univers qui ne sauraient s'affaisser devant ces grands piliers, ses dents évidentes, c'est donc évident. Et pour le monde entier, elle a ce sourire qui toujours s'affiche comme une myriade retentissante de son exaltation antérieure, comme l'ambassade de ses décennies de sérénité.

Or, comme toutes les filles, elle a vu son lot de saletés, d'embûches et d'anfractuosités dans lesquelles s'accumulent les vomissures des nuées moribondes. Et qu'est-ce qu'elle a fait? Alors que d'autres se seraient amoncelées sur la

* Cégep de Baie-Comeau

montagne de marasme, vautrées contre les autres en faunes irrémédiablement semblables, une perte de vue à en devenir aveugle, alors que d'autres auraient fermé leur visage à quadruple tour pour n'en sortir que des enjôlements sporadiques, alors que d'autres auraient abdicqué devant de telles afflictions cabossées, elle, elle souriait. Toujours. En son sourire garde-barrière venait s'éteindre mon deuil continu, cet effet secondaire d'une petite partie de chaque jour. Elle ne constituait alors que mon recours psychiatrique ou mon aide poétique. Puis, au fur et à mesure d'elle, progressivement, par petits élans soutenus et emballements aussi décisifs qu'incontrôlables, mes maux constellés et mes coups de soleil venaient aussi, comme des lucioles à bout de sang, s'éteindre à la grande aube de son sourire. Elle portait toujours, au beau milieu du visage, cette certitude lumineuse et mouillée, ce repaire d'oiseaux-pompiers, ce rempart de briques d'ivoire, l'indéfectibilité pacifique.

Tout cela ne serait jamais arrivé si le désir soudain et intarissable par quelque autre manière de hululer le précédent paragraphe en public ne m'avait pas happé un jour, comme ça, en regardant ses yeux de perséides et de foules en liesse. C'est le syndrome trop bien connu de l'amoureux en quête de public, celui qui trimballe son cœur sur le point d'exploser de secret devant une foule et se kamikaze devant les yeux incrédules et dégoûtés de la convoitée.

C'est donc devant une cinquantaine de personnes inutiles, et tellement effacées de mon regard postraumatique qu'elles se confondent en un halo de fumée secondaire autour des tables, que j'ai fait mon ultime revendication territoriale. C'était une soirée de poésie et j'étais au micro. Je prends une respiration longue, profonde, abyssale. Mes yeux la trouvent comme le fleuve trouve l'océan. À côté d'elle, son amoureux, l'autre de mes pires peurs, l'autre de mes cauchemars. Ils me

scrutent comme le couple spectateur qu'ils sont. Je m'accroche au premier oxygène qui passe et la lecture s'amorce, un peu malgré moi, un peu hors de moi. Je m'enfarge dans les pieds du premier vers. Je m'excuse. Je reprends. La première strophe coule bien, malgré l'extrême embarras. J'avais préparé, au milieu du cinquième quatrain, une formule magique de deux mots, de deux mots formés de lettres. Elle était censée faire disparaître la masse dans une incompréhension ignorée tout en lui émancipant autour des oreilles toute la fougue de mon amour. Vinrent ces deux mots qu'il ne fallait pas dire.

Je la regarde à travers la noirceur atmosphérique, elle le constate. Elle dévie ses pupilles vers le plein centre des miennes, des courants se forment. Elle ramène ses prunelles vers l'appel des miennes, des autoroutes se tissent. Mon regard trie. Il sépare de l'image vive le rival déclaré en exacerbation de furie refoulée dans le globe oculaire et ne garde finalement qu'elle qui s'est reconnue. Commencent les voyages, commence la communication, commencent les frénétiques allers-retours. Les iris se sont joints par des corridors de libellules, ces chemins d'airs légers et de vents menus qui prennent leurs ailes sous son aile. Les yeux sémaphores envoient des signaux traversiers. Mes lèvres prennent beaucoup d'ampleur tellement l'oiseau du paradis folâtre. Librement, gaiement, sans contraintes climatiques, dans le son des métaphores, dans l'amour qui commence, comme oiseau du paradis doit folâtrer. Par les yeux, nous nous transmettons des mystères résolus et des énigmes solutionnées. Je trouve le courage, maintenant, dans cette transe extatique, je sème le poème à tous vents et je tonne à tout rompre. Elle m'attire de tous les reflets subjuguants et de toutes les fulgurances de chaque reflet de chaque facette sur chaque œil. Et il y a toujours entre nous cette voie incandescente, ce fil conducteur qui nous est particulier,

comme fourni par une puissance d'outre-mer. Chacun de notre côté, mais irrésistiblement près, nous articulons tendrement les vibrations qui nous rendent propices à l'autre. Comme je m'apprêtais à disséminer les feuilles sur le plancher, à nier pour toujours le besoin d'écrire avant de parler et à hurler son nom précédé d'un ou de cent millions de je t'aime, mes yeux ne trouvèrent plus d'encre à transmettre lors du dernier des brefs coups d'œil au texte. J'étais à bout de lignes. J'étais à bout de mots. J'étais à bout de souffle. J'étais à bout d'elle. Je n'entendais qu'un gros silence spongieux, par-delà la frénésie assommante ses mains délicates m'applaudissaient. Trois inconnus étaient debout.

Dans le tumulte qui ne faisait que déferler sur lui assis sur sa chaise, son amoureux lui a adressé un regard frigorifique et a pris ses jambes à son cou pour s'éloigner du courroux infernal du poète maudit en puissance. C'est ce que je spéculé. J'en étais à ces extrapolations divertissantes quand, seule, elle s'avança vers moi, surgissant de lieux où son présage se gonfle. Son pas était emporté, onirique, magnifiquement magnétique. Je la regardai parader. Elle m'adressa la parole, une parole imprécise qui s'exprimait par phrases retenues. Ses yeux roulaient dans des larmes enamourées. Elle avait les jambes instables, le corps en émoi et les cheveux défaits par une tempête imaginaire. Sa bouche avait des commissures de tendresse élançante. Ses lèvres frétilaient comme les ailes d'un colibri, d'un colibri qui butine une fleur d'oranger.

Comme si le monde entier était constitué de poésie omnipotente, comme si le vide intersidéral était indigne de la grandiloquence de cette pause dans le temps, elle approcha ses lèvres. D'abord lentement, tout hésitante. Je voyais son cœur battre à travers son débardeur rose comme s'il voulait en sortir. Elle enroula son bras autour de ma taille et me caressa la nuque de l'autre. De quoi parle-t-on quand même

le mot apothéose est faible ? Elle était un carnaval soupirant, une féerie tempétueuse, de l'allégresse qui se gonflait dans mes bras. Contradictoire comme l'instant, son regard portait des triomphes calmes. Son sourire, sanctuaire d'éternité qui vente sur la ville. Puis rapidement, résolument décidée à me faire goûter à sa quintessence bouleversée, sa quintessence qui me porte, sa quintessence qui m'enfante. La proximité est intense. Elle ouvre la bouche, accès à l'eau douce. Elle ouvre la bouche et plusieurs saisons chaudes. Elle est envoûtante. Elle ouvre la bouche, je jette mes lunettes sur le sol, je commence par les cheveux et m'y envoûte complètement.

« Où suis-je ? » La pièce semble sortie tout droit de la terre primitive, comme si tout ce qui y était enfermé attendait un éclair fortuit pour bruire et pour vivre. « Il y a quelqu'un ici ? » Le volume est occupé par de vastes replis qui dégringolent graisseux sur les murs mous, pris d'une vibration lente et fondamentale. L'espace est grand et aéré, mes appels se répercutent contre les parois et me reviennent en un écho difforme et bègue. La lumière brille rouge et faible à travers les remous. Je marche, j'explore, je cherche mon trajet à travers cette chambre inopportune et dépaysante. J'avance un peu. Je sens résonner en ma cage thoracique les vibrations de toute la structure. « Où suis-je ? » Sûrement dans la démolition, impossible qu'il ne s'agisse pas de la fin de quelque chose. Sûrement dans un aboutissement qui aurait effroyablement mal tourné. Je m'inquiète. Le lieu se secoue et je suis secoué à cause des séismes cadencés. J'avance encore un peu, longtemps. Que tout est rouge, luisant, feutré, calfeutré, étourdi, exotique, instable ! Je pose l'oreille sur le mur, il est constitué d'un revêtement épais empli d'une bourre duveteuse, je suis abondamment capitonné en cet endroit. Il est parsemé d'escarpements et de tuyaux animés d'un mouvement intrinsèque : d'accidents et de conduites automobiles. Je poursuis avec les mains et la joue mon

exploration de cette surface écarlate d'intrigues douces pour en relever beautés et bizarreries. Soudain et brusque, un vent révolutionné frappe sans air. Ce vent importé est une intempérie de pression libérée avec force à l'instant. Le vent véhément attaque de toutes ses fougues la paroi, d'un seul grand coup démesuré. Je reste debout, néanmoins stupéfait dans l'appréhension, car l'entière palissade fut emportée dans un horizon lointain et invisible. Je ne redoute pas longtemps : revenu de nulle part comme un mur du son, le mur me happe de son ressac décuplé. Sa surface rembourrée empêche ma mort par démembrement instantané. Plutôt, je plane. Plutôt, je migre incertain vers le centre de la chambre. J'atterris recroquevillé autour d'un seul morceau, sauf. « Il y a quelqu'un ? » Il n'y a personne. Quelques autres pas dans ma solitude circonscrite à l'étrange ambiant.

Je m'apprêtais à confirmer un certain confort au lieu. J'étais vraiment sur le point de réaliser qu'au fond, cette matrice insoupçonnée était un havre potentiel pour quiconque sait se contenter de peu de lumière. Les boîtes étaient prêtes, un contentement de dernier recours m'amenait à vouloir aménager. J'étais prêt à concéder à l'extérieur mon absence éternelle pour élire domicile dans cette niche opportune. Après tout... Et, preuve de la capacité littéraire des événements à trouver leur sens dans la confusion et le renversement, une vague de sang déferla sur le plancher mouvant. La surprise passée, le flux devint continu : une dizaine de centimètres flottaient contre le sol, s'écoulant vers une destination aussi importante et abstraite que le paradis. Les chevilles imbibées de cette chaleur dégueulasse, je continuais de progresser. L'exploration était mon devoir providentiel. Après quelques autres minutes d'escapade, je trouvai enfin que le phénomène était cyclique, comme un éternel retour aux sources. Mes pas émettent des sons répugnants quand ils touchent le sol en s'y enfonçant de

quelques centimètres. « Où suis-je ? » Dans un silence désastreux. « Il y a quelqu'un ? » Non. Le sang coule toujours. Beaucoup de sang coulera sous les ponts avant que ne survienne le prochain paragraphe.

Je me suis arrêté de marcher pour mieux quérir. J'observais. La marée de sang s'en venait fluctuante emportant plasma et globules. Et cet objet encore indéfini dans sa distance, mais dont les contours larges et contrastants ne sauraient trahir l'engendrement d'un espoir, s'avance parmi les plaquettes et l'hémoglobine. Il s'avance encore ; ses détails comme son origine deviennent de plus en plus perceptibles. C'est un lit. C'est un lit sur lequel sont étalés des draps. C'est un lit dans lequel dort quelque chose. C'est un lit dans lequel dort un humain, un homme. C'est un lit dans lequel dort le copain de ma muse étincelante. L'espoir est travesti en stupeur. Il s'avance encore. C'est un lit dans lequel il ouvre l'œil comme un soursouris mâchicoulis. Il prend la parole comme on prend un pays ennemi.

– C'est donc vrai qu'un malheur n'arrive jamais seul. Je me réveille pour me rendre compte que mon lit est parti à la dérive durant la nuit. Et puis ça. Et puis toi.

J'ai si souvent voulu lui cracher au visage... L'occasion se présente et je ne trouve rien de mieux à faire que de lui demander à lui, l'homme de toutes les connaissances salvatrices désormais assis sur son lit implanté dans le sol, s'il peut me sortir de mon incertitude accablante.

– Où suis-je ?

Ma voix sonne comme je ne veux pas que cela transparaisse : frileuse et débonnaire de peur dans la soumission dévalorisante. Il saisit mon bouleversement, m'adresse un regard de fausses félicitations et annonce :

– Dans le cœur de Caroline.

Je ne comprends pas d'abord tout ce que cette réponse comporte. Je continue de le regarder, la bouche entrouverte et

le cerveau à Mach 2. Et je pense. Tout cela se résume donc à cela. Je suis donc si fermement ancré en elle que j'ai ma place en ce temple. Elle me désire donc autant qu'elle m'enferme ainsi. Tout cela est agréable. Elle m'aime donc au point où je hume l'odeur de son sang. Elle m'a donc enfermé en son horizon intérieur, accepté en sa beauté maximale. Et tous ces séismes se font rassurants, car ils sont des secousses paroxysmiques, des frissons de tendresses révélées et, plus que tout, un cœur qui bat pour moi. Et le sang qui envahit mon domicile par déferlements fugaces et répétés n'a plus la même hideur, car il est son sang versé pour moi dans tout son corps. Ce courant emporte mon souffle desquamé et mes bouteilles à la mer, mes lettres d'amour écrites en son code génétique et mes incroyables envies d'elle. Et je pense. L'inquiétude s'envole, la frayeur s'écroule et l'exploration est complète. Je connais ce continent par le savoir de l'amour. Je ressens un bien-être m'enrober, et le tumulte fait mine de s'évanouir. Il me regarde et plus il me regarde, plus il réalise, à peu de choses près, le contraire de ce qui se tisse dans mes propres pensées. C'est comme ça qu'un homme se débilite. Je concède finalement à ma raison en mal de mots que je n'ai pas grand-chose à dire.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment. J'ai même le regret de t'annoncer qu'il s'agit d'une bien belle cabane, mais sa petitesse astreignante et quelques règles de morale amoureuse en vigueur depuis des temps infiniment plus longs que ceux écoulés depuis ta naissance m'obligent à n'avoir ni termites, ni chat, ni colocataire. Bien dommage, tu as l'air sympathique. Il me fait donc plaisir de te convier à un combat à mort près de la valvule tricuspide, demain à son réveil. Amène tes rafraîchissements.

Il se tenait debout, déjà paré à me chasser de l'éternité dans son imagination. Il était certes plus massif que moi, mais je le

surpassais de quelques précieux et nombreux centimètres. J'étais très nerveux, je ne m'énervai pas davantage.

– Est-ce là une issue inévitable ?

– D'habitude, les gens évitent cela en faisant des efforts pour ne pas se faire voir. Tu sais, rester terré en ses douces galeries / où circule l'amour / de floraisons en floraisons / création à rebours.

Ce qu'il disait était très beau. Je me rappelais l'avoir lu en ce soir de révélations et de bousculades. Il me pastichait avec l'aisance de l'imbécile, vautre dans son sarcasme revanchard. Il connaissait ma peur de l'inconnu, ma condition d'homme. Haineux et malicieux coups de semonce à travers mes propres tranchées corporelles.

– Cela fait longtemps que tu habites ici ? continuai-je après avoir repris un peu de calme flegmatique.

– Tellement longtemps que je connais ce cœur par cœur. Immensément plus longtemps que toi, nouvel arrivant, sale touriste. Tu sembles nerveux. Préférerais-tu être ailleurs ?

– Non, et toi ?

– Oui, je préférerais que tu sois ailleurs.

Le ton était donné. Jamais je ne lui ai parlé de nouveau, de peur de ressusciter ce monstre aux mots de malaise. Je l'espionnai des jours et des jours pour saisir, à petites bribes arrachées, toutes ces choses qui constituaient sa permanence chèrement acquise et franchement installée. Il avait fait d'un bout d'oreillette un pied-à-terre confortable. Son lit, sa commode, sa douche, ses couleurs sur ses pans de mur. Et surtout, et partout des photos d'elle et lui, collées sur les murs avec amour afin de construire une sorte de mémorial accumulé et résumé en une exposition gratuite instantanément accessible. Il passait l'essentiel de son temps à effectuer de longues promenades dans le muscle. Quand il revenait, il effectuait des sauts sur place pendant au moins deux heures. Il se maintenait svelte et inoubliable. Je passais

ma vie à le regarder faire, à le détester et à être en amour. Après tout, j'étais incommensurablement chanceux de ne pas être mort de faim !

Ce fut une bien étrange métamorphose qui l'affligea. Cela devait bien faire une décennie que je vivais sur cette planète cardiaque, le temps étant long et absolument relatif. Lors d'une promenade matinale, je remarquai des traces de pas dans la surface lisse du sol. Les marques laissées par mon rival comme des rappels violents de sa présence n'avaient pas leur longueur normale. Elles étaient plus longues, loin d'être dissemblables aux miennes. Ma curiosité raviva mon intérêt pour son campement. Je m'y rendis un jour. Je fus stupéfait de le voir chanceler à chaque pas, muni de jambes longues et fines incompatibles avec son torse bombé et protéique. Bientôt, ce fut son torse qui s'amincit du jour au lendemain, attaqué par un vent mystique, un battement de changement. Et les épaules, et les bras. Ses cheveux allongeaient et pâlissaient. Ses doigts s'affinaient et une excroissance cornue se manifesta à son majeur droit. Il restait impassible, silencieux malgré la tempête qui le mordait jusque dans son intégrité physique. Il perdait beaucoup de poils, muet dans la mue. Il voyait de moins en moins bien sans lunettes. Ces transformations me troublaient. Tellement...

Je me décidai finalement à aller à sa rencontre afin de saisir la portée des changements qui l'affectaient. S'il me détestait toujours aussi viscéralement, à stature égale, j'aurais su repousser l'agression, me dis-je pour atteindre le courage. Je m'approchai de lui, complètement à découvert. Il était debout à essayer d'imiter un arbre, un garde-à-vous très végétal. Je redoutais une conscientisation soudaine aux arts martiaux et une danse offensive propulsée et canalisée vers moi. Je redoutais une puissance méditative si concentrée qu'elle lui permettrait de faire exploser ma tête sans émettre un seul petit cri. Je redoutais un être changé, une communion

nouvelle qui trouverait les moyens de m'expulser de cette sous-vie plus grande que la vraie. Je le redoutais, lui, et tout ce qu'il comportait comme métamorphoses imprévues.

Sans le regarder, je marche vers lui en titubant légèrement, pour ne pas l'effaroucher. J'en suis tout près. Il est à portée de bras. Il reste figé dans un silence inaltérable et sauvage. Je murmure son prénom, je dis son prénom, je hurle son prénom, je tonitruer son prénom. Rien à faire contre sa passivité. Je m'impose directement en avant de lui, j'y vais de légères taloches sur ses joues. En vain. N'en pouvant plus, ne sachant que faire de cette agressivité, je plante mon regard dans le sien. Plusieurs minutes de réception de vide et d'intensité croissante passent. Cette sensation qu'il va se passer quelque chose de grand devant mes yeux s'empare de moi. Je ne sais quoi, mais je continue de le fixer. Et l'ultime changement survient. De la circonférence de ses iris et en émettant des cercles visibles convergeant vers le centre à une fréquence précise, une science créée sur mesure recolore ses yeux. Du vert, ils passent au marron en un spectacle subjuguant. Déstabilisé et profondément ému, je me fais regarder avec mon propre regard. La bouche m'ouvre enfin en un autre corps, je me dis avec un ton de plénitude : « C'est le temps de sortir. » Comme c'est vraiment le temps de quitter la perfection de cet empire minuscule où je n'ai plus rien à faire. Comme il est temps de quitter cette contrée, par peur d'une restauration.

Je me suis réveillé, dans mon lit, comme un matin où tout va bien. Je me suis réveillé à mes côtés et je me regardais dans les yeux. Je sursautai à la vue de mon duplicata, je ne m'y ferai donc jamais. Je me suis réveillé en retard, aussi. Je me suis secoué en m'agrippant par les épaules et en y allant de mouvements déchaînés pour chasser le sommeil comme une ivresse. Réveille ! Le monde est dehors, gelé en plein milieu de l'hiver et, mon frère, je crois qu'il m'attend. Je me lève du

lit, en retard, tellement en retard, ça presse. Course d'adrénaline en circuits frénétiques dans mes veines. Je prends ma douche avec moi-même, j'éprouve tout de même un certain malaise à me voir nu. Je m'habille, il faut faire vite. Deux chemises, deux pantalons, quatre chaussettes, tout cela déboule sur moi en un seul vaste mouvement. Les cheveux. Pas le temps pour les cheveux, j'irai échevelé de par cette journée. Il le faut. Je me peigne, je n'ai pourtant tellement pas le temps.

– Pas le temps de se peigner, veux-tu vraiment manquer l'autobus ?

– Je prends mon temps, j'attendrai l'autre.

Qu'est-ce que je me déteste, parfois !

Beurre d'arachide sur deux tranches de pain. Refermées. Dans la main. Le foulard autour du cou comme une anguille électrique, une vitesse ahurissante. Le manteau tombe sur mes épaules. Une tornade en plein hiver descend sur la rue en volant tout gober, tout détruire, surtout l'autobus qui se détache du paysage gelé à deux ou trois centaines de mètres. Je cours, je dévale. Le froid me mord la poitrine à travers mon manteau déboutonné. Je lève les deux mains en l'air. Virage à gauche de l'autocar. Nécessité de traverser. Sans regarder, je me jette dans l'intersection. Le chant des sirènes retentit, tout cela est irrésistible, je m'offre en sacrifice à cette beauté, je m'inscris tout entier dans cette tonalité lénifiante, je me dresse devant ce délire criard.

– Ne nous lâche pas, je t'en conjure. Juste un petit effort, ma belle.

L'ambulancier presse de toute la force de ses deux mains sur la poitrine de la jeune femme. Elle a un sourire inquiétant et comateux aux lèvres.

– Une crise de cœur à cet âge, parfois c'est à tout ce monde que j'en veux. D'autres fois, c'est totalement absurde.

Fuck l'existentialisme, elle a un trou gros comme un homme dans le myocarde.

Un tout dernier tremblement se fait ressentir. L'ambulance tressaille et ses roues sont déviées. Il y a un trou gros comme un homme dans le capot. Le conducteur appuie de toute la force de son pied sur le frein. Le véhicule glisse, course hasardeuse, course finale. L'homme se retourne, aussi blanc et glacé que la neige sur laquelle les pneus dérapent vers les sinuosités du cauchemar.

– Les gars, j'en ai frappé un.

L'ambulance s'arrête après un freinage dangereux. La rue est paralysée dans un spasme ondulatoire, les yeux bouffis, les têtes fourbues se tournent. L'ambulance est arrêtée. Deux cœurs aussi.

Je finis tranquillement de me peigner. Parfois, je pense que chaque cheveu sur ma tête a un domicile assigné. Il suffit de lui fournir un peu d'aide pour qu'il trouve sa place en une symbiose permanente. J'enfile la chemise tranquillement. Dix minutes, une éternité. Je me prépare deux rôties, j'en enduis une de tartinade de noisettes. Fromage à la crème et confiture de bleuet sur l'autre. Je prends le temps qu'il faut pour que cela soit bon. Je regarde à la fenêtre, les gens ont le souffle brumeux. Je prends la peine de mettre une tuque, des gants, deux foulards. Je prépare ma carte d'autobus, question de ne pas ralentir le service. Je referme mon manteau jusqu'au dernier bouton. Je vais arriver en retard, je leur dirai qu'il y avait un accident sur le trajet. Je me dirige vers l'arrêt, j'attends. Je souris à une fille, Caroline me manque. L'autobus s'arrête devant moi au temps exact où cela devait arriver. Je prends une des dernières places assises disponibles. La journée commence bien.

Quelques centaines de mètres. Je regarde par la fenêtre. Il y a eu un accident. Quelqu'un est mort. Cela vient de se produire. Je ne me sens pas bien. Une gravité extrême et

inexplicable s'éprend de mes pensées en une fusion maligne. Le cœur me gonfle comme un zeppelin tellement je pousse des cris involontaires, hydrogénés, explosifs. « Ils ne devraient pas laisser entrer les schizophrènes dans l'autobus. », pense mon voisin de siège. Je ne comprends rien de cet accablement, sauf que cela risque fort de me faire mourir. Je me déraille, me détraque dans la vision malade de cette mort passée. J'inspire, j'expire, j'inspire, j'expire. De plus en plus vite, comme pour recycler mon intériorité entière. Je sens mes jambes se tendre, c'est décidément une fuite. Je fuis. Je coule hors de moi. Mon intérieur se déroule en un volvulus inquiétant. Je lutte, j'essaie de m'obstruer, de ne pas filer mais, déjà, une importante partie de moi s'est hémorragée. D'autres mètres sous les roues de l'autobus, l'accident est hors du champ de vision. Je suis terriblement en manque, en servile manque de moi. Immobile, je cours, un sprint à ma pure perte. J'ai un besoin animal de retrouver, de me retrouver, je dois bien être quelque part. Je ne dois pas être si loin, dans cet autobus, j'espère. Je me sens si mal, si mal, moi dispersé en résidus faméliques. Il suffit de me retrouver. Ne sachant que faire, je cherche dans l'autobus un visage qui puisse me rapailler. Je promène mon regard tout autour de ma tête, tellement hors de ma tête. Je m'arrête à un homme. Il a un visage de contusions amoureuses, tailladé de baisers comme des cicatrices. Sa gorge, ses poignets, ses tempes comme une décrépitude. Profondément ridé, évidemment morcelé, il porte la trace du manque. Ses pensées n'existent pas sous le poids d'un ressentiment envers tout ce qui a subi le choc de la naissance. Il désespère, il désapprend. Il dénie le bonheur. Qu'est-ce que le bonheur hors de moi ? Il décroche un sourire comme on tend un appât. Il a les yeux qui regardent une femme obèse. La femme obèse est complètement répugnante. Je vole au-dessus des têtes, un peu sous le plafond du véhicule. Non, ce n'est pas cela qui me

permettra de revenir en moi. J'erre encore un peu. Une femme lit le journal, elle est jeune et belle. Elle s'intéresse au cahier des arts et spectacles. Normalement, elle me plairait. Inutile, tellement vain. Le monsieur moustachu au fond, celui qui vient de se faire divorcer après trente-deux ans de loyaux services. Il me regarde, je crois que ça y est. Il se rappelle quand il avait mon âge, ce qu'il aurait dû faire qui aurait évité l'ensemencement du calvaire à venir. Voilà. Voilà exactement où j'en suis. Je m'accroche au flot de réflexions qui s'ensuit. Il me sauve des eaux. Je me sens terriblement bien, je peux me revoir. Je retrouve la garde partagée de moi-même. Je respire un peu dans le trouble qui s'estompe. La détente est bonne.

Le chauffeur arrête le véhicule en bordure de la route. Il se tourne. Il me pointe du doigt, impoli et inquisiteur.

— Tout le monde descend, sauf ce gars-là.

Tout cela devient barbare et déshumanisant. Je suis seul à attendre, seul. Je suis seul à subir cette torture avilissante et mitraillée, seul. Seul. Je me quitte et m'hallucine totalement les derniers jours devant les yeux. Tout se confond avec ma vie avant ce moment fatidique pour former une bouillie de vie en ébullition. Surtout saisir le sens quand il se présente, parce qu'il ne reviendra peut-être pas, sauf peut-être pour me tuer. Surtout rester humain et sûr de l'être. J'hallucine complètement seul. Les fois où je suis né. Les escaliers que j'ai gravis. L'autobus a une vitesse vertigineuse, chaque virage en aiguille me propulse avec une force éperdument centrifuge vers les bancs. Je m'affaisse et roule sur le sol si seul. Je me torture moi-même d'être seul, perdu dans une quête stable et pesante. Les chemins que j'ai parcourus pour en arriver là. Les voix dans ma tête. Les espaces ouverts sur mon corps. Les lignes sur ma main. J'ai de la haine plein la bouche de ne pas savoir où je m'en vais. Je ne capte par les fenêtres teintées que la neige qui devient sale, que le ciel qui vire au rouge. Je me

tords sur le plancher froid. Quel massacre ! Un homme va ainsi dans la pire souffrance jusqu'au bout de lui-même.

Au bout de la route, il ne restait que moi et une odeur de résurrection. Dans la plus vive douleur, je me sentais scindé en deux. Une partie vivante et une partie morte éparses et indéfinies sur le plancher de l'autobus. Je me réinsérai, m'insinuai, me réintégrai en cette dichotomie de bout de ligne. La condition était parfaite pour transcender mon expérience surréaliste, la transfigurer et la synthétiser. Les grincements et les tonnerres de l'autobus devinrent le vrombissement ordinaire. Une paix réinstallée, hors des autres, pour les autres, en moi. Je me relevai comme on se relève après avoir trébuché : plié en deux, le souffle coupé. Et debout, dans les airs comme une volée d'oiseaux migrateurs qui se retrouvent en octobre, j'étais prêt à affronter le reste du monde. Le chauffeur me fit signe de m'asseoir et commença à chanter. Je regardai par la fenêtre pour le reste du voyage, simplement heureux.

La porte s'ouvrit sur un grand champ d'hiver. Terminus. Encore tout convalescent, je pose le premier pied sur la terre. Là où je me dirigeais est vraiment un lieu formidable. Souriante, elle court vers moi.

– Mais où étais-tu passé ?

J'étais encore très massivement déséquilibré, mais la certitude solide était présente. Elle me blottit contre elle avec ses deux bras d'éloquence. Le calme et le vent calme, le froid éliminé par un soleil intense. Et par elle.

– Tu m'as tellement manqué.

Elle me serrait très fort, comme pour s'ancrer à moi. Une multitude de floraisons s'effectuèrent entre nous à ce moment précis. Sentant ma vie se joindre progressivement à la sienne, je ne pus me retenir de l'interroger, amoureuxment.

– Tu es certaine que tout va bien ?

– Oui.

– Et ton cœur ?

Elle avait ce sourire encore plus grand, amplifié. Ce sourire créateur et des yeux de fin de conte de fée.

– Oui.

J'enroulai mon bras autour de sa taille fine. Nous allâmes de par les vents souffler sur la neige et avoir des enfants.

L'amour est ubiquité, mais je me demande parfois où j'existe le plus.

Regards

Geneviève Grondin*

Vision trouble
Perception
Objet nu

Accroché, renversé
L'être pendu
Du fond de la prunelle
Dissout
Digéré, contemplé

Une idée se forme
Image disséquée
Différence
De l'être qui s'éparpille

[déjà]

Face à l'incompréhension
L'objet de curiosité s'anime
Duel mythique entre la crainte
Et la tentation

* Cégep Ahuntsic

Des doigts se tendent
Palpent, analysent

Couleurs

Parfums

Textures

Surplus d'information

Visages d'étrangers

Dans lesquels nous nous complaisons à reconnaître

La sœur, l'amant, le voisin et l'ennemi

L'esprit difficile se choque

Tâche de rassembler les ressemblances

Qui finalement

[Pour un instant absolu]

Nous font englober l'autre totalement

Naïvement

Pareil à nous parce qu'Étranger

[Dans ce monde où tout se célèbre et se boit.]

Perdus

Dans ce monde où tout chante, hurle et aboie

L'Homme se voit enfin

Dans le premier miroir poli par autre chose que l'Homme

Face à face avec ce qu'il croit être ses origines

Éléments du passé surgissant dans ce monde nouveau

Où l'Homme se voit

Encore vierge de son premier péché

Peau de soleil

Nudité qui détonne

[Nombreux costumes et masques que revêt l'âme humaine]

Embrasse-moi

De ton ignorance

Embrasse-moi

De ta naïveté

L'Homme blanc s'approche

Et mon profil de civilisé te guette

Premiers regards qui s'usent

Dans un tourbillon de différences

Couleurs usées

Sur la palette d'un peintre inconnu

Nuances

Où l'œil ne capte

Qu'un amalgame harmonieux

Un peu de toi, en moi

Viens, que l'on se retrouve

D'autres écarts se creusent

Un peuple de solitude où le temps passe

File et nous boit

Inexorablement

Un peu d'abîme au coin des lèvres

Nous comptons ce qui est perdu

Paumes vers le ciel

L'iris avide

Abreuver la soif

La quête d'unité

Dans l'autre je m'abîme

Au pied d'une source qui me boit.

Tends la main

Que je t'use et t'abuse

Tends les doigts

Que je te serre et t'enserme

Tends le regard

Que je te fascine et t'assassine

Je vois le profit

Où toi tu ne le vois pas

Dans ma prunelle brille le feu

Le désir, l'envie, la haine

Tends la main que mon envie te boive

Tends les doigts

Que je t'enivre

Tends le regard

Que je t'aveugle

La fièvre me brûle

Je ne te vois plus

Ne me cherche pas

Je ne te vois plus

Ce n'est pas moi que le feu consume

Pas mon pays qui brûle

Ce n'est pas moi qui te tue

Pas moi qui regrette et me consume

Je vois rouge et la rage

Brise mon regard

Mon âme se noie [dans l'eau vermeille qui
s'échappe de ta bouche]

Solitude et vide

Étrangeté des décors

Une fois vidés et vendus

La main qui se tendait

Ne se tend plus

L'Incompréhension guide le geste

De l'Homme qui envie

Terre tranchée proprement comme les parts d'un gâteau

Sillon rouge dans la chair [du paradis]

Silence de plomb

Dont rien ne s'éveille

Deuil

Immobile

En cendre

Une fois le contrat signé

L'Homme ne rit plus

Tranchée en parts sanglantes

La faim de l'Homme

Et sa peur

Et sa haine

Et sa peine

Dans l'herbe rouge qui ploie

Sous le vent

Portrait de voiles et de dentelles

Je suis venue louer le signe

La mer

La terre

Et l'Homme

Odeur saline

Offrande

Sous les yeux du mâle

Conquérante conquise

Muette, tremblante

Ta foi te boit

T'agenouille

Face à l'autel de tes rêves

Verbe muet

Au milieu de la foule

Je suis venue te sauver

Toi qui me sacrifies

Moi qui ne comprends pas

Ta rage de découvrir

D'autres horizons

Loin de moi

Et ce pays qui t'entraîne

Loin de nous

J'attendrai

C'est toi que je viens découvrir

C'est toi le pays que j'apprivoise

Du bout du regard

Fière et droite

Le vent me pousse vers toi

L'Homme

Qui a conquis

Tué

Tout un pays pour moi

Femmes de givre

Yeux de sel

Acariâtres et amères

Sous le regard de l'Homme

Des centaines de femmes

Face à l'hiver

Le grand hiver qui mord et tue

Cent jupons dans la neige

Qui attendent

Qui espèrent

Cent jupons qui prient

Qu'on les délivre

Filles de personne

Mères de plusieurs

Cent jupons dans le vent du Nord

Cent visages de gel

Deux cents prunelles qui observent

L'horizon froid

Cent voix gelées qui supplient

En silence

Qu'on les délivre de l'hiver

De l'attente

Et de l'incertitude.

Où nous sommes-nous perdus ?

Est-ce dans la neige [que j'ai égaré le fil de mon regard ?]

La prunelle tendue

Les sens en recherche

Pour imaginer

Dans l'arc de ton regard

Une femme à la peau tiède

Une femme de chair

Mais surtout de sang

Les sens en alerte

Chercher

Un moyen

De libérer le Verbe...

Ce n'est pas dans l'immensité que je t'ai perdu

Mais tout près

Dans la proximité qui nous lie

Nous enserre

Nous enferme

Dans une volonté bien plus grande que la nôtre...

Et combien plus hermétique.

Je te vois

Tu t'éloignes

Petit point gris

Dans l'horizon blanc

Encore

Solitude grise

Je me berce d'illusions

Mais non

J'ai vu ta prunelle

Supplier le départ

Mendier le voyage

Hurler de joie

Quand le printemps t'a libéré

[Menteur]

Seule

Toute seule

Me vois-tu encore ?

Je suis ton vœu réalisé

C'est pour toi que je suis venue

C'est l'Homme blanc que l'on m'envoie coloniser

Mais tu n'es pas là

Grise et terne

Je t'enchaîne

Enchaînée à ton nom

Ton pays

Tes pas

Seule

Toute seule

Avec la colère que tu suscites

Quête

Recherche

Pendus

Perdus

Mes rêves

Et seule

Toute seule

Sans ton regard

Perdue

Dans le noir

L'ombre

Je cherche

L'iris aveugle

Cet autre

À travers lequel

Je vis

Seule

Dans le noir

Sans toi

Sans ta prunelle

Où je me perds

Me noie

M'abîme

Dans une solitude sans nom

Où je me perds

Me noie

M'abîme

Seule

Toute seule.

Le temps coule entre mes doigts

Couleur de cendre

L'aiguille valse au centre [de l'iris du temps]

Et l'avale

Imperturbable

Je te côtoie depuis la première rivière

Depuis la première plage

Éternellement étrangers

Méconnus

Et semblables

Réunis dans l'incroyable fragilité

Dans l'orgueilleux désir

De vivre

De s'aimer

De sombrer

De s'abattre

De s'offrir

Et souffrir

En silence

Nus et enlacés...

Je voudrais te retrouver
Te saisir, te prendre, ne plus t'échapper
Je voudrais t'en vouloir et te l'avouer
Je voudrais te serrer et te meurtrir
Je te voudrais toi et tout le reste

T'agripper, t'atteindre, te saisir
À travers un filet de mots, de verbes
Te retrouver tel que je t'ai perdu

J'ai oublié ta voix
Ne reste plus que le souvenir
De ta peau
J'ai oublié ce que tu goûtes
Et la façon dont tu me fais toujours pleurer

J'ai oublié ta texture
Ton odeur
Le parfum de tes lèvres

Chaque seconde me rappelle
Le souvenir me tord...

Rafraîchit ma mémoire

Une lame, une âme

La colère et la haine

Et toi comme un phare

[Noir]

Une lumière âcre qui me châtie et me boit

Bois-moi jusqu'à ce qu'il ne reste plus de moi que toi

Que je me perde franchement dans la douleur qui me broie
déjà

Sans honte, sans gêne

Que je te hurle avec orgueil

Sans censure

Sans toi

Sans rien

Sauf la beauté incommensurable

De ce qui me déchire et me guide

Ce qui m'entraîne et m'anime

Le « ça » que j'ai vendu

Et toute splendide la solitude

Sans rien

Sans toi

En dehors de moi.

Tes yeux rivés aux miens

Tremblante de douleur

Ébranlée

Éviscérée vive

Devant toi

Ivre

La distance m'écarterèle

Me perd

Glorieuse et fortunée

Sur mes joues d'eau se perdent

Mes rêves éventrés

Mais moi j'ai nommé l'innommable

[Reçu comme une gifle l'irrecevable]

Dix mille matins que je te hurle
Que je te saigne
Perdue dans un regard
Que je ne fascine plus
Dix mille matins où je m'arrache de mon lit
Pleine d'espoirs

Dix mille nuits où je sombre

Reconnaissante

Presque

Un grand trou sanguinolent

Où je me vautre

Loin de toi

Je ne reconnais plus ma chair

Ni mon cœur

Comme une immense lame

Chauffée à blanc

Où tout se tord et se lamente

Dix mille nuits où je crains

De te retrouver

Rencontre trop brève

Dix mille nuits où je rêve

J'espère, je parie

Me consume

Me vendrais, plierais l'échine

Abdiquerais

Dix mille nuits où je supplie

Hurle, saigne et meurs

Je me débats contre la chair

Qui te réclame

Je crache sur l'inconscience

du souvenir que je supplie

Retiens-moi de moi

Encore dix mille nuits

Arrache-moi du manque

Qui me ronge

Immobile

Le sourire aux lèvres

Je meurs

Mon orange saigne.

La Présence fantomatique de l'Autre

Sandra Martins*

L'enfer, c'est les autres

JEAN-PAUL SARTRE

LA modernité, qui couvre les 19^e et 20^e siècles, est synonyme d'innovation par sa rupture avec le passé. Qu'elle soit artistique, littéraire, historique ou politique, elle renvoie à l'idée d'utopie et d'uniformisation par sa volonté d'instaurer une valeur, une morale et une idéologie universelles et absolues qui ne retrouveraient d'aboutissement que dans un certain conformisme. Ce désir d'unicité dans la visée d'un idéal commun était, bien sûr, impossible, étant donné la place prépondérante de l'Autre dans les rapports humains. Sa fin attesta cette incapacité. Avec elle, les différentes idéologies ne pouvaient coexister : les deux guerres mondiales en témoignent. Les désillusions furent alors nombreuses. C'est pourquoi l'éclectisme prit racine et, peu à peu, s'étendit à tous les domaines, préconisant ainsi la diversité et valorisant le multiculturalisme. Par

* Cégep du Vieux Montréal

conséquent, la nécessité de l'Autre dans les rapports humains n'a jamais atteint un tel apogée. En effet, que ferions-nous sans cet Autre qui nous fera part de ses différences ? Dans la modernité, l'homme cherchait à détruire celui-ci, mais aujourd'hui, dans cette ère postmoderne, il est plus qu'en demande. Et pourtant, tout porte à croire que nous nous dirigeons vers l'homogénéité, c'est-à-dire le refus de l'Autre. En effet, il semble que la modernité ait laissé quelques vestiges de son désir de destruction de l'Autre dans le nouveau courant dit « ouvert à la différence ». Ce rejet se manifeste dans plusieurs domaines : au plan mondial, avec le totalitarisme idéologique américain, au plan sociétal, avec les normes et le conformisme et, finalement, au plan scientifique, avec la manipulation génétique. Mais avant d'explorer ces sphères plus en profondeur, il est nécessaire, dans un premier temps, de rappeler quelques bases de la notion d'altérité.

Bien que l'altérité demeure un sujet très exploité, son renouvellement s'opère au même rythme que les changements effrénés des époques. Cette notion, au fil du temps, s'est élargie, s'est clarifiée ou s'est même obscurcie grâce aux nombreux penseurs qui s'y sont intéressés. Cependant, sa base demeure inchangée.

La présence de l'Autre demeure toujours nécessaire au processus d'individuation de l'homme, c'est-à-dire à l'acquisition d'un caractère distinctif, comme l'a relevé le psychanalyste et analyste de Jung, Edward Edinger, dans *La Création de conscience* :

Le trait le plus caractéristique du processus d'individuation (accroissement de conscience) est la rencontre des opposés, expérimentés d'abord comme le moi et l'inconscient, le je et le non je, le sujet et l'objet, moi-même et l'autre. Nous pouvons dire que chaque fois que nous faisons l'expérience d'un conflit entre deux attitudes opposées ou lorsqu'une idée ou un désir personnels sont

contestés par un autre, de l'intérieur ou de l'extérieur, existe la possibilité d'un nouvel accroissement de conscience¹.

Hegel fut le premier à considérer cette nécessité dans son étude sur le rapport maître-esclave : c'est par la contradiction et le désir de reconnaissance (la lutte) que l'humain accédera à sa propre identité. « Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même². » Grâce à la présence d'autrui et à son regard sur notre moi physique, nous sommes en mesure d'établir un rapport entre notre esprit et notre corps, d'établir la différence qui les sépare pour essayer ensuite de les concilier. Après cette introspection, nous sommes en mesure de dégager enfin une relation avec l'Autre. Par conséquent, les consciences ne se posent qu'en s'opposant à autrui, sous son regard, sens considéré par Hegel comme le plus intellectuel de tous. L'homme ainsi se développe principalement à travers la dualité : face à ses opposants, il adoptera des comportements, se créera des jugements et s'appropriera des valeurs, tout cela en dépendance de ses relations intersubjectives. Ce phénomène touche également les collectivités, comme le démontre Simone De Beauvoir qui, en posant le problème des femmes dans *Le Deuxième Sexe 1*, a eu recours au rapport d'altérité. « Aucune collectivité ne se définit jamais comme Une sans immédiatement poser l'Autre en face de soi³. » Or, l'Autre est, en quelque sorte, notre opposant, puisqu'il diffère de nous, puisque ses pensées, son éducation et son environnement divergent des nôtres. Ainsi, il est pour nous un Objet puisqu'il se présente de façon énigmatique : il demeurera toujours à nos yeux un mythe. Jean-Paul Sartre,

-
1. Edward Edinger, *La Création de conscience*, Séveyrat, 1989, 120 p.
 2. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Gallimard, Folio essais, 2002, 799 pages.
 3. Simone De Beauvoir, *Le Deuxième Sexe I*, Paris, Gallimard, 1949-1976, p. 238.

dans *L'Être et le néant*, traite aussi de l'altérité. Cet existentialiste fait de l'intersubjectivité l'élément essentiel du développement de la conscience, le *cogito*, et ne fait de l'existence une action possible que par l'intermédiaire de l'Autre. L'individu, en s'objectivant, voit son statut de Sujet nié par l'Autre. Par ce même procédé, l'existence de l'individu est confirmée seulement quand l'Autre y aura accordé son regard. Le refus d'existence par l'Autre devient ici matière à transcendance : se voyant traité comme Objet, l'individu cherchera à infirmer cette hypothèse par le biais de projets et d'actions entamés. La question du rapport à autrui implique inévitablement le refus de l'Autre : qu'il soit sous forme fusionnelle où les différences sont niées ou sous forme de discriminations où la similitude est niée par des différences rendues absolues, son refus reste présent, mais il semble qu'il ait pris aujourd'hui une tournure plus critique par son omniprésence, entre autres sur la scène internationale que nous examinerons par la suite.

On se souviendra que plusieurs avaient reproché à la Renaissance son humanisme excessif : l'homme y était considéré non seulement « comme la mesure de toute chose » (Protagoras), mais comme l'apogée de la beauté, de l'intelligence et de la création. Pourtant, aujourd'hui, avec le nouveau millénaire, on assiste une fois de plus à l'élévation de l'homme devenu Dieu. Dans une de ses conférences intitulée *Pourquoi sombrons-nous dans la démesure ?*, Jacques Grand'Maison, professeur émérite à l'Université de Montréal, a d'ailleurs fait le constat d'une des conséquences de cette supériorité : « Notre civilisation, la plus prestigieuse de l'histoire, ne fait pas seulement face à la barbarie des autres mais à ses propres démesures, de plus en plus incontrôlables. D'où la tentation de désespérer l'humanité⁴. » Face à une

4. Jacques Grand'Maison, « *Pourquoi sombrons-nous dans la démesure ?* » *Le*

concurrence démentielle, à une course aux progrès technologiques, scientifiques et militaires, les pays doivent adopter des comportements isolationnistes, suspicieux et avant-gardistes, afin ne pas être devancés, sans pourtant tomber dans la démesure. Mais il semble que celle-ci se manifeste de plus en plus dans deux courants importants : premièrement, dans l'occidentalisation, qui exerce une influence menaçante sur l'intégrité des autres cultures généralement très traditionalistes ; deuxièmement, dans l'américanisation qui, elle, s'étend à l'échelle mondiale. En effet, la pieuvre géante qu'est l'Amérique, guidée par ses intérêts économiques et diplomatiques, étend ses tentacules sur tous les continents afin d'exercer un contrôle subtilement totalitaire. Le totalitarisme en question est surtout idéologique : une invasion de valeurs, de morales, de coutumes et d'habitudes découlant directement de la culture des États-Unis. Celui-ci, masqué par un discours persuasif, traite principalement d'un sujet illusoire et représentatif du rêve américain : la liberté. « L'Amérique n'a pas d'idéologie puisqu'elle en est une⁵. », affirme l'historien français, François Furet, dans *Bicentenaire des USA*. L'Amérique fait certes l'éloge de la liberté individuelle, mais son État s'approprie du coup d'une liberté d'actions indéfinies. C'est un échange subtil entre l'État et le peuple : on vous donne la liberté et vous, vous nous donnez le pouvoir d'agir à notre gré et en votre nom. Le professeur d'études asiatiques et de littérature comparative, Naoki Sakai, dans *Modernity and Its Critiques*, pose justement le problème de l'uniformisation dans la modernité, ère qui continue de faire des siennes aujourd'hui et dont le principe s'apparente beaucoup au totalitarisme américain. « C'est précisément parce que l'histoire moniste ne

Devoir, 16 mars 2002.

5. <http://citationsdumonde.com/> François Furet.

reconnaît pas les conditions de possibilité de sa propre identité qu'elle généralise naïvement des valeurs spécifiques à l'infini et insiste sur l'universalité de ces mêmes valeurs⁶. » En effet, sous un joug économique, les États-Unis ont peine à reconnaître leur propre identité, et afin de camoufler ce vide identitaire, ils tentent d'universaliser leurs propres valeurs, d'où la naissance de l'américanisation. Malheureusement, celle-ci ne se limite pas qu'à la notion de culture : elle touche plusieurs domaines primordiaux, dont l'économie. La supériorité économique étasunienne laisse croire à une centralisation des pouvoirs en permettant à ce pays d'exercer un contrôle sur la scène internationale. Par exemple, le protocole de Kyoto n'a pas encore été adopté par tous les pays émetteurs de GES (gaz à effet de serre) à cause, entre autres, du refus des États-Unis et, par conséquent, de la peur de se retrouver en désavantage face à eux. Mais on assiste aussi à une autre forme de contrôle, celui de l'information qui est, a priori, un droit de la population et non un privilège, comme l'a osé croire l'administration américaine. En effet, dans leur guerre contre le réseau d'Al-Qaïda, les États-Unis ont mis sur pied, comme l'annonçait le *New York Times* au début de l'année 2002, l'OSI (bureau de l'influence stratégique) ayant pour but de filtrer et de fausser l'information destinée à la presse internationale. Cette manipulation de la pensée nous ramène tout droit au totalitarisme que nous devons, ici, analyser plus à fond.

Dans *La Réforme de la pensée et la psychologie du totalitarisme*, le psychiatre américain, Jay Lifton, établit huit principales caractéristiques du totalitarisme : le contrôle du milieu, la manipulation mystique, l'exigence de pureté, le culte de la

6. Naoki Sakai, *Modernity and Its Critiques : The Problem of Universalism and Particularism*, In *Postmodernism and Japan*. Durham : Duke U. Press, 1987, p. 93-122.

confession, la science sacrée, le langage codé, la doctrine au-dessus de la personne et le pouvoir absolu sur l'existence. Si certaines de ces particularités ne sont pas aussi nettes dans la réalité, d'autres, comme nous le verrons, s'appliquent judicieusement au totalitarisme idéologique actuel.

Le *contrôle du milieu*, la première caractéristique, concerne principalement la communication entre l'individu et l'extérieur et la communication entre l'individu et lui-même puisqu'il s'exerce autant sur le plan psychologique que matériel. La pression du milieu totalitaire, explique Lifton, crée un monde de mensonges où l'individu est opprimé de toutes parts : en effet, la publicité, aujourd'hui omniprésente, incite le citoyen à consommer davantage et, par conséquent, à travailler plus ; du coup, ledit citoyen devient une pièce parmi tant d'autres du moteur économique auquel il est soumis. Il lui faut donc se conformer aveuglément et nécessairement aux règles qui lui sont imposées. Par ailleurs, sur le plan international, si un pays refuse les propos du totalitaire, il se verra vraisemblablement éliminé ou condamné à une sanction impitoyable.

La *manipulation mystique*, elle, a pour but de créer chez les individus des émotions et des comportements anticipés par les dirigeants « d'en haut » qui confinent leur peuple à un environnement contrôlé et préfabriqué. Dans un tel cadre uniforme, l'individu se confrontera à des pressions sociales basées sur des normes préétablies et prendra la voie de l'inhibition au lieu de la lutte. C'est la psychologie du pion : l'individu se fond dans le groupe et cesse de se questionner. La culture de masse constitue généralement un des facteurs de ce comportement. Du côté international, les États-Unis ont tenté vainement de faire la paix au Proche-Orient afin d'obtenir le consentement des pays arabes pour une action militaire en Irak.

Le troisième critère applicable est *l'exigence de pureté*, autrement dit, le tri des « autres » : on fait le ménage en séparant les purs des impurs, le bien du mal, c'est-à-dire le totalitaire de ses opposants. Un cas récent représente remarquablement cette caractéristique : « l'axe du mal », qui comprend la Corée du Nord, l'Iran et l'Irak, est une invention du président Bush qui illustre clairement ce besoin de diviser le monde et de repérer facilement tous les perturbateurs à éliminer.

Vient ensuite la « *science sacrée* », qui se caractérise par l'authenticité qu'accorde le totalitaire à son idéologie, à ses dires et à ses institutions, les immunisant ainsi à toute critique et erreur. On usera de procédés rhétoriques tels que l'exagération et la répétition afin de convaincre plus facilement le récepteur. La conviction des États-Unis quant à la détention d'armes nucléaires par Bagdad n'est qu'un des nombreux exemples : ce prétexte pour renverser Saddam ne peut être contredit étant donné le présumé savoir de Washington. Pourtant, l'argument utilisé pour une action militaire n'est que le produit même de l'accusation, répété jour après jour. Les fondements religieux représentent aussi un volet de cette science sacrée en servant souvent de fond à la propagande américaine.

La doctrine au-dessus de la personne, comme le titre même le suggère, considère comme seule réalité valable l'idéologie ; par conséquent, les sentiments et les comportements sont constamment soumis à ses exigences. La population doit donc se conformer au moule imposé, car tout ce qui contredit la doctrine sera ignoré ou minimisé. Cuba est une des victimes de la mise en place de ce genre de théorie unilatérale : son exclusion de la zone de libre échange des Amériques a pour cause, prétexte-t-on, son manque de démocratie. Pourtant, plusieurs pays comme Haïti, le Salvador et le Chili ne respectent pas celle-ci et font pourtant partie de l'accord. En

fait, Cuba n'est exclu qu'afin de minimiser son pouvoir et, ainsi, de provoquer l'isolement de ce pays dont le gouvernement communiste déplaît beaucoup aux États-Unis.

Finalement, le *pouvoir absolu sur l'existence*, qui complète la troisième caractéristique, *l'exigence de la pureté*, démontre non seulement le besoin fondamental de l'altérité dans le totalitarisme, mais aussi le refus de céder une place décente et respectée à l'Autre. En effet, dans un premier temps, on a besoin de l'Autre pour pouvoir se définir comme bons parmi les méchants. Une fois les catégories bien définies, une seconde division s'effectue entre les méchants qui ont le droit ou non d'exister. C'est ainsi que ce type de régime s'approprie d'un droit souverain et s'élève à la place de Dieu. On peut croire que *l'exigence de pureté* et le *pouvoir absolu sur l'existence* sont les mêmes, puisque le refus à l'existence d'autrui s'appliquera à toute la catégorie des « mauvais », mais ce n'est pas toujours le cas. La distinction se voit bien dans un événement récent : les États-Unis, avec la décision ferme d'attaquer l'Irak s'il ne se débarrasse pas de ses armes de destruction massive, n'attaqueront pas, toutefois, la Corée du Nord qui annonça récemment le redémarrage d'une centrale nucléaire, violant ainsi l'accord conclu avec les États-Unis en 1994, qui avait pour but de suspendre les activités nucléaires de Pyongyang. Ces constatations, qui restent à être confirmées, démontrent une fois de plus le désir de centralisation du pouvoir des États-Unis.

Cela dit, la notion d'altérité est très fragile dans le totalitarisme : l'Autre représente généralement la différence, l'opposant à l'influence totalitaire et si l'Autre représente une menace quant à l'exercice de son pouvoir, le totalitarisme souhaitera, à défaut de pouvoir l'anéantir, le réduire au silence à tout prix. Pour ce faire, il se fera manipulateur : il voudra traiter l'Autre apparemment comme Sujet, c'est-à-dire comme allié, pour ensuite le traiter comme Objet, c'est-à-dire

comme ennemi, ou vice-versa. Un bon exemple demeure sans contredit les accords de coopération militaire et économique entre les États-Unis et la Russie, et le soutien des Américains à l'adhésion de la Russie dans l'Organisation mondiale du commerce, en échange d'une facilitation des troupes américaines en Asie centrale assurée par la Russie. Cet ancien ennemi devient donc, selon les circonstances, un allié nécessaire. C'est le cas aussi de plusieurs pays orientaux, notamment de l'Arabie Saoudite qui représente soit un point stratégique, soit un allié provisoire essentiel à une action militaire ou diplomatique en Irak. Et pourtant, ce pays appuie ouvertement le terrorisme et ne respecte aucunement les droits humains ! Georges W. Bush a clairement démontré la place indésirable de l'Autre en déclarant, lors de sa guerre contre le terrorisme : « Either you are with us or you are with the terrorists. » (Vous êtes avec nous ou contre nous). Le monde, par lui, est donc divisé en deux. On refuse par conséquent la voix de l'Autre qui se plaint et qui n'accepte pas de se faire mener et engloutir par une culture impropre et des engagements internationaux qui lui sont défavorables ou qu'il juge superflus. À ce sujet, dans un article intitulé *Un empire à la recherche d'une stratégie*, Albert Legault, titulaire de la chaire de recherche du Canada en relations internationales à l'Université de Montréal, détermine les causes principales de l'oppression américaine :

Trois moteurs d'action propulsent ce rouleau compresseur [dit l'Amérique] : un « moi » blessé et orgueilleux qui rêve d'en découdre avec la force du mal, la nette volonté des États-unis de redresser la tête et d'imposer leur ordre à travers le monde, et la fausse croyance qu'en s'appuyant sur des armes, on

amènera les autres à penser comme on souhaiterait qu'ils pensent⁷.

Par ailleurs, la montée de la droite en Europe a modifié la notion d'altérité en y ajoutant un nouveau volet. En effet, que ce soit par Haider, Le Pen ou Pim Fortuyn, la droite au pouvoir dans certains pays du Vieux Continent viendrait ralentir l'immigration, pourtant nécessaire pour contrecarrer le vieillissement rapide de sa population. Cette montée inopinée représente un danger réel et incarne soudainement l'Autre, dans ce siècle où l'on tente de ne pas répéter les erreurs du passé. D'ailleurs, dans un de ses discours, le président français, Jacques Chirac, a utilisé le mot « autre » pour évoquer son concurrent, Le Pen. Ce phénomène, le refus de l'Autre, ne se restreint malheureusement pas qu'à la scène internationale, il se répercute aussi dans les sociétés touchées soit par l'occidentalisation, soit par l'américanisation.

Pour examiner le rejet de la différence, il est nécessaire, dans un premier temps, d'en repérer les causes. La venue des médias a bouleversé une grande partie de l'histoire sociale ; en effet, ceux-ci exercent une influence exorbitante et tyrannique, véhiculant des valeurs superficielles et favorables aux compagnies et à leurs publicitaires. Ainsi, on a créé une norme collective basée sur un mélange de valeurs judéo-chrétiennes, d'hédonisme matérialiste, de consommation et de produits de masse, dans lesquelles les nouvelles générations grandissent et forment leur personnalité. La population fait donc face à un contrôle social très sournois, qui dicte sa conduite, son apparence et sa façon de penser. Bien entendu, ce discours essentiellement économique est encouragé par le gouvernement. Mais pourquoi un tel assujettissement volontaire ? Si les gens se laissent guider

7. Albert Legault, « *Un empire à la recherche d'une stratégie* », *Le Devoir*, 25 mai 2002.

ainsi par ces influences médiatiques, c'est peut-être pour se délester du poids lourd que représente le choix. C'est ainsi que la loi du troupeau, c'est-à-dire le grégarisme, prend désormais la place du doute et de l'apprentissage fondé sur le questionnement et l'expérience. Par cette cécité, l'homme se créera une idée qui ne viendra pas de lui et qu'il conservera pourtant, au détriment de toutes les possibilités de perspectives qui lui sont offertes. Nos modèles sont ainsi figés : à preuve, nos références proviennent principalement des domaines artistiques sous le contrôle des Américains, tels que le cinéma, la musique, etc. Les artistes américains, très populaires et médiatisés, exercent une influence considérable sur les gens, en particulier sur leurs fans qui, évidemment, cherchent à les imiter. Cette influence se produit à l'échelle mondiale. Il n'est point question ici de blâmer le monde de la célébrité, sauf que celui-ci fixe une ligne de conduite et d'apparence qui constitue une bonne partie des critères de beauté ou de normalité sociale d'aujourd'hui. Pour comble, la plupart de ces modèles se ressemblent par leur image et leurs comportements et véhiculent les mêmes valeurs ! Il est nécessaire ici de rappeler ce que le généticien Albert Jacquard répète souvent dans ses ouvrages : « L'Autre, individu ou société, nous est précieux dans la mesure où il nous est dissemblable⁸. » Cependant, par ces archétypes internationaux et ses multiples sosies, le mouvement de grégarisme prend forme et cause, comme nous le verrons dans ce qui suit, une uniformisation des consciences. D'ailleurs, Alexis de Tocqueville fut un de ceux qui ont annoncé l'homogénéité croissante des comportements et des idées par le développement des sociétés démocratiques.

8. Albert Jacquard, *Il faut apprendre à s'émerveiller*, entrevue avec Françoise Ouellet, revue *Perspectives francophones*, décembre 2003, volume 7.

On comprendra que tous ces facteurs conduiront les gens à accorder une importance exagérée à l'apparence. L'apparence qui, rappelons-le, ne peut exister sans l'altérité. La première image que nous nous faisons de l'Autre est d'une valeur capitale : puisque l'Autre se présente à nous comme un mystère par sa différence et sa nouveauté, nous portons généralement un jugement rapide sur lui que nous maintiendrons et que nous considérerons comme une vérité absolue. Cette première image restera à jamais empreinte en nous et laissera ses traces dans chacune de nos opinions face à lui. C'est à ce moment que l'homme se trouve dans une impasse : comme l'altérité est réciproque, l'Autre posera également un jugement premier qu'il gardera jusqu'à ce que nous devenions à notre tour Sujet, Un. Les premières impressions peuvent donc poser des barrières entre soi et l'Autre : l'aspect vestimentaire, les opinions et les actes peuvent constituer pour les deux un facteur de mépris. Ce faux jugement est souvent responsable des préjugés, et c'est par ces fausses généralités que l'Autre voit sa place refusée. De ces préjugés proviennent évidemment le racisme et les autres formes de discrimination. Un parallélisme se pose ici : l'importance de l'image trouve sa cause dans la peur de la différence, peur qui nécessite la présence de l'Autre et qui pourtant mène à son refus. De cette peur de l'apparence s'ajoute une forme de rejet de l'Autre caractérisée par l'identification à un groupe. En effet, dans sa confrontation au jugement des Autres, l'homme se trouve dans un dilemme : plaire à l'Autre ou suivre ses propres désirs. C'est ainsi que l'homme s'aliène dans l'importance qu'il accorde à l'aspect vestimentaire et à l'image corporelle ; il veut faire une bonne impression en se fiant, premièrement, sur ses valeurs, puis probablement sur les tendances sociales, mais principalement sur l'Autre. Ne voulant pas être rejeté, l'homme faussera souvent sa véritable identité dans le but de s'adapter à cet

Autre. Le résultat de cette attitude démontre une autre forme du refus de l'altérité aux conséquences souvent individualistes et discriminatoires qui nous mène inévitablement à cette pensée de Darwin : « Quiconque a vu un sauvage dans son pays natal n'éprouvera aucune honte à reconnaître que le sang de quelque être inférieur coule dans ses veines⁹. » En effet, suite à l'assimilation de l'homme à un groupe distinctif, les autres groupes seront alors perçus comme les Autres, comme les opposants susceptibles d'être éliminés. Ce comportement ou pensée ne se manifeste pas toujours à un degré aussi élevé ; dans un comportement plus pacifique, cela porterait le nom de compétition. C'est d'ailleurs un sujet vivement critiqué par le généticien Albert Jacquard :

Le heurt, même violent, est bienfaisant ; il permet à chacun de se révéler dans sa singularité ; la compétition, au contraire, presque toujours sournoise, est destructrice, elle ne peut aboutir qu'à situer chacun à l'intérieur d'un ordre imposé, d'une hiérarchie nécessairement artificielle, arbitraire¹⁰.

L'esprit compétitif devient de plus en plus fréquent, surtout chez les jeunes. Songeons à toutes les émissions télévisées qui illustrent celui-ci : *Survivor*, *Star Académie*, *Big Brother*, *Eliminate*, etc. D'ailleurs, la compétition deviendrait même, d'après de nombreux penseurs contemporains, une des conséquences de la manipulation génétique qui vise la création de l'homme parfait.

Depuis l'annonce de la naissance de la nouvelle Ève, premier clone réclamé par la secte de Raël, le débat scientifique s'oriente vers la manipulation génétique et le

9. www.1001-sciences.org/sciences_citoyens/peur_de_l_autre/retranscription.htm Charles Darwin.

10. <http://www.palli.ch/~kapeskreyol/divers/eloge.htm/> Albert Jacquard. Extraits de son livre *L'Éloge de la différence*.

clonage. Pourtant, depuis la découverte de l'ADN en 1943, on nourrissait déjà l'espoir non seulement de reproduire l'humain, mais de créer l'être parfait.

Cette innovation inédite suscite plusieurs interrogations ; c'est pourquoi beaucoup de groupes pour ou contre le clonage se sont déjà formés et fait entendre. Les objecteurs prétendent que c'est une idée contre nature, susceptible de mettre en péril le système naturel de l'homme et la biodiversité. À l'opposé, les gens en faveur évoquent les avantages de la sélection humaine possible, tel l'évitement des maladies. Mais la venue du clonage, qu'il soit thérapeutique (reproduction de cellules souches à des fins de greffes ou de traitements), ou reproductif, soulève également la question de l'altérité : en effet, que devient l'Autre dans un monde qui cherche à l'instrumentaliser sans jamais lui céder la place ?

Rappelons d'abord que la principale raison évoquée par les partisans du clonage est le refus de mourir. Cependant, ceux-ci semblent ignorer que le clonage reproductif n'assure que l'aspect physique de la personne clonée, puisqu'il grandira dans un environnement totalement dissemblable. Tout le monde sait que l'être humain se distingue des autres et des animaux par sa pensée (cogito : « Je pense, donc je suis. » Descartes) et qu'il est fait d'inné et d'acquis. Le clonage donnera donc naissance à un nouvel Autre. On pourrait, bien sûr, établir un lien avec les sœurs ou frères jumeaux : ces personnes ont partagé un patrimoine génétique identique et un environnement semblable, mais leur différence individuelle est très considérable. Alors, imaginez une copie conforme de soi-même qui grandit dans une autre époque ! Être cloné, par conséquent, c'est effacer notre passé pour devenir un Autre.

Vouloir être cloné en échange de l'immortalité, c'est aussi refuser de reconnaître le problème de surpopulation au nom

d'un narcissisme éhonté. L'humanité, face à la croissance mondiale de la natalité, manquera prochainement de ressources pour subvenir aux besoins de tous. Par ailleurs, si le clonage reproductif était permis, la reproduction naturelle deviendrait dès lors inutile. De plus, les compagnies envisagent de contrôler et de mettre en marché la reprogénétique, ce qui établira une nouvelle discrimination due à l'élévation d'une élite avantagée par cette science. Cette pensée rappelle l'eugénisme, science qui cherche à améliorer la race par la sélection, puisqu'elle ne s'appliquera qu'à l'élite privilégiée. Mais inutile d'attendre l'avènement du premier clone pour en connaître sa réalité : la FIV (fécondation *in vitro*) permet déjà aux parents stériles de choisir les caractéristiques désirées pour leur enfant chez le donneur. D'ailleurs, la reprogénétique, terme avancé par le microbiologiste de Princeton, Lee Silver, sera la science de l'avenir qui permettra aux parents cette sélection du profil de leur enfant. Les embryons qui posséderont des gènes anormaux et qui deviennent du coup des monstres, des Autres, verront vraisemblablement la vie leur être refusée. On imagine aisément les parents éliminer des caractères socialement indésirables, tels que l'embonpoint et le nanisme. Par conséquent, on risque de voir apparaître des castes biologiques qui scinderont peut-être même l'humanité en plusieurs espèces. Un spécialiste des neurosciences à UCLA (Los Angeles), John Campbell, démontre d'ailleurs que, dans de tels cas, « l'évolution dépendra non plus de la majorité, mais bien d'un groupe minoritaire d'individus performants¹¹. » Il prétend même que ce groupe minoritaire deviendra une sous-espèce. Certains qualifient aussi cette approche de « concurrence darwinienne », puisque la victoire

11. http://www.transnationale.org/sources/sante/clonage__choix.html
The Village Voice, New York.

reviendrait à ceux qui sont le mieux adaptés. De plus, cette démarche tend à l'unification, à une race parfaite. L'Autre représenterait donc ici le handicapé, puis la caste inférieure ; autrement dit, l'être à supplanter afin de dominer complètement la Création et d'approcher l'utopie.

À de telles fins de perfection humaine, plusieurs expériences et grossesses pourraient être tentées en sacrifiant – on ne fait pas de révolution sans casser des œufs – plusieurs embryons considérés comme de simples produits ou marchandises. D'ailleurs, la fécondation *in vitro*, avec ses embryons-éprouvettes, ne s'apparente aucunement à l'avortement puisqu'elle est indolore, d'où la possibilité de sacrifier plusieurs embryons. L'instrumentalisation de l'humain nous guette : déjà, le marché noir des organes, qui permet aux riches de notre monde d'acheter un rein, un œil, etc. dans les pays du tiers monde, en témoigne. Que penser alors de l'être sans tête qu'on voudrait créer avec le clonage thérapeutique pour constituer une réserve d'organes ? Le marchandage de l'humain fait frémir...

L'extension de la diversité, dont certains en ont fait LA caractéristique du postmodernisme, n'est point niée ici : il est de plus en plus fréquent de voir plusieurs sortes de style, d'habitudes de vie, etc., mais ces constats ne sont que des impressions puisque l'ouverture de la diversité devrait plutôt se retrouver à l'intérieur des gens, et il n'est pas étonnant de voir encore plusieurs personnes émettre des préjugés et limiter leurs possibilités par la peur de la différence. Le rapport à l'Autre devient aujourd'hui la dissolution de celui-ci en soi, ce qui nous mène à une perte identitaire devenue bientôt universelle. De plus, si la diversité se propage autant que certains le prétendent, comment se fait-il que nous adoptions encore une attitude individualiste, que nous nous confinions dans nos foyers avec nos soucis et nos bonheurs personnels ? Comment se fait-il qu'il y ait dévalorisation de

l'altruisme, perte des valeurs communautaires, et repliement sur soi-même ? Où se trouve la place de l'Autre ? Question capitale si l'on tient compte de tous les refus qui nous côtoient chaque jour ou qui nous menacent dans un avenir prochain. L'Autre est victime d'un mépris égocentrique et il peut même représenter ici le monde entier. Le célèbre anthropologue, Claude Lévi-Strauss, a justement exposé le problème de la dualité au plan universel : deux processus contraires sont présents dans l'humanité, l'un tend vers l'unification, et l'autre vise à instaurer la diversification. Son refus reste donc indéniable tant que nos comportements ne seront pas modifiés.

N'oubliez pas !

Mylaine Pothier*

JE joue dans le sable. Dans un grand carré de sable. Je suis seule. Ma mère fait du jardinage un peu plus loin. Je suis perdue. Je me frotte les yeux, je me pince, je bouge, ferme, ouvre les yeux, je suis toujours là : seule, dans mon carré de sable, avec un cadavre à demi découvert et ma mère qui fait du jardinage un peu plus loin. Cela fait une semaine que nous sommes ici, nous, naufragés des plages. Nous avons faim et soif, bien qu'il y ait une jolie rivière qui coule tout près et qu'elle regorge de nourriture. Je veux manger, boire ce que le monde de ma société mange et boit : de la nourriture en magasin et de l'eau du robinet, rien de plus. Ici, nous, naufragés, inconnus entre inconnus, nous sommes les survivants. De quoi ? Je n'en sais rien. Je me souviens vaguement que j'étais à la mer, ou était-ce un lac ? Je n'en suis plus certaine, j'ai trop de brouillard dans ma tête. Je pense que j'étais sur une plage, près d'un point d'eau, un long escalier tout près donnait accès à cette plage. Oui, c'était une plage parmi les plus belles où les vagues d'un côté étaient pour les enfants et de l'autre, pour les adeptes de la planche, grands fans des vagues titanesques. Puis, soudain, le vent se lève, ou était-ce seulement le sable ? Cela fit comme un énorme cône au-dessus des vagues, l'escalier disparaît comme par enchantement, le mur de pierre qui coupe la plage

* Collège Laflèche

du reste du monde devient lisse. Nous sommes pris au piège, au secours, à l'aide, maman, j'étouffe.

Était-ce de la démente de ma part ou était-ce un affreux cauchemar réel ? Je ne sais plus. Nous nous sommes retrouvés à quelques pas de l'entrée de ce village mort. Et nous voilà maintenant en train d'essayer de survivre. Ma maman fait du jardinage, moi, je joue à retrouver ma maison. À la place de mon chez-moi, j'ai trouvé ce que je n'aurais jamais cherché. Ce cadavre, je l'ai devant moi, je l'ai découvert. Je ne sais pas, mais je sens que la terre parle et me supplie de renoncer. Il est certain, le mort ou la morte est là depuis longtemps ; je ne sais même pas si c'est une femme ou un homme. Je suis prise au piège avec le cadavre comme seul ami. Une emprise m'empêche de faire quoi que ce soit. Je n'arrive pas à arracher mon regard de cet être qui n'a plus un souffle de vie. La terre souhaite me donner une leçon. Je ne sais pas laquelle. En fait, je suis certaine qu'elle veut que je sache que c'est elle qui est la cause de cette mort. Comment ? Je n'en sais rien. Avant que je ne perde totalement contrôle sur mon esprit, je détourne le regard. J'aperçois ma mère qui fait délicatement du jardinage comme si elle avait toujours fait ça. Je ne veux pas, j'ai peur. Une enragée, je suis devenue, prise d'une volonté féroce et primitive d'instinct de survie, je cours pour tenter de la rejoindre. J'essaie de crier, rien ne sort. Je suis dans un cauchemar, je veux me réveiller. Je veux que ma maman soit là. On dirait qu'on tente de m'attraper, de m'empêcher de courir. J'ai de plus en plus de difficulté à forcer mes jambes à avancer. On dirait que ma mère s'éloigne, qu'elle est de plus en plus loin. Maman, attends-moi. Puis, comme avec le cadavre, je réussis à me libérer d'une emprise sur mon esprit. Je suis maintenant devant ma mère. Je ne la vois pas. Mes yeux fixent quelque chose. J'entends en bruit de fond ma mère qui me parle, elle me secoue un peu. Je n'y arrive pas, c'est contre ma volonté, c'est plus fort que moi, je

suis attirée par cette chose. Soudain, ma mère se retourne vivement, elle aussi, elle voit : trois croix de bois sont là dans le coin de ce long jardin, derrière cette maison que nous avons faite nôtre. Une croix de grandeur standard d'à peine un mètre de haut, accompagnée d'une petite croix de chaque côté, comme si celles-ci voulaient se protéger d'un cruel malheur.

J'aperçois, au loin, un homme de couleur foncée, un noir ou un mulâtre, il porte sur son épaule une pelle. Il passe derrière les arbres comme s'il ne nous avait pas vus. Nous nous retrouvons, encore seules, ma mère et moi, parmi ces inconnus sans nom dont nous avons pris la maison et tout le reste. Comme si plusieurs bulles éclataient en même temps, des cris retentissent un peu partout derrière les maisons où chacun faisait du jardinage : nous sommes revenues dans notre triste réalité. Je m'entends crier, moi aussi, j'ai peur. Comme une seule pensée, nous sortons tous de ces jardins comme pris d'une folie collective. Je me retrouve parmi les autres au milieu de la rue principale. Personne ne sait comment l'expliquer, mais nous comprenons tous : il s'est passé quelque chose, ici, dans ce village maudit, ce village fantôme. Mine de rien, un sifflement se fait entendre. D'un air indifférent, un homme, qu'il me semble avoir déjà vu, s'approche, une pelle sur l'épaule, d'un pas détendu. C'est comme s'il n'était pas surpris de nous voir. Malheur à celui qui ose l'aborder : moi, volontaire malgré moi, mon esprit en a décidé. L'homme me regarde, non surpris que ce soit moi, une petite fille quelconque, qui approche de lui, en délégation de tous les autres. Je n'ai pas peur, ma peur n'est plus mon lot. L'homme me dit sans me quitter du regard : « Ça fait longtemps que tu n'étais pas venue. » Puis, quelqu'un s'approche de moi, je reviens à la réalité. C'est l'homme, il commence à parler. Au même moment, des gens sortent des maisons, ces maisons, quelques instants plus tôt, désertes,

abandonnées depuis longtemps. L'homme s'excuse de ne pas être venu avant. Il se présente : Joe, nom commun, insignifiant, donné à tous les noirs de son espèce. Pendant que je parlais, seule avec lui, les habitants et les naufragés discutent ensemble, plaisantent, parlent de la pluie et du beau temps. Ils bavardent comme s'ils s'étaient toujours connus, comme s'ils étaient parents, comme s'ils avaient toujours appartenu à ce monde irréel. Il semblerait qu'ils aient même oublié. Oublié quoi déjà, je ne me souviens plus. Je cherche, je n'y arrive pas. J'ai oublié ce que je ne devais pas oublier. Joe, cet homme qui me semble familier, me dit : « Suis-moi, ils seront contents de te revoir. » Sans crainte, je lui fais un sourire. C'est certain, je le connais depuis toujours.

Nous arrivons à la fin du village, une maison est là un peu plus loin, en bordure de la rivière. Sur le côté de la maison, entre celle-ci et la rivière, une dame noire assez âgée est là, assise à une table de pique-nique, entourée de jeunes enfants. L'un d'eux est plus pâle que les autres, il est blanc. Bizarrement, ce petit ange me paraît différent, mais ce n'est pas sa couleur de peau. À vrai dire, ce sont ses yeux bleus qui attirent mon attention. Enfin, je crois. Je n'ai pas le temps de réfléchir à cela, Joe est déjà parti, je suis de nouveau seule. Je suis devant cette dame, j'ai un peu peur. Pas d'elle, mais d'autre chose. C'est comme si l'enfant aux yeux bleus me jugeait. La vieille dame m'offre de m'asseoir et me donne un peu de café. Cette boisson chaude réveille en moi des souvenirs très nets. Je la connais, je ne sais pas son vrai nom et je ne l'ai jamais su d'ailleurs, mais nous l'appelons tous tantine Céline. Le café réveille en moi le nom de tantine Céline, mais aussi autre chose : je suis chez moi, je suis revenue. Tantine Céline me demande des nouvelles de ma mère. Ma mère, je l'avais complètement oubliée. Elle doit être morte d'inquiétude. Mais non, elle sait bien que je suis toujours ici. Elle doit m'attendre pour le souper. Que je suis

bête, j'ai des problèmes de mémoire. Elle est chez les voisins. Elle mange toujours chez eux le samedi soir, et moi, je reste ici jusqu'au lendemain. Comment cela a-t-il pu me sortir de la tête ? Je ne suis qu'une étourdie dernièrement. Bien, les hommes doivent bientôt rentrer des champs, je serais peut-être mieux d'aller aider la femme de Joe. Bien sûr que non, je ne suis plus la maîtresse de ces lieux, je suis partie. Pour où, je ne sais plus, sans importance probablement. Le repas est prêt, les hommes sont là. Dehors, autour de la table de pique-nique, l'ambiance est chaleureuse, les hommes plaisantent, les femmes bavardent. On dirait que je ne les ai jamais quittés. Je suis enfin chez moi. Parmi ma famille, je me sens en sécurité. Malgré moi, mon regard se porte vers le village, ils sont tous en sécurité maintenant, je suis revenue.

Le soleil se couche, il se fait tard, il est temps d'aller compter les étoiles. La pêche est bonne, c'est la pleine lune. Nous récoltons une dizaine d'étoiles dans la rivière. C'est nous les meilleurs pêcheurs, Joe et moi. Avec dix étoiles, durement attrapées, nous pourrions éclairer le ciel un bon moment. Il fera moins noir, le village sera content. La pêche est finie, il fait déjà clair, la terre se réveillera bientôt. Je ferais mieux de rentrer chez moi. En revenant au village, je constate que quelque chose a changé. C'est la maison du maire. Sa femme a fait pousser des tournesols dans son jardin, elle ne rivalisera jamais avec le nôtre. Tout le monde le sait : notre jardin est le plus magnifique, nous ne faisons qu'un avec la terre. C'est jour de repos aujourd'hui. Le passage vers l'oasis s'ouvrira. Qui s'en ira aujourd'hui ? Probablement la femme et le fils du maire : leurs tournesols sont bien hauts. Le maire est parti, il y a longtemps, avec le charpentier. Tous deux avaient travaillé d'arrache-pied pour faire fleurir leurs lotus d'eau salée. Ils avaient bien le droit à des vacances. Tiens, je pourrais moi aussi faire pousser des tournesols ou des lotus d'eau salée. Je suis une très pitoyable jardinière, je ne serais

jamais capable de faire pousser ces fleurs. D'ailleurs, je ne m'approche jamais des jardins. Je ressens un malaise chaque fois, comme s'ils voulaient réveiller quelque chose en moi.

Ma mère n'est pas dans la maison, elle doit être dans son jardin, bien que ce soit jour de congé. Elle s'acharne à vouloir faire pousser des plantes qui ne peuvent pas se développer naturellement dans notre jardin. Il y a une partie de ce jardin dont ma mère ne s'occupe jamais. Elle dit que c'est mon coin à moi. Cet endroit à moi où je ne suis jamais allée m'attire plus que d'habitude. Pourquoi pas ? Je pourrais me mettre au jardinage aujourd'hui.

Il fait très chaud, le soleil est à son zénith, c'est un soleil de plomb, très lourd. On peut même entendre le bruit d'un gros oiseau qui jacasse on ne sait où. Je sais maintenant pourquoi on ne fait jamais de jardinage le dimanche. Il fait une canicule trop insupportable. J'aimerais tellement qu'une légère brise vienne me taquiner les narines, s'infiltrer dans ma gorge et vienne rafraîchir mes poumons. Il fait la chaleur sèche du désert. Moi, je suis dans un grand carré de sable, ma mère est un peu plus loin, en train d'essayer de gagner son paradis. Il fait affreusement chaud. Je suis seule avec, comme seul compagnon, un cadavre à demi découvert. Dans ce désert où rien ne pousse, je suis de retour chez moi. Ma mère fait pousser des jonquilles, moi, je cherche.

J'entends au loin un sifflotement. Un homme de grande taille, pelle à l'épaule, siffle une mélodie qui se lamente. Il traverse la clairière, derrière les arbres, on dirait qu'il ne nous a pas vues. « Attendez, attendez », j'ai besoin de savoir. Où suis-je ? Qui suis-je ? Lui, il le sait. Je cours, je cours pour le rattraper. Il ne semble pas me voir. Il doit me voir, il faut qu'il m'aide. Je suis maintenant devant lui. Il me sourit. Je lui demande : « Qui êtes-vous, où suis-je ? » Il me répond qu'il se nomme Joe, nom insignifiant, commun à tous les noirs de son espèce, nom donné pour ceux qui n'ont pas d'identité, ceux

qui ont été oubliés. Joe, ami de tous les jours. Il me semble que j'étais venu lui demander quelque chose. Je ne me souviens plus. J'ai oublié. Je n'avais sûrement rien à lui dire. Puisqu'il est là, aussi bien rentrer à la maison avec lui.

Sur le côté de la maison, entre celle-ci et la rivière, une dame âgée de couleur noire est assise, entourée d'enfants d'une dizaine d'années. Je me sens observée, je sens un regard sur moi. Je me retourne instinctivement. Les enfants jouent aux cow-boys et aux Indiens. L'un d'eux est attaché à un arbre. Ses yeux bleus, remplis d'un passé lointain, me fixent. Enfin, je pense. Ce n'est peut-être qu'une illusion. Joe est déjà parti. La vieille dame m'offre une tasse de café. Je ne bois pas de café, je n'en veux pas. Tout ce que je veux, c'est savoir. Savoir ce que je ne sais plus, ce qu'on m'a enlevé de la mémoire. Il fait déjà noir. Je ne vois plus les enfants. Ils sont probablement partis. De faibles étoiles éclairent le ciel, il faut que je rentre chez moi. La dame veut que je reste, elle veut que je l'appelle tante Céline. Je ne la connais pas. Il me semble. Je refuse, il faut que je rentre. Il faut que je parte. Il ne faut pas que j'oublie. Je suis chez moi, je suis de retour. Cette vieille dame, c'est ma tante. J'avais tout oublié. Je dois aller pêcher les étoiles avant que la terre se réveille. Joe est déjà là, la pêche a été bonne. Il n'a plus besoin de moi, je peux rentrer au village. Nous sommes dimanche, le soleil est déjà levé. Il y a quelque chose d'étrange au village, quelque chose de changé. Des jonquilles ont poussé derrière ma maison, quelqu'un est probablement parti. Le village est tranquille et ma maison est déserte ; j'ai toujours été seule. Jadis, je sentais une présence, une chaleur de tendresse. En tout cas, c'est ce dont je crois me souvenir. Je me demande qui a bien pu semer et entretenir ces jonquilles. Sûrement un voisin jaloux de ma riche terre.

On est dimanche, l'oasis s'ouvrira. Je suis l'une des rares personnes à ne pas assister aux départs. Ce n'est pas parce

que je suis jalouse ou que j'ai peur, bien au contraire. En fait, j'ai honte. J'ai honte de moi, honte d'être ce que je suis, honte d'être seule, honte de ne pas savoir jardiner, honte d'être moi. Je ne suis pas comme les autres, je n'aime pas faire comme tout le monde. Comme ces jonquilles par exemple, elles semblent issues de la délicatesse, mais on dirait qu'elles me narguent d'une certaine façon. Elles paraissent avoir réussi où j'ai échoué : elles s'épanouissent. Je me sens mal à l'aise. Ces jonquilles sont finalement trop prétentieuses. Je ne peux pas les arracher, elles protègent quelque chose. Il faudrait que je m'approche plus près pour voir ce que c'est. Au moment où je tends le bras pour les écarter, elles m'agrippent, elles essaient de m'attirer vers la terre. Au secours, à l'aide. Maman, aide-moi ! Lâchez-moi, je veux rester, je veux vivre.

Il semblerait qu'elles m'aient écoutée. Elles me tournent le dos. Elles sont fâchées, c'est certain. Qu'elles le gardent leur secret. Je n'en veux pas. Je peux me débrouiller toute seule. Les autres, je n'en veux pas. Je suis toujours l'unique, la seule à vouloir... quelque chose. Je n'ai besoin de personne. Je suis capable, moi aussi, de faire pousser des fleurs, plus jolies encore que ces jonquilles. Le ciel semble rire de moi. « Regardez bien, vous verrez, j'y arriverai ! » Oui, j'y arriverai. Tiens, cette partie de jardin me paraît bien pour commencer. J'entends au loin un sifflotement. Un homme se promène avec une pelle à l'épaule. Ce n'est rien que cela. Moi, je fais du jardinage. On n'entend déjà plus siffler, je sens par contre la présence d'un homme. Sans importance, moi, je suis dans un grand carré de sable, les jonquilles sont un peu plus loin en train, cupidement, de garder leur secret. Je ne suis pas seule, un homme est là. Je suis dans un grand carré de sable avec un cadavre à demi découvert à côté de moi. L'homme, de sa main, me détourne le regard pour que je sois face à lui. Il se présente Joe, nom donné aux errants. Il me semble familier, mais rien de plus. Il dit avoir réponse à mon regard.

Je ne sais plus ce que je faisais, alors pourquoi ne pas le suivre, il a des réponses et moi... je ne me souviens plus.

Il m'amène en dehors du village. Une vieille maison s'y trouve. Sur le côté, entre celle-ci et une rivière, une dame de race noire est assise à une table de pique-nique. À côté d'elle, une jeune femme dans la vingtaine est en train de servir du café. D'autres gens du même âge sont assis sur d'autres tables similaires. Ce qui me semble bizarre avec cette femme, ce n'est pas qu'elle soit blanche, comparée à tous les autres. C'est autre chose. Je ressens son regard bleu sur moi. Elle me fixe, même si je ne vois pas ses yeux. Je sais qu'elle me regarde. La vieille dame, dont la présence m'était sortie de la tête, m'offre une tasse de café. Un café issu de la terre, un café comme on n'en fait plus, qu'elle me dit. Je refuse, je n'en veux pas. Je ne veux pas paraître impolie, mais le café semble avoir un effet sur moi. Il sent bon, en même temps qu'il me répugne avec son odeur âcre. La jeune fille, en même temps que la vieille dame, insiste pour que je prenne une gorgée. Une simple gorgée, disent-elles. Non, je n'en veux pas ! C'est compris ! Je n'en veux pas, laissez-moi, je n'en veux pas. D'un geste désespéré, j'envoie, du revers de la main, la tasse et son contenu dans les airs. La porcelaine qui contenait le liquide tombe dans un fracas infernal sur le sol. Le contenu est absorbé immédiatement par la terre avant même que je ne réalise ce que j'ai fait. D'ailleurs, on dirait qu'elle a soif. On peut même entendre le bruit sourd de son estomac qui gronde qu'il a faim. Elle hurle famine. Qu'on lui donne de quoi la sustenter. Je n'en peux plus, j'entends mon cœur qui bat maintenant à l'unisson avec le sien. C'est trop, c'est impossible. Je dois partir.

Il fait déjà noir, il fait noir depuis longtemps. Je dois quitter cet endroit. Je suis affolée, il y a trop de choses étranges. Je dois partir, je dois courir. Près de la rivière, où je me suis mise à courir, je vois de la lumière dans le ciel, des étoiles sont

allumées. J'ai oublié, oublié que c'était moi qui devait aller pêcher les étoiles. Joe est déjà là, Joe qui est toujours là. « Éloigne-toi de moi », Joe parmi les oubliés. Je suis réelle, on ne peut pas m'effacer. Je suis forte, ta présence ne changera rien. « Je pense, donc je suis. » Rien ni personne n'y changera quelque chose. Je n'irai pas les rejoindre. Je ne suis pas prête à perdre mon identité parmi la masse. Vous voulez me faire oublier, mais personne ne peut mettre à néant mon existence. Je suis l'unique, la seule. D'ailleurs, je suis seule, c'est pour cela que vous n'arrivez pas à me faire oublier que je suis moi, femme qui veut qu'on se souvienne.

Nous sommes dimanche, le soleil est déjà levé, la terre va bientôt se réveiller, il faut que je rentre au village. L'oasis doit être sur le point de s'ouvrir, il n'y a personne au village. Je pourrais aller les rejoindre, juste pour voir à quoi ressemble cette « oasis ». Un simple coup d'œil, ils n'en sauront rien. Je ne fais pas pousser des fleurs et je m'aventure rarement dans les jardins, surtout les dimanches. Ils ne veulent pas que je vienne ou c'est moi qui ne veux pas y aller, bref je n'y suis jamais allée. Je me sens mal à l'aise avec leur histoire d'oasis, d'un pays meilleur. Moi, je n'y crois pas. Ce n'est pas en faisant comme tous les autres qu'on gagnera son « paradis », en tout cas, ce n'est pas en ne jardinant que son propre terrain. À toutes les veilles du dimanche, moi, je pêche des étoiles pour ceux qui s'en vont. Tiens, parlant de ceux-ci, je peux les voir qui s'apprêtent à partir, malgré que je sois un peu loin, cachée derrière un vieil arbre à café, mort depuis longtemps et qui tient quand même encore debout. Je croyais que les départs étaient plus joyeux que cela. Ne sont-ils pas supposés s'en aller vers un monde bien meilleur que le nôtre ? Il faudrait que je me rapproche un peu, ils sont en train de parler, cela semble d'ailleurs important. Ils ont peut-être des réponses à m'apporter. Joe m'a dit un jour, je crois, qu'il n'y a plus de place aux questions puisqu'il sait tout. Je

me rappelle aussi vaguement un autre lieu, un endroit qui n'est pas d'ici. Je me souviens... déjà de plus de choses que je ne le devrais. C'est trop flou, réfléchir m'étourdit. De toute manière, je suis maintenant assez près pour les entendre un peu. Ils disent que leur récolte ne va pas bien, ils croient que la terre est peut-être malade, il y a de moins en moins de gens qui entreprennent de partir vers l'oasis. La terre est devenue trop exigeante, elle est trop avare, elle veut tout, mais ne partage rien. Certains disent qu'il faut être plus attentionné, d'autres suggèrent qu'il n'y a plus rien à faire, tout est fini, l'oasis ne se rouvrira plus.

Ils ont presque fini la cérémonie de l'oasis, elle se refermera bientôt. Il faut que je quitte mon repère avant qu'ils ne constatent ma présence. Trop tard, ils m'ont vue. Je dois courir. Il ne faut pas que j'oublie ce que j'ai vu. Je dois aller chez la vieille dame, je me suis toujours sentie en sécurité chez elle. La maison me paraît plus loin que d'habitude. Voilà, elle est là, assise comme toujours à sa petite table, une tasse de café à côté d'elle, toujours prête. Elle me tend la tasse qui est un peu fissurée. Non, merci, je n'en veux pas. Je ne me sens pas à l'aise. Je me sens agressée. Je me sens vide. Il n'y a rien de rassurant ici. Je me sens étourdie, ma tête tourne. Je les entends qui s'approchent, ils ne doivent pas m'avoir, je dois m'enfuir, je dois faire un effort. Trop tard, ils sont là.

Tous les habitants du village qui n'ont pas réussi à partir sont là. Il semble qu'ils veuillent faire un autre procès de Salem, mais cette fois-ci avec moi. Ils ne m'auront pas. Avant que le cercle des enragés ne se referme sur moi, j'ai le temps de m'évader. Ça y est, ils ne m'auront plus. Fatalement, je me retrouve dans un face à face avec un obstacle infranchissable : Joe, un mulâtre, pelle à la main, me barre le passage. C'en est fini de moi. Ils m'ont. Joe, ami de tous les jours, tu m'as trahie pour ta propre gloire, pour ta propre survie. Il semble que je vais avoir bientôt des réponses à ce que je cherche depuis je

ne sais plus... Un couloir de la mort se forme autour de moi. Je n'ai plus le choix que de les suivre. Nous longeons la rivière qui semble s'être arrêtée de couler juste pour me voir partir. Nous arrivons au village où aucun oiseau ne veut chanter, pas même une vieille corneille qui ne cesse d'habitude de jouir du malheur des autres. Nous passons devant la maison du maire où les fleurs sont fanées depuis longtemps. Puis, je vois, ma maison. « Non, je ne veux plus y aller, laissez-moi. » Je crie, je hurle, je me déchaîne, ils ne m'entendent pas. Ils me traînent de force. Je résiste tellement que je peux voir ma douleur à travers les traces que je laisse derrière moi.

J'aperçois déjà ma maison abandonnée depuis un long moment, tout comme les maisons voisines d'ailleurs. Nous traversons le côté de la maison comme une longue cérémonie mortuaire. Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas. Des jonquilles qui paraissent être jeunes et en santé me font la révérence d'un air morbide et triste. Elles ont l'air d'avoir des regrets. Derrière elles, trois tombes taillées dans le bois suivent ma marche funèbre. Deux petites filles, l'une qui a tout juste l'âge de marcher et l'autre qui a l'âge de jouer encore aux poupées, déposent chacune sur sa petite croix une couronne de fleurs. Une femme dans la vingtaine dépose sur la grande croix, qui protège les deux plus petites, une jonquille solitaire. Qu'est-ce que cela signifie ? Je ressens des secousses, la terre s'impatiente. Peu à peu, je comprends. Je n'aurai pas de procès. On a déjà décidé de mon sort. Ils vont me vendre aux fauves. « Tu es différente, me disent-ils, tu n'as pas ta place avec nous. » Ainsi, ils en ont décidé. « Tu as eu ta chance, trois fois tu les as tuées, trois fois tu as gâché tes chances de t'intégrer parmi nous et puisque tu n'as pas réussi à t'effacer pour nous, nous en avons décidé ainsi. » Trois fois j'ai refusé d'oublier, trois fois j'ai refusé d'être comme tout le monde, trois fois ils ont essayé de me tuer. Un jour, ils

m'auront ; un jour, c'est maintenant. J'aperçois, dans mon délire, car cela ne peut être que du délire, Joe avec sa pelle. Il creuse un trou. Un trou pour... moi. « Vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas lui céder ! Elle en réclamera d'autres et encore d'autres, elle aura toujours faim, elle ne sera jamais rassasiée. » Ne me donnez pas, je veux vivre encore... encore vivre.

Ils m'ont vendue, moi qui ai pêché les étoiles pour eux, moi qui ai toujours été là pour eux. Ils m'ont donnée pour assurer leur propre survie. Ils me crient : « Tu aurais dû être comme nous. Tu n'avais pas à être différente. Tu nous as condamnés à errer ici, c'est ta faute. Nous te condamnons pour tous nos malheurs. » Je ne suis rien de tout cela, je ne suis que moi. Joe a fini de creuser son trou, mon trou. « Non, je ne veux pas être enterrée vivante, laissez-moi une chance. Je ne veux pas qu'elle me mange. Je veux vivre. » « Nous t'avons déjà donné une chance, la terre te réclame à nouveau, tu n'as pas su faire comme tout le monde. » Ils me mettent dans le trou, ils m'enterrent. « Non, laissez-moi sortir, j'étouffe, ne me jugez pas. Je veux qu'on soit juste avec moi. Je veux vivre. Maman, maman où es-tu ? À l'aide, au secours, je veux de l'air, je veux respirer, je ne veux pas être oubliée. Souvenez-vous de moi... ne m'oubliez pas... moi... et les autres. »

Nature du concours*

L'autre est indispensable à mon existence.

JEAN-PAUL SARTRE

L'Autre commence où je finis, où le corps, la peau délimitent un espace autour de moi. L'Autre évoque une personne (alliée ou ennemie), mais aussi un lieu (réel ou rêvé). Autre, ailleurs et autrement. L'Autre suppose l'altérité (être altéré, être autre), le changement. Mais avant tout, c'est de mon identité qu'il s'agit. La quête de moi, qui elle-même me transforme à mes propres yeux.

Ce moi-même que je crois si bien connaître, que simultanément je brûle de révéler et de cacher. C'est là que l'écriture me sauve, miroir déformant, et me donne le Verbe divin, le pouvoir de me recréer, de refaire jour après jour ma genèse en version grand écran, dépouillée des tentations mal évitées, des épisodes où ma morale fut plutôt souple et conciliante, des moments où je n'ai pas su mes répliques. Détruire les monstres en moi, tuer la dualité, la belle et la bête, Dieu et Satan.

Je peux devenir faussaire des mots et me métamorphoser en quelqu'un que je ne suis pas au yeux de ceux qui me lisent, voire même aux miens. C'est peut-être la folie de finir par me croire, mon histoire inventée comme une nouvelle religion.

* Nous avons extrait du dépliant ce qui concerne la nature du concours et les règles du jeu.

L'AUTRE : la quête de l'Idéal, de l'absolu, d'un sens à la vie.

Rimbaud dit « Je est un autre ». Le poète René Daumal, dans un dépouillement progressif de ses différents moi, poursuit une démarche ascétique.

*On voudrait que l'amour qui meurt
soit de mort maléfique
et qu'il tue en partant ce qui reste de l'autre
et on lui a pris tant*

PHILIPPE LÉOTARD

L'AUTRE : c'est la fusion avec un homme, avec une femme.

C'est l'ouverture du dedans vers le dehors. C'est le partage de l'intimité, l'exploration des champs du désir, de l'Éros. Osmose entre la fille et la mère chez Ducharme, dans *L'Avalée des avalés*.

Ces grands amours qui m'élèvent au pinacle du bonheur, me font vouloir me perdre en L'Autre au risque de disparaître et de ne plus être qu'une fraction, plus ou moins équivalente à la moitié, de ce qu'on appelle un couple. Ces grands amours que je crois chaque fois éternels et qui me donnent lorsqu'ils meurent l'impression qu'on m'arrache une partie de moi, dérobée par L'Autre.

L'AUTRE : c'est l'ennemi. Celui à qui je m'oppose, à qui je me confronte.

Avec qui vous croisez le fer sans répit. Caïn et Abel. Dans *Le Canada français et son double*, l'essayiste Jean Bouthillette explique la dualité des Québécois et des Canadiens Anglais. Dans ses films, le cinéaste polonais Andrzej Wajda présente souvent ses compatriotes comme des frères ennemis. L'Autre est ainsi l'adversaire (Villeneuve / Schumacher, Muhammad Ali / Joe Frazier), l'homme à abattre (le gladiateur, le

Colonel Kurtz et le Capitaine Willard dans «Apocalypse Now»).

Le frère ennemi juste de l'autre côté de la rue, de la plaine, des barbelés : Israéliens et Palestiniens, Indiens et Pakistanais, Irlandais catholiques et Irlandais protestants, Québécois et Canadiens Anglais. Celui dont le destin est indissociable du nôtre, enraciné dans la même terre, sous les mêmes cieux, mais qu'on veut faire disparaître quand même, quand un peuple devient une race.

C'est moi contre tous, bourreau et victime, persécuté et prédateur, fort dans ma défiance, plus puissant que tous les autres, comme dans *Natural born killers*. C'est mon CRI, ma rage et mon dégoût, trop puissants pour que je les endigue.

L'AUTRE : c'est l'étranger que je peux accueillir ou refouler. C'est l'altruisme ou la xénophobie.

Dans *L'autre*, Andrée Chédid présente l'étranger comme un espoir. Dans *Littoral*, Wajdi Mouawad présente les camarades comme l'espoir d'un véritable changement.

Je peux soit m'en imprégner, le découvrir et j'en ai besoin pour grandir, pour évoluer, pour mettre en veilleuse mon identité et adopter, le temps de quelques rencontres, la vie d'ailleurs et me fondre dans des paroles et des chants étrangers. L'exploration de parfums, de goûts et de regards autrement insistants, exotiques par leur quotidienne banalité.

Ou encore, il me pousse à la méfiance, à la colère, à la haine, à la destruction. Je profane ses cimetières, graffite sa maison, ses écoles parce qu'il ne s'assimile pas.

L'AUTRE : je le trouverai de l'autre côté du miroir.

(Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*), hors du réel, je m'échapperai par l'imaginaire. Je me réinventerai un monde dans lequel je serai différent, altéré, fondu dans un autre moule. Il y a dans ma tête des multiplications infinies de moi tel que je voudrais être à mes propres yeux.

L'enfer, c'est les autres.

JEAN-PAUL SARTRE

L'AUTRE : c'est l'importance de paraître.

Exister dans l'image, comme une continuation de moi. Que mes vêtements, mes cheveux disent qui je suis avant même que je parle. Qu'une annonce dans un magazine ou un mannequin dans une boutique à la mode soit mon but à atteindre, si passager soit-il... Que mon nom s'efface derrière celui d'une marque, d'un couturier, d'une tendance.

Mon corps même peut devenir une carte de visite : tatouages, piercings, etc. Comment je veux me modifier, altérer l'immuable corporel qui perd alors son sacré, se plie à ma volonté de me faire AUTRE. Le regard de L'Autre sur moi influencé par ma peau, comme un étendard.

L'AUTRE : c'est la découverte de soi sous le masque

C'est l'acteur ou l'actrice insupportable au quotidien, mais transfiguré(e) sur scène, méconnaissable dans son costume, métamorphosé(e) pas son maquillage.

C'est également la surprise de se découvrir soi-même différent de ce qu'on avait toujours cru : l'identité sexuelle, l'homosexualité, des pensées plus noires, indicibles.

L'AUTRE : le corps bionique, l'androïde.

C'est l'obsession du beau, l'obsession de l'éternité. C'est le clone éventuel, inévitable, proche, double de moi sans être moi. Mêmes yeux, mêmes empreintes, même voix. Je suis amoindri, réduit par cette multiplication de moi qui me rend banal, remplaçable. Qui me déresponsabilise aussi : pourquoi cesserais-je de fumer si on peut me copier des poumons ? Vive l'alcool si j'ai un foie de réserve ! Par ici l'acide, j'ai du neurone en banque ! Comment mes contemporains m'accueilleront-ils si je suis refait, s'ils ne me considèrent plus comme tout à fait humain ? Si leurs valeurs les poussent vers une éthique de destruction du « mutant » ?

L'AUTRE : ce à quoi ma vie est réduite.

Le tueur en série à stopper, la cible à abattre pour le tueur à gages, la bête pour le chasseur. C'est vivre pour la traque ou la fuite.

L'AUTRE : le moi altéré par l'alcool et les drogues.

L'intrusion dans mon corps du Mal, une aiguille dans mon bras, des microbes dans mon sang, un virus dans ma gorge, la folie dans ma tête. C'est un combat que je me sens perdre...

C'est également un moi tronqué, changé, des organes prélevés sur des morts récents, qu'on m'a greffés. Plusieurs parties de moi recyclées, mémoire du sang des autres mélangé au mien, vivant grâce à un autre souffle, amoureux grâce à un autre cœur. Un moi qui n'est plus tout à fait moi.

L'AUTRE : le lycanthrope, le loup-garou.

Je m'efface à chaque pleine lune le temps d'une nuit et *quelque chose d'autre* prend le contrôle, comme dans *Wolf* avec Jack Nicholson. Je n'ai même plus mémoire de ces nuits où l'animal en moi reprend le dessus. C'est par les journaux que je commence à douter de mes actes ou de mon esprit.

C'est la folie, le dédoublement de personnalité, le jumeau. Un autre moi que je ne contrôle aucunement, mais qui pose des actions dont on m'accuse.

L'AUTRE : la Terre Promise.

Le pays libre dont j'aperçois la rive, si près et si loin en même temps.

L'AUTRE : l'enfant à venir.

Immédiat et présent si je le porte dans mon ventre, qui fera de mon corps et de ma vie quelque chose de différent de tout ce qu'ils ont été jusqu'à présent. Ou encore, si j'en suis le père, une simple idée, un concept abstrait au moins jusqu'à ce que l'enfant naisse. Un double de moi à découvrir, dans lequel je détesterai parfois me reconnaître, qui me sera étranger, ou face auquel j'éprouverai peut-être de la fierté en voyant en lui une image de moi dans un lointain passé.

En respectant le thème **L'AUTRE** et en vous inspirant des pistes d'écriture proposées – ou de tout autre que vous jugez plus pertinente – vous pouvez :

- A. Produire un **essai** (ou une dissertation) ou une étude d'environ 5 000 mots.
- B. Produire un **récit** ou une **nouvelle** d'environ 5 000 mots, une **suite poétique** de 15 à 20 pages ou une **pièce de théâtre** de 15 à 20 pages.
- C. Raconter une **expérience vécue** par soi ou par d'autres, (témoignage ou enquête d'environ 5 000 mots) qui s'inspire directement du thème. On peut interroger des parents, des amis ou des spécialistes dont on consignera les dires par écrit. Ces témoignages et/ou enquêtes ne doivent pas être seulement constitués de la retrans-

cription de ces propos ; ils comporteront nécessairement un retour critique sur les informations recueillies.

Présentation

- Date limite pour la remise des textes : 31 mars 2003.
- Mettre un pseudonyme sur la page de titre et inscrire son nom, son pseudonyme, son adresse et son numéro de téléphone dans une enveloppe scellée et expédiée sous même pli que le texte.
- Longueur : 5 000 mots (essai ou étude, récit ou nouvelle, expérience vécue) ; 15 à 20 pages (suite poétique, pièce de théâtre).
- Pour les essais, études, récits et nouvelles, il faut indiquer le nombre de mots.
- Les textes doivent être présentés en trois exemplaires dactylographiés à double interligne et si possible en Times New Roman 12 points.
- Tout manuscrit dont la présentation matérielle est négligée sera automatiquement écarté.

Admission

Le concours est ouvert à toutes les étudiantes et à tous les étudiants du niveau collégial, y compris ceux du Service de la formation continue.

N. B. : Les lauréates et les lauréats des années précédentes ne sont pas admissibles.

Inscription

Il suffit de remplir le formulaire ci-joint et de le retourner avant le 13 décembre 2002 (pour les élèves de la session d'automne) et avant le 28 février 2003 (pour les élèves de la session d'hiver) à l'adresse du concours.

Pour qu'une inscription soit valide, la signature du responsable institutionnel doit apparaître sur le formulaire (voir la liste des responsables sur le dépliant) ; quand le ou la participant-e envoie finalement son texte, le responsable institutionnel doit signer de nouveau, ce qui engage officiellement son Collège à défrayer les coûts d'inscription, soit 75 \$.

PRIX

1^{er} prix :1 000 \$ (plus une bourse d'études de 1000 \$*)

2^e prix :800 \$ (plus une bourse d'études de 1000 \$*)

3^e prix :700 \$ (plus une bourse d'études de 1000 \$*)

5 prix de 500 \$

* Les bourses d'études sont offertes par la *Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique* dirigée par Pierre Ouellet de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) pour les trois premiers finalistes du Concours désirant poursuivre des études littéraires à l'UQAM.

N. B. : Les noms des lauréates et des lauréats seront dévoilés vers la mi-mai 2003. Les textes seront publiés au cours de l'année suivante. Le volume du concours Critère (textes gagnants des concours précédents) se trouve à la bibliothèque de la plupart des collèges. En s'inscrivant au concours Critère, les participantes et les participants qui remporteront un prix permettent la publication de leur texte par les organisateurs du Concours sous forme imprimée ou électronique.

Répartition des prix

1 ^{er} prix	1 000 \$	Geneviève Boudreau (Sainte-Foy)
2 ^e prix	800 \$	Danny Castonguay (Baie-Comeau)
3 ^e prix	700 \$	Mylaine Pothier (Laflèche)
5 prix de	500 \$	Laurence Bich-Carrière (Jean-de-Brébeuf)
		Anne-Marie Bonetto-Charpentier (Vieux Montréal)
		Karine Bujold-Desjarlais (Saint-Hyacinthe)
		Geneviève Grondin (Ahuntsic)
		Sandra Martins (Vieux Montréal)

Achevé d'imprimer à Québec
mai 2004